A 29 c

John Carter Brown

W 5
3 § 15

Rich 29, 11.

LETTRES
A M. DE JEAN,
DOCTEUR-REGENT
De la Faculté de Medecine, en l'Univerſité de Paris.

I. *Sur les Maladies de St. Domingue.*
II. *Sur les Plantes de la même île.*
III. *Sur le Remora & les Halcyons.*

PAR

M. CHEVALIER, Docteur-Regent, ancien Profeſſeur de la même Faculté, & ci-devant, Medecin du Roi à St. Domingue.

A PARIS;

Chez DURAND Libraire, rue St. Jacques, au Griffon & à St. Landry.

M. DCC. LII.

RPJCB

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE A nos Amés & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maître des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé LAURENT DURAND, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer, qu'il déſiroit faire imprimer & donner au Public, *Trois Lettres de M. Chevalier, Docteur-Regent & ancien Profeſſeur de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris*; S'il Nous plaiſoit lui accorder nos lettres de permiſſion pour ce néceſſaires; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer leſdites Lettres en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la datte des préſentes. Faiſons defenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance: A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion deſdites Lettres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des préſentes, que l'Impétrant ſe conformera en tout aux reglemens de la Librairie, & notamment à celui du

10 Avril 1725, qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdites Lettres, ſeront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacune, dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & Féal Chevalier-Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher Féal Chancelier Garde des Sceaux, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons, de faire joüir ledit Expoſant, & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS, qu'à la copie des préſentes qui ſera imprimée, tout au long, au commencement ou à la fin deſdites Lettres, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE', à Verſailles le dix-ſeptiéme jour du mois de Mai l'an de grace, mil ſept cent cinquante-un, & de notre Regne le trente-ſixiéme. Par le Roi en ſon Conſeil,

SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre X. de la Chambre Royale des Imprimeurs & Libraires de Paris. N°. folio conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le

LEGRAS *Syndic.*

PREMIERE LETTRE, *SUR LES MALADIES* QUI REGNENT A S^t. DOMINGUE,

Leurs préservatifs & leur cure.

JOHN CARTER BROWN

VOus souhaitez, Monsieur & cher Confrere, que je fasse part au Public des observations que j'ai faites à St. Domingue sur les maladies du pays, & sur la maniere de les traiter.

Vous penſez que ces obſervations pourront ſervir non-ſeulement aux Medecins qui ſe déterminent à paſſer dans les îles Occidentales de l'Amérique, mais encore à ceux de France & peut-être à ceux de toute l'Europe.

En effet, pluſieurs de ces maladies qu'on peut regarder comme particulieres & propres à ces îles, parce qu'elles y ſont plus fréquentes, & plus dangereuſes, paroiſſent ici très-ſouvent: telles ſont les fievres malignes avec hémorrhagie, le tetanos, les écrouelles, la lepre & quelques autres: à l'égard de celle que les Eſpagnols ont portée de St. Domingue chez eux, tout le monde ſait qu'elle s'eſt naturaliſée dans tous les climats.

Si donc j'ai réuſſi à traiter ces maladies dans le pays, ceux qui me ſuccéderont, ſeront à même de faire ce que j'ai fait, à moins que des lumieres

ſupérieures ne leur dictent quelque choſe de mieux : ſi j'ai guéri par *extinction*, celles que j'ai dit être communes à l'un & l'autre hémiſphere avec moins de dégoût, de peines, de perte de forces qu'on n'en éprouve en ſe livrant à la méthode ordinaire ; ſi celles que l'on juge incurables, comme les Anchyloſes, ou preſque incurables, comme les Exoſtoſes, les Ecrouelles, la Lepre, ont cédé à la fumigation ; je laiſſe à juger aux grands Praticiens, ſi l'on ne peut pas ſe promettre en France les mêmes ſuccès.

Pourquoi le flux de bouche ſeroit-il plus néceſſaire dans un air tempéré que dans les pays chauds ? A l'égard de la fumigation, tout le monde ſait que la Faculté l'a approuvée.

Je vais donc, Monſieur, commencer par la deſcription des maladies : je rapporterai enſuite avec toute la

candeur poſſible la maniere dont je les ai traitées.

Je fais trois claſſes de ces maladies : je place dans la premiere celles qui ſont particulieres aux Blancs (c'eſt ainſi que dans les îles on appelle les Européens) ; dans la ſeconde, celles qui ſont particulieres aux Negres ; dans la troiſieme, celles qui ſont communes aux uns & aux autres.

Preſque tous les Blancs qui arrivent dans l'île, non-ſeulement d'Europe, mais encore des îles voiſines & du continent de l'Amérique, ſont attaqués peu de tems après d'une fievre maligne, que l'on appelloit autrefois maladie de Siam : on lui donna ce nom, parce qu'elle commença, dit-on, dans la Martinique, peu de jours après l'arrivée d'un Bâtiment, chargé de marchandiſes qui venoient de ce Royaume ; & de la Martinique, elle ſe communiqua bientôt à St. Do-

mingue. Cette maladie étoit caractérisée principalement par des hémorrhagies, par le nez, par les yeux, par les oreilles ou par d'autres parties du corps, & très-peu en réchappoient. Ce symptome n'est plus si commun; du moins à St. Domingue: mais on dit qu'il est encore très-fréquent à la Martinique; dans le cours de onze années je n'en ai vû que deux dans les quartiers de Léogane & du Cul-de-sac, presque les seuls où j'aye fait la Medecine: j'en donnerai l'histoire.

Les Symptomes les plus ordinaires de la fievre maligne qui attaque aujourd'hui les nouveaux venus, sont les mouvemens convulsifs, le délire, le *Coma*, & quelquefois la léthargie: les malades sont souvent emportés le quatre, ou sur la fin du cinq: le plus souvent, le sept, le neuf & le treize: ceux qui passent ce terme, quoiqu'ils soient toûjours en danger, même

juſqu'au 25, guériſſent ordinairement le 30, le 33; j'en ai vû cependant quelques-uns qui n'ont été guéris que le trente-neuf; ce qui arrive auſſi en Europe comme à St. Domingue.

Vous entendez-bien, Monſieur, que je parle des malades qui ſont traités ſuivant les regles de la Medecine; car ceux que les Chirurgiens ſe mêlent de gouverner, auſſi-bien que ceux qui ont le malheur d'être relégués dans les Hôpitaux où les Freres de la Charité veulent être Apothicaires, Chirurgiens & Medecins; ceux-là, dis-je, périſſent preſque tous.

Les anciens habitans ſont auſſi quelquefois attaqués de cette fievre avec les mêmes Symptomes, la plûpart en guériſſent quand ils ſont bien gouvernés.

Les maladies particulieres aux Negres, peuvent auſſi ſe diviſer en trois

classes : celles qui arrivent aux nouveaux débarqués, aux enfans & aux adultes.

Il est rare que les Esclaves qu'on apporte de Guinée soient attaqués de fievre maligne : mais quelques-uns, principalement les jeunes, jusqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans sont assez sujets à une maladie que l'on appelle dans le pays *mal d'Estomac*. Ils sentent de la douleur à la région épigastrique, tout le corps est pesant, le sommeil les accable, en marchant, en travaillant ; ils voudroient être toujours couchés ; il faut les battre pour les faire lever, & les outils en travaillant leur tombent des mains ; ils ont une faim dévorante, on ne peut les rassasier.

Les enfans nouveaux-nés des Negres sont fort sujets au tétanos qui leur prend ordinairement avant le huitieme jour, & les fait périr communément en trois

ou quatre jours. Très-peu en rechappent, on pourroit peut-être même dire qu'il n'en rechappe aucun : on appelle cette maladie, *mal de mâchoire.* Il y a des habitations où elle eſt plus commune qu'en d'autres ; & des Négreſſes dont tous les enfans périſſent ; d'autres dont les enfans n'en ſont point attaqués. Les Adultes ſont auſſi fort ſujets au tétanos : & il en meurt plus que l'on n'en guérit.

Il y a encore une maladie particuliere aux Negres : & qui eſt fort commune. C'eſt le ver de Guinée : il arrive pourtant quelquefois que les Capitaines & leurs Equipages qui vont en Guinée acheter ces malheureux, ſe trouvent attaqués de ces vers. Les ſentimens des Medecins & des Phyſiciens anciens & modernes ſont partagés ſur la nature de cette maladie : pluſieurs des anciens ont connu l'exiſtence de ces vers qui s'engendrent dans les corps humains ;

ils les ont appellés *draco*, ou *dracunculus Perſarum*. apparemment parce que c'eſt en Perſe qu'on a découvert les premiers. Monſieur Aſtruc croit que c'eſt une maladie endémique en Arabie. *De morbis venereis.* lib. I. c. XI.

La plûpart des modernes qui n'en ont jamais vû, & qui n'en ont jugé que ſur des *oui-dire*, penſent que ce que l'on a appellé ver, n'eſt qu'une lymphe concrete, qui s'eſt filée, moulée & durcie dans les vaiſſeaux, qui ſe fait jour enſuite par la peau, qu'elle perce ; je ne ſai par quelle raiſon on l'appelle auſſi, *vena medinenſis.*

Voilà, Mr. les maladies particulieres des Blancs & des Negres. Les communes ſont la verole, qui en produit d'autres, différentes dans ces deux eſpeces d'hommes. Les Negres ſont plus ſujets aux puſtules, *ou galles* véroliques, que l'on apelle des pians, aux écrouelles, à la lepre ; car je re-

garde ces deux dernieres maladies comme la suite d'une vérole qui à passé par plusieurs générations de pere en fils. Mais les Européens sont plutôt attaqués d'obstructions de rate, de foie & de diarrhées opiniâtres, qui en font périr un grand nombre.

Venons présentement à la cure de ces maladies, & premierement des fievres malignes.

Les fievres malignes qui sont très-fréquentes à St. Domingue ne different que du plus au moins de celles qu'on voit en France, principalement en Automne. On doit saigner promptement le premier jour au moins deux ou trois fois du bras avant de venir à la saignée du pié : car dans le commencement des grandes maladies, surtout de celle-ci, toutes les parties du bas-ventre sont dans une disposition prochaine à l'inflammation. Cette disposition n'est autre chose

qu'un ſang qui remplit les arteres, qui y rampe difficilement, ou qui s'y arrête, qui les étend dans la partie ſupérieure, les rétrécit par conſéquent dans l'inférieure, & ſe ferme à lui-même le paſſage, d'où naiſſent des congeſtions mortelles.

Or il eſt démontré que les ſaignées du pié ſont dérivatives, à l'égard de toutes les parties qui reçoivent leur ſang, tant de l'aorte deſcendante, que des arteres latérales qui en ſortent. Il eſt encore certain que celui qui ſort de la ſaphene vient immédiatement du cœur, par un même canal qui change de nom ſuivant les parties par où il paſſe. Il n'y a donc que ce canal qui ſe vuide, pendant que toutes les latérales avec leurs diviſions & ſubdiviſions, ſe trouvent gonflées par la quantité de ſang qui s'y précipite, qu'elles ne peuvent tranſmettre avec la même célérité dans les veines qui leur

repondent, parce que ces vaiſſeaux de décharge ſe trouvent trop pleins.

Je ſai, mon cher confrere, & vous ne l'ignorez pas, qu'il y a eu, & qu'il y a peut-être encore des Phyſiciens qui nient cette dérivation reconnue par Hippocrate & par tous les Grands-Maîtres dans l'art de guérir; démontrée par Mr. Silva * & par d'autres Médecins qui ont examiné avec ſoin l'effet des ſaignées: mais pour faire revenir ces Meſſieurs de leur prévention, il ſuffit de leur faire obſerver, qu'il n'y a point de Medecin un peu verſé dans la pratique, qui voulût faire ſaigner du pié dans une inflammation du foie, des reins, de la veſſie, de *l'utérus*, des inteſtins, ni de quelque partie inférieure que ſe ſoit. Quelle raiſon peut-on apporter de

* Voyez le Traité des Saignées par M. Silva, & les Réfléxions critiques ſur ce Traité.

cette conduite, si ce n'est, qu'ils craignent d'augmenter l'inflammation? Or la saignée du pié ne peut faire ce mauvais effet que par la dérivation qu'elle fait sur toutes les parties qui reçoivent leur sang de l'aorte inférieure.

Si dans le cas d'inflammation de ces parties, on ne doit point faire de saignées du pié, on n'en doit donc point faire dans l'état d'une grande plénitude.

Après avoir suffisamment désempli les vaisseaux par deux ou trois saignées du bras, on doit alors saigner du pié.

Mais il faut encore beaucoup de prudence pour n'en faire qu'autant qu'elles sont nécessaires: on ne doit pas suivre l'exemple de quelques Praticiens qui en ordonnent cinq ou six tout de suite, dans la vûe, disent-ils, de debarrasser la tête prise, ou d'en prévenir l'embarras. Mais ces Messieurs ne

font pas réfléxion que pendant la saignée du pié, les arteres carotides & vertébrales portent très-peu de sang dans la tête, & moins pendant une seconde saignée du pié, que pendant la premiere, moins pendant la troisieme, que la seconde, & ainsi toûjours en diminuant à proportion de la plénitude qui se trouve dans le corps. C'est pour cette raison que les saignées du pié sont très-salutaires, quand elles sont faites avec sagesse : mais quand elles sont trop multipliées, bien loin qu'elles soient propres à dégager la tête, elles y occasionnent un engorgement mortel. Et en voici la raison : lorsque les arteres dont nous venons de parler, ne sont pas assez pleines, elles ne peuvent embrasser la colonne de sang, ni le pousser avec la force nécessaire pour faire avancer celui qui se trouve dans les capillaires ; il ne fait plus qu'y ramper ; il y séjourne ;

il s'y arrête. Dans cet état, c'eſt inutilement qu'on tourmente le malade, par des émétiques ou autres remedes qui tendent à fouetter le ſang ; toutes ces drogues ne ſont propres alors qu'à cauſer de l'érétiſme dans les vaiſſeaux, & par conſéquent à augmenter le mal, & à faire périr plutôt le malade.

Lors donc que l'on a fait quelques ſaignées du pié, ſi la fievre continue ſur le même ton, il faut revenir au bras ; ou ſi la tête eſt priſe ou menacée de l'être, il faut faire une ſaignée ou deux de la jugulaire, qui communément guériſſent le malade.

Si la fievre eſt accompagnée de mouvemens convulſifs, de treſſaillemens dans les tendons, le ſel ſédatif à la doſe de huit, dix, ou douze grains dans un verre d'émulſion, & réitéré de quatre en quatre heures, ou de ſix en ſix heures, rend le calme au malade, & contribue infiniment à ſa

guériſon. S'il ſurvient un *Coma*, ou ſi le malade aſſoupi en eſt menacé ; ce qui eſt très ordinaire à St. Domingue ; il faut avoir recours aux emplâtres véſicatoires grandes & amples bien chargées de cantharides, appliquées ſur la nuque, & qui occupent les épaules : on eſt quelquefois obligé d'en appliquer encore aux muſcles de la partie intérieure des cuiſſes, & même aux deux gras de jambes.

Il arrive quelquefois qu'un malade qui a beſoin d'être purgé tombe dans le *Coma*. Alors, s'il n'y a point de contre-indication, il faut avoir recours à l'émétique en forte doſe ; s'il n'agit point, ou s'il agit trop foiblement, on eſt obligé de donner, pour hâter ſon action, un lavement avec la décoction d'un ou de deux gros de tabac.

Je ne me ſuis trouvé qu'une ſeule fois dans le cas de traiter une fievre maligne

maligne de cette façon, le malade guérit contre toute espérance, & très-promptement. Il est bon de remarquer que je fus obligé de faire mouiller continuellement les levres & le nez du malade avec du vinaigre, & même d'en faire souvent tomber quelques gouttes dans les yeux, pour l'empêcher de retomber dans le *Coma*, jusqu'à ce que l'émétique eût fait son effet. Le lendemain du jour qu'il prit l'émétique, il parut de la disposition à retomber dans le même état: je lui fis prendre dans un seul verre l'infusion d'une demi-once de séné, avec deux onces de manne. Il guérit.

Quand j'arrivai à St. Domingue, je trouvai les Chirurgiens dans l'usage de donner l'émétique, ou le kermes minéral dans ces sortes de fievres; il passoit même pour constant, qu'on ne pouvoit les guérir sans ce secours. Mon exemple, dans les lieux où j'ai fait la

medecine, & les leçons que j'ai données à ceux que je recevois, les ont détrompés. Je dis, dans les lieux où j'ai pratiqué la medecine; car on m'a assûré qu'au Cap, qui eſt environ à quatre-vingts lieues de Léogane, les Medecins & les Chirurgiens prodiguent l'émétique. Je ne ſai pas comment les malades s'en trouvent: mais je puis vous dire, mon cher Confrere, ſans prétendre en tirer vanité, que j'ai exercé ma profeſſion avec quelque ſuccès, & que dans le cours de onze années, je n'ai donné ce remede que trois fois: au malade que je viens de citer; à un autre, dans une maladie ſinguliere dont j'aurai l'honneur de vous parler; & à un troiſieme, dans une maladie ordinaire.

Je n'ai jamais non plus tourmenté mes malades ni avec le kermés, ni avec ces brûlôts que l'on apppelle potions cordiales. Il eſt pourtant des

cas, mais qui ſont très-rares, où ces ſortes de remedes peuvent trouver leur place; ce ſont ceux de l'atonie de toutes les parties ſolides : alors j'ai donné avec ſuccès un ſcrupule d'antimoine diaphorétique, avec deux, trois ou quatre grains de camphre dans une cuillerée de tiſanne.

Vous ſavez, Monſieur, & tous les Medecins le ſavent, ce que c'eſt qu'atonie. Ainſi, ce que je vais en dire n'eſt ni pour vous ni pour eux; mais pour ceux qui ſans ſavoir la Medecine pourront avoir la curioſité de lire ce m moire.

L'Atonie eſt une foibleſſe de nerfs, des arteres & des muſcles qui ſervent à faire les mouvemens naturels dépendans ou indépendans de la volonté. L'homme eſt une machine compoſée de canaux de différens diametres, & de liquides de natures différentes, qui ſont plus ou moins épais. La vie con-

siste dans un mouvement de dilatation & de contraction du cœur & des arteres, qui reçoivent & poussent les liquides dans tous les canaux du corps, & qui les font revenir dans la cavité gauche du cœur, d'où ils sont partis : c'est ce qu'on appelle circulation. La santé consiste dans une parfaite aisance de cette circulation, dans tous les points qui composent les parties du corps.

La force du cœur, des arteres & des muscles est donc une force de ressort qui souffre d'être dilaté par l'entrée des liqueurs, & qui les oblige à se contracter ou resserrer, lorsqu'ils ont été étendus autant que la longueur de leurs fibres a pû leur permettre.

Lorsque ces fibres sont trop lâches ou pour avoir été trop longtems dans une tension forcée, ou pour être trop macérées, pour ainsi dire, par l'humidité, ou par quelque autre cause

que ce ſoit, elles ne peuvent plus pouſſer ces liqueurs, & la machine périt: ſi elle ne les pouſſe que foiblement toute la machine languit: les mouvemens ne s'exécutent que foiblement & imparfaitement; voilà l'atonie ou défaut de reſſort.

On parvient ſouvent à le retablir, en diminuant par les ſaignées le volume des fluides qui oppoſent aux ſolides une réſiſtance qu'ils ne peuvent vaincre: mais il arrive auſſi quelquefois que le reſſort manque à un point, qu'il ne peut pas même faire ſortir le ſang par l'ouverture de la lancette, comme dans le cas ſuivant.

Une Demoiſelle de 15 à 16 ans (*a*) d'un embonpoint raiſonnable, après une ou deux ſaignées tomba dans un tel état d'atonie, qu'elle ne pouvoit faire le moindre mouvement dans ſon

(*a*) Mademoiſelle de Marcombe, niece de Mr. Feron, Conſeiller au Conſeil Supérieur de Léogane.

lit ſans s'évanoüir : le pouls étoit très-petit & très-lent, la peau ſeche, ſans beaucoup de chaleur. La nature, qui eſt le guide du Medecin (*b*) muette & ſans force, ne m'indiquoit point le choix des toniques les plus convenables. La ſaignée étoit impraticable : le ſang ſautoit par l'ouverture de la lancette, & puis il n'en couloit pas une goutte. L'émétique me faiſoit craindre de jetter la malade dans une ſyncope mortelle ; ou dans des convulſions dangereuſes. La ſechereſſe de la peau ne permettoit pas d'eſpérer du ſuccès des potions cordiales. Enfin, obſervateur aſſidu de ſon état & de ſon pouls, je m'apperçûs que la peau devenoit un peu plus ſouple, & moins ſeche. Sur ce léger indice, je me déterminai pour l'antimoine diaphorétique & le camphre. La premiere doſe

(b) *Natura ſtimulata & impulſa artis peritis quid faciendum ſit demonſtrat.* Hippocrates.

procura un peu de moiteur, une ſeconde, quatre heures après, donna une ſueur abondante, & mit la malade hors de danger.

Voilà, Monſieur & cher Confrere, comment j'ai traité les fievres malignes. Une crême de riz légere, au lieu de bouillon, que la plûpart des malades vomiſſent, faiſoit toute leur nourriture. De l'eau, de la tiſanne, de la limonade, du lait d'amande étoit leur boiſſon. Les lavemens d'eau froide, ou dégourdie, tenoient lieu de tous les ſtimulans que l'on a coûtume de donner pour tenir le ventre libre.

J'ai eu l'honneur de vous dire, ci-deſſus, que je n'ai vû que deux malades de cette fievre maligne, qu'on appelle maladie de Siam. Le premier étoit un jeune homme de dix-ſept ou dix-huit ans: (c) d'une très-foible complexion. Peu de tems après qu'il

(c) Le jeune Bertrand de Nemours en Gatinois.

fut arrivé, la fievre le prit, mais une fievre très-légere,& qui n'avoit aucune apparence de fievre maligne. Je le fis saigner une fois du bras le même jour. Le lendemain la fievre continuoit sans diminution ni augmentation : je fis réitérer la saignée. Le troisieme jour il n'eut point de fievre, & ne paroissoit point abattu. Le soir il avoit faim, je fis mettre une tranche de pain dans son bouillon : je lui permis une cuillerée de vin dans un verre d'eau, qu'il me demanda.

Le lendemain matin, je le trouvai dans une agitation extraordinaire, jettant ses bras, sa tête, tout son corps çà & là, & ses draps tout noirs d'une matiere qu'il vomissoit : le pouls étoit petit & convulsif ; & il avoit tous les signes d'une mort prochaine. J'ordonnai qu'on tînt une jatte prête pour recevoir ce qu'il vomiroit : c'étoit du sang noir comme de l'encre. Il mou-

rut en une demi-heure de tems. Le ſecond étoit un Miſſionnaire Jacobin. On vint me chercher le cinq de la maladie ſur le ſoir; il étoit en délire & urinoit du ſang. Je le trouvai dans un état déſeſpéré; j'annonçai la mort, qui arriva la nuit.

J'ajouterai ici l'hiſtoire de deux fievres double-tierces qui ſe terminerent bien différemment.

Deux nouveaux débarqués vinrent loger dans la même auberge; l'un étoit un ivrogne fieffé, l'autre ſage & fort tempérant. La fievre les prit le même jour. Après les remedes ordinaires, je les mis au quinquina. La longueur des accès diminuoit chaque jour; de ſorte qu'ayant commencé à huit heures du matin, elle ne revint du moins à celui qui mourut qu'à trois heures après midi. J'avois cauſé avec lui plus d'une heure le matin. Il alla enſuite à la Ville d'où il revint à midi. A

cinq heures je passai chez lui, je le trouvai en léthargie d'où il ne me fut pas possible de le tirer: il mourut à minuit (*d*).

Quelques jours avant, l'ivrogne étoit tombé dans des convulsions étonnantes: une sueur froide, sans pouls, avec une évacuation prodigieuse d'un sang noir par les selles, me fit juger qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre: le lendemain matin, je le trouvai parfaitement guéri.

Guillaume Pison (*e*) a remarqué que ces sortes d'évacuations guérissent quelquefois les fievres aiguës: mais ce n'étoit point une fievre aiguë ni même continue. Elles sont encore salutaires dans les gonflemens de la rate (*f*); le

(*d*) J'ai vû mourir un homme de quarante ans, le septiéme ou le huitiéme accès d'une fiévre tierce après dix-sept heures d'interruption.

(e) *De Medicina Brasilienſi.* c. 14. (f) *Hipp. Coac.* III.

Voyez l'Aphorisme 213, section VI. interprété par M. Hecquet.

malade n'étoit pas non plus dans ce cas.

Il ne seroit peut-être pas bien difficile à ceux qui vont dans les îles, de se préserver de cette dangereuse maladie.

La premiere précaution qu'il faudroit prendre, seroit, avant de s'embarquer, de se faire saigner, rafraîchir & purger, si l'on en avoit besoin, & de vivre sobrement avant & pendant le voyage. La mer donne beaucoup d'appétit; on mange trop, si l'on n'y prend garde, & l'on accumule insensiblement des sucs qui surchargent le corps, & qui ne manquent point de produire cette fâcheuse maladie.

Lorsque la chaleur du climat en augmentant considérablement la transpiration, en excitant même des sueurs continuelles, ne laisse plus dans les vaisseaux que des liqueurs épaisses, en même tems qu'elle diminue le res-

ſort des parties ſolides ; l'équilibre ſi néceſſaire pour la ſanté & pour la vie eſt bientôt rompu. Les liqueurs épaiſſes oppoſent plus de réſiſtance aux forces mouvantes, que celles qui le ſont moins ; elles circulent donc plus difficilement. Les ſolides font plus d'effort pour les pouſſer, & elles avancent moins : elles gonflent les vaiſſeaux, elles forcent leurs diametres, elles entrent dans des canaux, qui dans l'état de ſanté ne doivent point les admettre ; elles dilatent les arteres capillaires ſanguines & lymphatiques ; elles y forment des varices ; elles ouvrent des voies aux hémorrhagies ; en un mot, elles renverſent toute l'œconomie du corps humain, & deviennent une ſource de maladies mortelles, & principalement des fievres malignes.

Ceci, Monſieur, eſt un avis que je donne à ceux qui paſſent d'un climat tempéré dans un fort chaud. J'ajoû-

terai en leur faveur que la cauſe immédiate des fievres malignes eſt un engorgement de ſang dans les viſceres, & principalement dans le cerveau: c'eſt ce qu'on appelle proprement diſpoſition inflammatoire, lorſque le ſang rampe difficilement dans ces parties; ou inflammation, lorſque ſon cours eſt totalement arrêté, ſoit dans ſes propres vaiſſeaux ſeulement, ce qui eſt plus rare, ſoit dans les vaiſſeaux lymphatiques ce qui eſt très-ordinaire; ſoit enfin dans les uns & dans les autres, ce qui arrive dans l'inflammation complette.

Un autre effet de l'air chaud, c'eſt d'être plus léger, & de comprimer moins toute la ſurface du corps. La force de l'air du dedans n'étant plus ſuffiſamment contrebalancée par celle de l'air extérieur, l'air intérieur ſe raréfie à proportion que la compreſſion du dehors eſt diminuée: il occupe plus de place

& augmente par conſéquent le volume des liqueurs. Quand, dans cette diſpoſition, il ſe trouve deja trop de ſang dans les vaiſſeaux, ou faute de s'être fait ſaigner, ou pour avoir pris trop de nourriture, les déſordres dont nous venons de parler doivent s'enſuivre néceſſairement.

Quand même ceux qui s'embarquent n'auroient point trop de ſang, quand même ils vivroient ſobrement pendant le voyage, & après leur arrivée; par la raiſon de l'épaiſſiſſement inévitable des liqueurs, & de la raréfaction de l'air qui ſe trouve dans toutes les parties du corps mêlé avec le ſang, il ſe feroit toûjours une fauſſe pléthore, qu'il ſeroit auſſi dangereux de laiſſer ſubſiſter, que ſi réellement la quantité du ſang & des autres liqueurs étoit augmentée au-delà de celle qui peut ſubſiſter avec la ſanté dans l'air tempéré de France. La néceſſité de ſe faire

saigner est donc évidente quand on habite un air plus chaud que celui qu'on a quitté. Il est donc à propos, & presque indispensable de le faire lorsqu'on approche du Tropique : il est nécessaire par la même raison de réiterer la saignée, quand on est arrivé dans les îles : & là on doit être encore plus sur ses gardes contre toute sorte d'intempérance.

Mais la plûpart de ceux qui vont dans ces climats brûlans, veulent boire, manger, veiller, comme s'ils étoient en France : ils font pis encore ; ils se plongent dans une débauche horrible, dont il est d'autant plus difficile de se préserver, que les occasions en sont toûjours présentes.

Je crois vous avoir dit, mon cher Confrere, que je n'éprouvai point cette fievre maligne, parce que je me fis saigner avant de sortir de Paris, je me fis saigner à la Rochelle, à la Mar-

tinique où nous mouillâmes ; je me fis saigner deux fois sitôt que je fus arrivé à St. Domingue : aussi, la premiere année je n'eus point d'autre incommodité que celle qui m'avoit fait quitter Paris, je veux dire des froids de tête, qui par trois repriſes me donnerent la fievre comme j'avois coûtume de l'avoir ici : depuis j'en ai été quitte : je ne les reſſens pas même cet hyver, quoique j'aie la tête beaucoup moins couverte que je n'étois obligé de l'avoir, & que je me faſſe raſer la tête regulierement tous les mois, ce que je ne pouvois faire dans la saiſon la plus chaude de l'année.

La saignée ſeule ne ſuffit pas toûjours pour remédier aux ſuites de la plénitude vraie ou fauſſe ; il faut y joindre aſſez ſouvent la purgation : mais avant de ſe purger, il faut être aſſûré du beſoin que l'on en a, & qu'on eſt dans les diſpoſitions convenables pour

pour en tirer l'avantage que l'on s'en promet.

Il eſt encore un autre ſecours contre la fauſſe pléthore, c'eſt-à-dire, contre le gonflement du ſang & des autres liquides. Ce ſont les boiſſons raffraîchiſſantes: telles ſont les émulſions faites avec les amandes, les ſemences de melon, de concombre, *&c.* les limonades avec le limon, le citron, l'orange ſauvage, la bigarade, les ananas; les boiſſons aigrelettes faites avec les gelées d'ozeille de Guinée, de ceriſes; les oranges douces mangées le matin à jeun & au deſſert après le repas.

J'ai dit ci-deſſus, Monſieur, que les jeunes Negres nouvellement débarqués étoient ſujets à une maladie que les habitans de St. Domingue appellent mal d'eſtomac. C'eſt un épaiſſiſſement du ſang qui engorge les vaiſſeaux des viſceres. Cet épuiſement vient de

la nourriture groſſiere qu'on leur a donnée dans toute la traverſée, car ils ne mangent que des féves de marais cuites avec du ſel, & peut-être quelque graiſſe.

La cure de cette maladie conſiſte en des ſaignées, des purgations, de l'exercice, & un travail modéré avec une nouriture plus convenable : il en meurt quelques-uns après avoir langui quelques mois.

Le mal de mâchoire, ou le *tetanos* des enfans eſt preſque incurable. Il a différentes cauſes. La plus ordinaire eſt le trop de feu que les Négreſſes accouchées font dans leur caſe ; à laquelle on peut ajoûter la fumée continuelle, car elles n'ont point de cheminée. Par la chaleur du feu, les enfans ſont ſouvent en ſueur ; & la moindre fraîcheur, ſoit de la nuit quand le feu s'éteint, ſoit du matin quand elles ouvrent leurs portes, ou qu'elles portent leurs en-

fans dehors, fait impreſſion ſur les nerfs délicats de ces jeunes créatures. Le mal commence par les mâchoires : elles deviennent immobiles. L'enfant ne peut plus prendre le téton. La roideur ſe communique au dos & aux cuiſſes. La circulation eſt bientôt arrêtée, & l'enfant périt. Il eſt aiſé de concevoir que la fumée peut faire le même effet.

Une autre cauſe fort ordinaire de cette maladie ſont les paſſions de la mere, & la maniere dont elle a vêcu dans ſa groſſeſſe : les enfans des Négreſſes qui ſont coléres, qui boivent beaucoup d'eau-de-vie de canne que l'on appelle tafia, qui mangent beaucoup de piment, ſont plus ſujets aux mal de mâchoire que ceux des meres plus réglées.

Il ſe peut faire auſſi que la maniere de ſerrer le cordon ombilical après l'amputation, y ait quelque part : lorſ-

quil eſt ſerré outre meſure, il fait de la douleur à l'enfant, parce que le fil coupe ces vaiſſeaux ; & cette bleſſure peut cauſer le Tetanos. *In tetano ex vulnere æger hæc patitur : maxillæ congelantur ac rigent, os operire non poteſt, dorſum riget &, crura flectere non poteſt* (a).

Il y a auſſi de certaines habitations où preſque tous les enfans meurent du mal de mâchoire, & d'autres où ils en ſont rarement attaqués.

Pour prevenir ce malheur qui cauſe beaucoup de perte aux habitans, il faudroit envoyer accoucher les Négreſſes dans les habitations où les enfans ſont moins attaqués du tetanos. Si cela ne ſe peut, il faut tâcher d'éloigner les cauſes qui peuvent le produire. La premiere précaution ſeroit d'avoir une caſe de maçonnerie bien

(a) *Hippocrates de internis affectionibus . . . . . de diebus judicatoriis . . . . . Libro de morbis* 30.

cloſe pour faire acoucher les Négreſſes; & ne point permettre qu'elles ayent du feu. Il faudroit qu'un Chirurgien entendu, montrât aux Négreſſes accoucheuſes la maniere de lier le cordon ombilical. Pour ce qui eſt d'empêcher les Négreſſes de ſe mettre en colere, de boire du tafia, de farcir leurs ragoûts de piment, la choſe n'eſt pas facile. Lors qu'une Négreſſe dont les enfans meurent ordinairement du mal de mâchoire eſt accouchée, je crois qu'il faudroit donner à l'enfant dès le premier jour un ou deux grains de ſel ſédatif dans un peu de lait de ſa nourrice, & reitérer au moins quatre fois dans les vingt-quatre heures: peut-être un peu d'eau de pavot feroit elle le même effet. Si malgré ces précautions on voit venir le mal, il faut augmenter la doſe du ſel ſédatif, & le donner juſqu'à quatre grains.

Je n'ai été conſulté que deux fois

pour ces enfans deja attaqués du mal.

J'ordonnai à l'un trois grains de sel sédatif de quatre en quatre heures dans une cuillerée de lait de la nourrice, l'enfant reprit le téton, on le crut sauvé: je ne sai si l'on continua comme je l'avois conseillé, mais le tétanos revint, & l'enfant mourut.

Dans une autre occasion, je n'avois point de sel sédatif: je fis donner par intervalle, ou du moins j'ordonnai que l'on donnât une goutte de teinture anodyne qui ne produisit aucun bien; l'enfant mourut.

Quand au Tetanos des adultes, comme cette maladie demande un prompt secours, (*a*) & que les habitations sont éloignées les unes des autres, je n'ai pas eu occasion d'en voir beaucoup. Les Negres ont coûtume de les traiter d'une maniere assez con-

(a) *Est autem morbis gravis & statim curatione opus habet.* Hip. de internis affectionibus.

forme à ce qu'Hippocrate ordonne. (a) Ils les frottent avec de l'huile chaude, & pendant la friction les membres deviennent ſouples : mais ils ſe roidiſſent auſſi-tôt qu'on ceſſe de les frotter. C'eſt ce que j'ai vû arriver à une Mulâtre, qui avoit, me dit-on, mangé des crables. Je ſoupçonnai qu'elles étoient mauvaiſes, comme ſont ordinairement celles de terre, ou qu'elles n'étoient pas aſſez cuites. Je la guéris avec deux priſes d'orviétan. Après que ces Negres ont bien frotté le malade, ils le couchent par terre, & allument du feu autour de lui ; lui donnent des breuvages que je ne connois point, (car ils ſont fort jaloux de leur ſcience) ; avec tout cela ils en guériſſent peu.

(a) *Hunc fovere oportet & pinguiter unctum ad ignem, non ita propè, calefacere, &c.* de internis affectionibus.

Le véritable moyen de les guérir, c'eſt de les faire ſuer avec de bonne thériaque dans du vin, à laquelle il faut ajoûter quelques gouttes anodynes. Il faut les ſaigner quand on peut, & leur tenir le ventre libre par des lavemens. Il me ſouvient d'avoir autrefois à Paris guéri de ce mal, un homme, dont tout le corps étoit ſi roide qu'il n'étoit pas poſſible de le ſaigner. Je lui fis prendre, par intervalles, de la teinture anodyne, juſqu'à ce que ſes bras devenus ſouples puſſent permettre de lui tirer du ſang. J'en ai guéri quelques-uns à St. Domingue; l'un entre-autres ſi fort travaillé de l'épiſthotonos, que je fus obligé de le lier à une colonne.

Une autre (c'étoit une jeune Négreſſe) à qui je donnois trois fois par jour de la teinture anodyne. En augmentant toûjours, elle en prit juſqu'à 18 gouttes: lorſque la maladie céda,

je diminuai la dose chaque jour, jusqu'à ce qu'elle fût reduite à six gouttes.

L'un & l'autre de ces deux malades furent environ dix-huit ou vingt jours à guérir.

Je vous ai parlé autrefois, Monsieur, d'un Tetanos dans lequel une cuillerée d'eau fit un effet singulier : & vous jugeates que ce fait méritoit d'avoir place dans mes mémoires. Le voici.

Un jeune homme à qui on avoit fait une opération (*a*) à cause d'un sarcocele (*b*), se porta fort bien les huit premiers jours, & la plaie alloit à merveille. Le neuf il se plaignit d'une douleur de cou. Peu à peu le mouvement des mâchoires diminua au point qu'il ne pouvoit presque point ouvrir la bouche, ni fléchir les jambes. Le pouls étoit fort, égal & point dur. Le treizieme jour tous les symptomes de

(a) *excisus fuerat testiculus.*
(b) *Propter gonorrhœam male curatam.*

l'opiſthotonos augmenterent conſidérablement. De tems en tems il jettoit de grands cris, & il tomba de ſon lit: tantôt il étoit tourmenté d'iſchurie tantôt de ſtrangurie: cela m'obligea de tenter le bain. Dès que ſon corps eut touché l'eau, tous les membres (*a*) ſe roidirent ſubitement. Dès qu'on l'eut remis dans ſon lit, il eut de violentes convulſions, avec beaucoup d'écume autour de la bouche. Le pouls manqua totalement, on le crut mort. Peu de tems après je ſentis une légere pulſation du pouls entre le plis du bras & le poignet. La convulſion reprit. Je lui mis une cuillerée d'eau dans la bouche, la convulſion ceſſa; la préſence d'eſprit lui revint, ſon pouls ſe rétablit, il ouvrit facilement la bouche, il parla librement, & cracha avec autant de facilité, que s'il ne lui étoit rien arrivé, ce qu'il

(a) *Penis ipſe.*

n'avoit pu faire depuis quelques jours. Cependant, il avoit de l'averſion pour tout liquide. Un délire de peu de durée reprenoit de tems en tems : tout cela ſe paſſoit ſur les ſept heures du ſoir. Enfin, après une convulſion d'environ deux heures, il mourut entre quatre & cinq du matin.

Il y a de l'apparence que le Tetanos qui ſurvint neuf jours après l'opération, n'eut pour cauſe que la ligature faite de pluſieurs fils cirés, qui venant à couper le cordon firent l'effet d'une bleſſure.

Si cette conjecture a quelque fondement, je penſe qu'en pareil cas il faudroit ſe ſervir d'un ruban de fil ou autre matiere ; parce qu'il n'eſt queſtion que de prevenir l'hémorrhagie, & d'empêcher le ſuc nourricier de ſe porter au delà de la ligature: or la ſeule compreſſion ſuffit. Je voudrois qu'on eût la même attention quand on cou-

pe le cordon ombilical d'un enfant ; peut-être n'en périroit-il pas un si grand nombre du mal de mâchoire.

J'ai déja remarqué, que le Dragon, ou le Dragoneau des Perses, appellé aussi *vena medinensis* est un véritable ver, (que l'on appelle à St. Domingue, ver de Guinée), & non pas une lymphe concrete, comme on le pense communément en France. (*a*) Il est rond, d'un rouge pâle & transparent, assez semblable aux vers de terre appellés *lombrici*, mais beaucoup plus long.

Je ne m'arêterai point à prouver que ce ne peut être une lymphe moulée & durcie : qui lui donneroit cette forme ? elle ne pourroit l'avoir acquise que dans les vaisseaux sanguins ou lymphatiques, si cela étoit. Comment en sortiroit-elle ? Quelle puissance motrice lui feroit percer la peau ? Com-

(*a*) Voiez la Chirurgie de Monsieur Col de Vilarls.

ment ſe trouveroit-elle ſouvent entortillée autour des muſcles ? Les raiſonnemens ſont inutiles, quand il ne faut que des yeux pour en juger. J'en ai peut-être vû plus de cent en vie : tous les Medecins, tous les Chirurgiens, tous les habitans en voyent tous les jours. C'eſt donc un fait qu'on ne peut révoquer en doute.

Ces vers ſont engendrés dans le corps par les mauvaiſes eaux que les Negres boivent dans quelques endroits de Guinée, & dans la traverſée, quand les Capitaines Négriers en ont fait leur proviſion dans ces lieux-là.

Un ancien Medecin de St. Domingue nommé de Pas, a vû un particulier à la Rochelle, qui ſe trouva infecté d'un de ces vers, pour avoir été ſouvent dans le navire d'un Négrier de ſes amis, & avoir bû de l'eau qui avoit été apportée de Guinée.

Quand ce ver s'eſt fait jour, & qu'on

peut en tirer une petite partie, on la roule sur un petit bâton, en prenant bien garde de le casser. On y revient tous les jours, & on en roule jusqu'à ce qu'on sente trop de resistance ; ainsi dans l'espace de plusieurs jours on le tire tout entier. S'il se casse, comme cela arrive assez souvent, il ne faut pas ouvrir la peau pour le suivre, & le tirer tout entier, comme quelques-uns le conseillent : il suffit d'appliquer sur l'endroit par où il a commencé à sortir, quelques plantes émollientes : je ne me suis jamais servi que d'une feuille d'opuntia ou raquette coupée en lames épaisses d'un doigt, & passée sur la flamme pour la ramollir. Le ver ressort par la même ouverture, où bien il se fait jour par un autre endroit, souvent assez éloigné du premier. Je n'ai jamais vû arriver aucun de ces accidens qu'en veulent faire craindre ceux qui conseillent l'ouverture.

(*a*) J'ai vû à une Négresse de Monsieur de Larnage notre Général, un petit trou dans le grand angle d'un œil, que je pris longtems pour une fistule lachrymale, car il en sortoit de l'eau & quelquefois un peu de pus. Ayant été obligé de faire un voyage assez long à mon retour, je demandai des nouvelles de la Négresse: l'Hospitaliere me dit, qu'il étoit sorti par la joue du même côté, un ver de Guinée, je vis la prétendue fistule parfaitement guérie.

Les Negres n'ont pas souvent pour un seul ver. Il y en a quelques-uns qui en ont un grand nombre, qui avec le tems sortent tous. Je n'ai jamais donné de purgatifs ni de vermifuges. Je pense qu'il seroit dangereux de les faire mourir; il vaut infiniment mieux leur donner le tems de sortir.

(*a*) Minguet dont nous parlerons dans la suite, dit que le suc de la sauge mis dans le trou d'un ver de Guinée le fait sortir.

Il ne me reſte plus, Monſieur, qu'à vous entretenir des maladies communes aux Blancs & aux Negres, où de la maladie vénérienne.

Il n'y a peut-être point de pays où la maladie vénérienne ſoit ſi commune que dans ces îles. Tous les Eſclaves mâles & femelles l'apportent de Guinée, les enfans qui en naiſſent infectés par conſéquent, en engendrent d'autres encore plus viciés qu'eux.

Il y a très-peu de Blancs qui n'ayent commerce avec ces Négreſſes, & ce ſeroit grand miracle qu'elles ne leur communicaſſent point leurs mal. Les maris en font préſent à leurs femmes; *mali corvi, malum ovum.* Les miſérables enfans qui en viennent portent les péchés de leurs peres. Ceux même dont les parens ſont ſages ne ſont guere exempts du malheur commun, parce qu'on ne leur donne jamais pour nourrices que de miſérables Négreſſes.

Peut-

Peut-être quelqu'un penſera-t'il qu'on pouvoit guérir ces créatures avant de leur donner des enfans à nourrir. Mais quel tems prendroit-on pour les nettoyer? Seroit-ce avant qu'elles accouchent? Cela ſe pourroit faire abſolument: j'ai traité ſans aucun danger de ces femmes groſſes par la fumigation, qui ſont accouchées heureuſement à terme. Mais s'il y a un intervalle entre l'accouchement, & le tems qu'on leur donnera l'enfant, qui pourra répondre de leur ſageſſe? & quand elles ſeroient ſages pendant ce tems, le ſeront-elles pendant tout le tems qu'elles nourriront? Cela n'eſt preſque pas poſſible: il n'y auroit qu'un moyen de préſerver ces innocentes victimes de la corruption générale: ce ſeroit de les faire nourrir par des chevres. J'ai donné ce conſeil à tout le monde, perſonne ne l'a ſuivi: on eſt ſi fort familiariſé avec cette infame maladie, qu'il ſem-

ble qu'on ne la craigne point.

Elle produit des effets différens dans les Blancs & dans les Negres. Ceux-ci ſont ordinairement remplis de puſtules, (que l'on appelle des *pians*); parce qu'ils ont la peau plus dure, & qu'ils ſont expoſés aux fraîcheurs du matin & du ſoir, & à la plus grande ardeur du Soleil. Les Blancs ont rarement des pians, par la raiſon contraire.

Comme le premier effet de la maladie vénérienne eſt d'épaiſſir toutes les liqueurs; la tranſpiration doit ſe faire plus difficilement & moins abondamment: plus difficilement, parce qu'il faut une plus grande force pour pouſſer & faire circuler des liqueurs épaiſſes que des fluides. Le cœur & les artères n'ont de force que pour pouſſer une certaine quantité de liquides tels qu'ils doivent être dans l'état naturel. Lorſque cette proportion ne ſe trouve plus, ſoit par l'excès de la quantité,

soit par celui de l'épaisseur, il aborde moins de ces sucs dans les vaisseaux qui doivent les transmettre hors du corps. Si deplus le diametre de ces vaisseaux est diminué, ce qui arrive nécessairement dans une peau dure; s'ils prêtent moins, comme cela doit être encore par la même raison, il est évident qu'il se fera beaucoup moins de dissipation par cette voie qu'il ne s'en fait dans l'état naturel. Les sucs les plus grossiers qui ne pourront être chassés dehors, seront arrêtés vers l'extrémité de ces vaisseaux excrétoires: ils s'y accumuleront, & formeront ces pustules ou gales véroliques, qui seront plus ou moins grosses, suivant qu'un plus grand nombre de pustules se joindront ensemble, c'est-à-dire, que plusieurs tuyaux voisins les uns des autres se trouveront engorgés.

Ces pustules dégénereront en ulcéres, si la force qui pousse la matiere

dont elles ſont compoſées, eſt aſſez grande pour déchirer l'extrémité des vaiſſeaux excrétoires, la peau & l'épiderme: ſi elle eſt trop foible pour produire cet effet, les puſtules reſteront couvertes de leur peau.

En effet, les Negres ont de deux ſortes de pians ou de puſtules: les uns ſont ulcérés, d'où il ſort une farine jaunâtre, ou ſont ſimplement couverts d'une eſpece de croûte de même couleur; d'autres ne ſont point ulcérés.

Les Negres ſont encore aſſez ſujets à de groſſes gales, que l'on appelle gale de Guinée. Elle eſt facile à diſtinguer des pians. Ceux-ci ſont durs, calleux, circulaires, ſoit qu'ils ſoient couverts de leur peau ou non; les gales ſont plus molles, plus élevées, d'une figure moins regulierement ronde, & rendent un pus plus épais & en plus grande quantité, & ſont moins jaunes, & moins larges.

La vérole invetérée qui a passé, de génération en génération, des parens aux enfans, dégénere assez souvent en écrouelles ou en lepre.

J'ai remarqué quatre especes de lèpre. L'une qu'on pourroit appeller ulcérée, parce que le corps est tout couvert d'ulceres qui répandent au loin une puanteur insupportable.

Une seconde qui défigure par une infinité de tumeurs dures sur le visage, sur les mains, les bras, les jambes, les pieds, & généralement sur toute l'habitude du corps; moins sur les jointures que sur les muscles.

Une troisieme qui rend la peau écailleuse, principalement celle des jambes. Les Grecs ont appellé cette troisieme espece *elephantiasis*, à cause de la ressemblance de la peau avec celle des Eléphans.

La premiere & la seconde espece sont quelquefois acccompagnées de

cornes au front, ce qui les a fait nommer *ſatiriaſis*.

Il y en a une quatrieme eſpece plus difficile à connoître dans ſon commencement, que les autres eſpeces. Elle ne ſe manifeſte quelquefois que par la rougeur de la conjonctive, ſurtout de la partie qui tapiſſe la paupiére, par l'épaiſſeur, la dureté, la rougeur de l'oreille externe avec un grand mal de tête, & la chûte des cils & des paupieres. Dans la ſuite la peau des Negres devient de couleur de feuille morte dans pluſieurs parties, & quelquefois de tout un côté du corps, pendant que l'autre reſte noire: enſuite les mains ſe ferment de maniere que le malade ne peut les ouvrir: quelques phalanges des doigts des mains & des piés ſe coupent & tombent.

Les blancs ſont bien moins ſujets à ces ſortes de productions de la vérole, que les Negres, ſurtout à la

lepre (*a*) : chez eux les ſuites ordinaires de cette maladie ſont des obſtructions de la rate, du foie, des hydropiſies ou des diarrhées opiniâtres & mortelles.

Il y a plus de deux cens ans (*b*) que la maladie vénérienne infecte toute l'Europe, & c'eſt un fait conſtant, que ſi elle n'étoit pas inconnue avant ce tems, elle n'étoit pas à beaucoup près ſi commune, & que depuis elle a été accompagnée de ſymptomes qui annoncent plus manifeſtement ſa préſence & ſon origine. Ne ſeroit-ce point parce que cette maladie communiquée aux Eſpagnols par les femmes ſauvages de St. Domingue, avoit des degrés de malignité que n'avoit point celle que l'on voyoit quelquefois en Europe ?

(*a*) Je n'ai point vû de François lépreux, je n'ai vû qu'un Eſpagnol.

(*b*) Sur la fin du quinzieme ſiecle.

Ce qui eſt certain, c'eſt que depuis, portée par les Eſpagnols dans le Royaume de Naples, d'où elle s'eſt communiquée aux François & aux autres nations, on l'a vûe ſe multiplier prodigieuſement, & par des ſignes inconnus juſqu'à lors, qui lui ont fait donner le nom de *mal de Naples*, enſuite celui de maladie vénérienne, terme qui déſigne plus clairement & ſa cauſe, & la maniere de ſa propagation.

Au reſte, Monſieur, je ne prétends pas décider ſi cette maladie eſt nouvelle, ni ſi elle eſt abſolument différente de la lepre. Peut-être pourroit-on ſoupçonner que la lepre n'a ceſſé en Europe depuis qu'on a trouvé le moyen de guérir la *verole*, que parce qu'on n'a pas donné le tems à celle-ci de paſſer de génération en génération, & que la premiere, par conſéquent a été étouffée dans ſon berceau. Quoi qu'il en ſoit, cette diſcuſſion n'eſt

point de mon ſujet : ſi quelqu'un ignore ces queſtions, il peut conſulter le ſavant ouvrage de Mr. Aſtruc, *de Morbis venereis*, qui eſt auſſi traduit en François. Il pourroit être vrai que toute ſorte de lepre n'eſt point une ſuite de la vérole, comme il eſt certain que les obſtructions de la rate & du foie, les hydropiſies & les diarrhées fréquentes à St. Domingue, n'en ſont pas toutes non-plus.

Ce qui me paroît inconteſtable, c'eſt que la lepre auſſi-bien que les écrouelles que j'ai vûes & guéries dans le pays étoient une vérole dégénérée. Voici mes preuves : je les ai guéries avec les mêmes remedes, & de la même maniere que la vérole : concluez, Monſieur. A la vérité je me ſuis ſervi de la fumigation, & j'ai lieu de croire, (& j'en donnerai des preuves) que les frictions mercurielles ne conviennent point dans ces maladies, comme Mr. Aſtruc l'a remarqué.

Il y a deux méthodes également sûres pour guérir la vérole recente, qui n'a pas fait encore de grands progrès, c'est-à-dire, qui n'a produit ni exostoses, ni ankyloses (*a*) ni ulceres avec déperdition considérable de substance, ni de carie aux aux os. Ces deux méthodes sont la fumigation & la friction: mais quand cette maladie est accompagnée des symptomes ci-dessus, les frictions ne suffisent pas, il faut nécessairement avoir recours à la fumigation. Cette vérité est non-seulement certaine par un grand nombre d'expériences que j'ai faites pendant onze ans, mais encore par le témoignage d'un grand nombre de Medecins cités par Monsieur Astruc, qui ordonnent la fumigation quand la friction

(*a*) L'exostose est un os grossi contre nature.
L'Ankylose est un engorgement de la lymphe dans les articulations des membres qui leur ôte le mouvement de flexion.

& les autres remedes n'ont pas reuſſi (a).

Pourquoi, dira quelqu'un, ces Medecins ne conſeilloient-ils pas la fumigation dans tous les cas par préférence aux frictions? Eſt-il de la ſageſſe d'un Medecin de faire paſſer un malade par des remedes dangereux, ou du moins très-laborieux, dans l'incertitude s'il guérira, pour revenir enſuite à un autre que le malade, affoibli, exténué, anéanti, s'il n'eſt pas arrivé pis, ne pourra peut-être pas ſupporter?

La queſtion n'eſt pas difficile à réſoudre. La fumigation telle qu'on la pratiquoit autrefois, étoit encore plus dangereuſe que les frictions. On employoit pour cette opération non-ſeulement des gommes & des reſines (b) mêlées avec le mercure, dont le malade avoit de la peine à ſupporter la fumée, on y ajoûtoit même de véri-

(a) *De Morbis Venereis, l.* II. *c.* viij. *& alibi paſſim.*

(b) *Ibid.*

tables poiſons (*a*) : & quoique les malades euſſent la tête hors du pavillon, ils couroient riſque d'être empoiſonnés. Les Medecins jugeoient donc ſagement qu'il étoit à propos d'employer d'abord le remede qui faiſoit courir moins de riſques aux malades, avant de paſſer à un autre qui pouvoit avoir des ſuites encore plus fâcheuſes, mais dont leur prudence pouvoit quelquefois garantir : & ce parti étoit préférable à celui d'abandonner ces malheureux à des maux qui les auroient fait périr infailliblement dans des ſouffrances intolérables (*b*).

Quand je dis que les frictions mercurielles ſont auſſi ſûres que la fumigation pour guérir les véroles récentes, j'entens les frictions par *extinction*, c'eſt-à-dire faites, non par intervalles, comme prétendent quelques-uns,

(a) *Ibid.*
(b) *Iodem*

mais réitérées tous les jours, autant qu'on le peut, avec une petite portion d'onguent; en évitant ſoigneuſement la ſalivation.

On a cru longtems, & il y a peut-être encore quelques Medecins dans cette erreur, qu'il falloit abſolument faire ſaliver les malades pour les guérir. Les uns vouloient que la quantité de la ſalive montât juſqu'à ſix livres dans les vingt-quatre heures: il n'y a pas encore longtems que les plus modérés en demandoient au moins deux ou trois livres dans le même eſpace de tems. Quelques autres en petit nombre, reconnoiſſoient les dangers de la ſalivation: mais ils ordonnoient pour chaque friction une telle quantité d'onguent qu'elle produiſoit toûjours la ſalivation, & ils croyoient mettre le malade bien en ſûreté en la ſuprimant par des purgatifs, quand elle étoit ſurvenue. Après la purgation ils fai-

ſoient frotter de nouveau, le flux de bouche reprenoit ; ils purgeoient, & continuoient ainſi à pluſieurs repriſes.

Il eſt ſurprenant que ces Medecins n'ayent pas ſenti qu'ils bâtiſſoient d'une main & détruiſoient de l'autre. A la verité cette maniere de traiter les malades, qu'ils appelloient par *extinction*, les préſervoit communément des dangers du flux de bouche : mais outre qu'elle fait paſſer par les ſelles, le mercure qu'on introduit par la peau ; ſuppoſé qu'elle puiſſe guérir, elle ruine la ſanté & le tempérament des malades par ces fréquens purgatifs.

Heureuſement aujourd'hui à l'exception des Chirurgiens, preſque tout le monde eſt revenu de la néceſſité de la ſalivation abondante ; & la méthode de l'extinction telle que nous venons de la repréſenter, ne trouve plus que très-peu de défenſeurs parmi les Medecins.

Il y a quatre ou cinq ans que je lus l'ouvrage d'un Medecin de Montpellier qui m'apprit que tous les Medecins de cette illuſtre & ſavante faculté évitoient avec grand ſoin de donner la ſalivation ; j'avois deja traité & fait traiter de cette maniere par les Chirurgiens, un bon nombre de malades, même un enfant d'un an, qui tous avoient été heureuſement guéris, ſans aucune incommodité.

Pour peu qu'on réfléchiſſe ſur la nature de cette maladie, & ſur la maniere dont elle eſt guérie par le mercure ; on conviendra facilement avec moi que la ſalivation eſt non-ſeulement inutile pour parvenir à ſa guériſon, mais encore qu'elle s'y oppoſe, & qu'elle eſt un inconvénient du remede.

L'effet du virus vénérien eſt d'épaiſſir le ſang & la lymphe : c'eſt à cette qualité de ces humeurs, que l'on doit

attribuer les exoſtoſes, les ankyloſes, les ulceres, la carie des os & tous les autres ſymptomes. Cette lymphe trop épaiſſe s'arrête & ſe coagule dans les articulations, ſource des Ankyloſes: elle s'arrête pareillement & s'accumule dans les tuyaux étroits des os; de-là les exoſtoſes: elle croupit dans les canaux capillaires du périoſte, s'y aigrit, s'y corrompt & ronge les os, voilà la carie. Le ſang trop épais ne peut parcourir les arteres capillaires, il les gonfle & les déchire; il s'y fait des congeſtions. Eſt-il une cauſe plus naturelle des ulceres?

Le mercure par ſes parties infiniment diviſibles & mobiles pénetre, deſunit, ſépare les globules du ſang & de la lymphe, dont pluſieurs réunis ne faiſoient plus qu'un; il rend à ces liquides bourbeux leur fluidité naturelle, & retablit ainſi toute l'œconomie de la machine. Pour produire cet effet, il faut

faut qu'il roule longtems dans le corps; il ne faut donc pas l'en chaſſer par des purgatifs : il ne faut donc pas le laiſſer s'échapper par les glandes ſalivaires. Quand il ſurvient un dévoiement aux malades que l'on traite, tout le monde convient qu'il faut l'arrêter; parce qu'une partie du mercure s'en va par les ſelles, que cette évacuation affoiblit les malades, & les met hors d'état de recevoir de nouveau mercure. Le mercure paſſe avec la ſalive, c'eſt un fait certain; la ſalivation affoiblit le malade, & le réduit ſouvent dans un état affreux; il faut donc l'éviter.

Un autre fait conſtant, prouve que la ſalivation n'eſt point néceſſaire pour guérir. Il y a de certains malades auxquels on ne peut procurer le flux de bouche, quelque quantité d'onguent que l'on employe pour y parvenir : cependant tous les Praticiens convien-

nent que ces malades ſont guéris après avoir reçû ſept ou huit frictions. En faut-il d'avantage pour prouver l'inutilité de cette évacuation ?

On s'imaginera peut-être que la ſalive épaiſſe, gluante, fœtide, purulente n'eſt telle que parce qu'elle eſt chargée du *virus* vérolique ; qu'il faut par conſéquent le faire ſortir par cette voie : car comment guérir une maladie, dira-t'on, ſans en faire ſortir la cauſe par quelqu'un des émonctoires ? Idées fauſſes ; raiſonnemens pitoyables.

La mauvaiſe qualité de la ſalive vient des ulceres que le mercure fait dans la bouche : que l'on donne le flux à un homme ſain, la ſalive ſera corrompue comme celle de l'homme le plus infecté.

A l'égard du *virus* que l'on prétend évacuer par la ſalivation, rendez le ſang & la lymphe coulante, & vous avez détruit le virus.

Il réſulte encore un autre avantage conſidérable de la friction par extinction : c'eſt qu'il entre plus de mercure dans le corps du malade, & qu'il y reſte plus longtems que celui qui a provoqué la ſalivation pour la procurer. On a coûtume d'employer à chaque friction une demi-once d'onguent, où il entre la moitié de mercure : or il eſt rare que l'on puiſſe frotter le malade plus de trois fois. Quand ce flux de bouche eſt une fois venu, il ne ſe termine pas communément avant le vingtieme ou le vingt-cinquieme jour. Quand ce tems eſt paſſé, dans quel état ſont les pauvres malades, quoiqu'il n'ayent reçu que ſix gros de mercure ? Il n'y a que ceux qui les ont vûs qui puiſſent ſe le repréſenter : il n'y a pas moyen de revenir aux frictions. A la vérité, les ſymptomes les plus apparens ſont évanoüis : mais pour combien de tems ? Je ne dis pas

qu'il n'y en ait quelques-uns qui guériſſent véritablement: mais en vérité le nombre en eſt bien petit.

Suppoſons que l'on donne cinq frictions ou l'équivalent, tant pour procurer le flux de bouche que pour l'entretenir, il ſera entré dix gros de mercure dans le corps: de ces dix gros, combien en eſt il ſorti par la ſalivation?

Par l'extinction, qu'un malade ait été frotté trente fois, (c'eſt le moins qu'il doive l'être) avec un gros & demi d'onguent fait au tiers: le malade reçoit quinze gros de mercure ſans qu'il s'en ſoit perdu un grain, ni par la ſalivation ni par le dévoiement; ces quinze gros ont donc roulé dans le corps du malade pendant plus d'un mois, car il eſt rare que l'on puiſſe donner trente ou quarante frictions ſans interruption. Ces quinze gros de mercure ont donc eu le tems de remettre les liqueurs dans l'état naturel.

Je crois, Monsieur, & cher Confrere, avoir suffisamment prouvé l'abus de la salivation. Vous attendez de moi, sans doute que je vous expose de quelle maniere j'ai pratiqué les frictions par extinction. La voici.

Après avoir fait saigner, rafraîchir & purger les malades; je les ai fait frotter tout de suite sans les faire baigner, au moins communément. Ce n'est pas que les bains ne soient utiles: mais je ne les crois pas nécessaires, dans les pays surtout où la transpiration est abondante, & par conséquent où les pores de la peau sont suffisamment ouverts; je ne les ai omis, que quand les malades n'ont pas eu la commodité de les prendre. Pour les Negres, cela auroit été trop embarrassant; & pour les Blancs, trop d'apprêt auroît pû faire soupçonner ce qu'ils avoient intention de cacher; en un mot, je vous dis ce que j'ai fait; & non

ce qu'il eſt bon & à propos de faire.

Je crois donc qu'on peut utilement baigner les malades après la ſaignée ; les purger après huit ou dix bains, & faire prendre encore quelques bains après la purgation.

Le Medecin de Montpellier, dont j'ai eu l'ouvrage, ordonne la ſaignée & la purgation ; les bains enſuite ; après leſquels il fait encore ſaigner & purger.

Je crois que la premiere purgation eſt mieux placée après, que devant les bains ; & que la ſeconde auſſi-bien que la ſeconde ſaignée ſont communément de trop.

Un ou deux jours après la purgation, j'ai fait frotter les adultes d'une foible complexion pendant deux ou trois jours avec un gros d'onguent, où il n'entre qu'un tiers de mercure. Le troiſieme ou quatrieme jour, j'ai fait ajoûter un quart de gros ; le ſix ou le ſept, un autre quart ; & j'ai fait con-

tinuer tous les jours avec ce gros & demi (*a*). Je n'ai trouvé perſonne qui pût ſupporter la friction de deux gros ſans danger de ſaliver, au lieu qu'avec un gros & demi, la plûpart ont ſouffert la friction vingt ou vingt-deux jours de ſuite.

L'on peut ſans rien craindre, faire la même choſe ici. Il faut avoir ſoin d'examiner tous les jours la bouche pour s'aſſûrer ſi le malade n'a point de diſpoſition à ſaliver; c'eſt-à-dire, s'il n'y a point de chaleur au palais, ſi les gencives ne ſont point gonflées, ſi les dents ne ſont point de mal, ſi le malade n'a point de crachottement; en ce cas il faut continuer; ſi au contraire on voit quelques-uns de ces ſignes précurſeurs de la ſalivation, il faut ſuſpendre les frictions juſqu'à ce qu'ils ayent diſparu; & pour aider

(*a*) J'ai fait frotter les perſonnes robuſtes avec un gros & demi dès le premier jour.

à les dissiper, on fera un gargarisme avec une décoction de plantain, & dans une chopine on fera dissoudre douze grains d'alun.

Il faut communément trente frictions pour guérir : mais il faut les réitérer huit ou dix fois après que tous les symptomes sont dissipés.

Il est beaucoup mieux de faire les frictions le soir deux heures après un léger souper, que dans un autre tems de la journée : le repos de la nuit, la douce chaleur du lit aident au mercure à passer dans le sang.

Il suffit de frotter les bras, les jambes & les cuisses. Il est aussi inutile qu'indécent de frotter les autres parties ; pourvû que le mercure entre, il n'importe par où.

Il est bon de tenir un réchaut avec de la braise au-dessous des membres que l'on frotte, supposé qu'il fasse trop chaud pour faire les frictions auprès du feu.

Quoiqu'il ſoit facile de ſe préſerver du froid, & même du frais, principalement aux riches, il faut autant qu'on le peut, ne point traiter ces maladies en hyver.

On commencera par frotter depuis le bas de la jambe juſqu'au milieu. Le ſecond jour depuis le milieu juſqu'au genou; le troiſieme, depuis le genou juſqu'à la moitié de la cuiſſe; le quatrieme, le reſte de la cuiſſe; le cinquieme, la moitié du bras; le ſixieme le reſte du bras.

Le ſeptieme on commencera la jambe, le bras & la cuiſſe de l'autre côté; on reviendra enſuite à la jambe qui a été ſtottée la premiere, & on continuera dans le même ordre.

Après la guériſon du malade, il ne faut ni le ſaigner ni le purger, comme on le fait communément, à moins qu'il n'y ait dans les malades des indications évidentes qui le demandent.

Pendant tout le tems des frictions, le malade ne sortira point, & il évitera avec soin l'air frais.

Les Medecins de Montpellier font vivre les malades avec du lait. L'Auteur que j'ai lû n'est pas si rigide. Je pense avec lui qu'on peut leur permettre le potage, le bouilli, le roti & rien de plus. Pour la boisson une tisanne simple de chiendent & de réglisse suffit; on peut même permettre un peu de vin à ceux qui ont coûtume d'en boire.

Je ne veux pas quitter cette matiere sans dire un mot de la fumigation.

L'usage de la fumigation est aussi ancien, & peut-être plus que la friction. Je dis peut-être plus, car les Chinois qui suivant le sentiment de Mr. Astruc, ont reçû la vérole des Portugais, ne connoissent point les onctions mercurielles, & employent la fumi-

gation. Voyez Mr. Astruc Liv. II. p. 170, & sa dissertation sur la nature de la maladie vénérienne qui regne chez les Chinois, & sur leur maniere de la guérir.

On appelle Fumigation la méthode de traiter les maladies vénériennes par une poudre que l'on fait brûler sur un peu de braise dont le malade reçoit la vapeur par le nez. On devroit plutôt l'appeller exhalaison du mercure, car cette poudre ne doit point faire de fumée, mais seulement une petite flamme bleue, qui ne s'éleve pas plus haut que deux travers de doigt au-dessus de la braise: ainsi, cette opération n'est pas difficile à supporter, & ne dure que quatre ou cinq minutes. Elle n'est nécessaire que dans les cas que nous avons indiqués ci-dessus. Cependant, si les personnes du sexe avoient une gonorrhée, ou même des

fleurs blanches (*a*), je leur conseille de la préférer aux frictions ; aussi-bien qu'à tous ceux qui ont des dartres ou des pustules.

Quant à la matiere que l'on doit employer pour fumiger, vous me dispenserez, Monsieur, d'entrer dans le détail de toutes celles dont les anciens Medecins se sont servis : Monsieur Astruc les a rapportées avec beaucoup d'exactitude (*b*) ; je ne pouvois que le copier. D'ailleurs mon intention n'est pas de faire un livre, mais un mémoire le plus court qu'il me sera possible, & principalement de rapporter ce qui m'a réussi.

J'employai d'abord une livre de cinnabre artificiel, convaincu que c'étoit le remede dont M. Charbonnier avoit

(*a*) Hippocrate employoit des fumigations pour cette maladie. *De Morbis mulierum.*

(b) *De Morbis venereis.* Lib II. cap. viij.

fait des épreuves heureuſes aux Invalides, ſous les yeux de Mr. Malouet alors Medecin de cet Hôtel, & à Biſſêtre ſous la direction des députés de notre Compagnie : & quoique tous les malades n'euſſent pas été guéris, la Faculté qui connut que c'étoit la faute de celui qui adminiſtroit le remede, & non pas du remede même, ni de la façon de l'employer, ne laiſſa pas d'en juger favorablement, & de l'approuver; perſuadée qu'entre les mains de ſes Docteurs, il ſeroit ſupérieur à tous les autres. J'en fis d'abord l'eſſai ſur quatre Negres les plus maléficiés, entre un grand nombre que le Chirurgien de l'Habitation des Mineurs Mithon devoit traiter par les frictions avec la ſalivation. Je les guéris dans un mois; & je fus obligé peu de tems après de faire fumiger preſque tous ceux qui avoient paſſé par les mains du Chirurgien.

Il eſt vrai qu'à l'un des quatre qui avoient été fumigés, il revint des pians peu de tems après ; ce qui me fit juger qu'il falloit continuer le remede encore plus longtems que je n'avois fait, après que les malades paroiſſent guéris.

J'eus bientôt épuiſé la livre de cinnabre ; il auroit fallu au moins cinq ou ſix mois pour en faire revenir d'autre de Paris : je fis réflexion que toute préparation de mercure qui pouvoit être priſe intérieurement ſans danger, pouvoit être propre pour fumiger. Sur ce principe je me déterminai pour l'Æthiops minéral : mais la préparation ordinaire jette une grande flamme & ſe conſomme tout d'un coup ; il fallut donc ajoûter une matiere qui ne fît point trop de fumée, & qui retardât la déflagration de l'Æthiops, ſans diminuer la vertu de ce remede : je choiſis l'antimoine diaphorétique ; je

m'en ſervis pendant quelque tems, & enfin au lieu de cet antimoine j'ajoûtai du mercure crud autant que j'en pûs éteindre avec la plus petite portion de fleur de ſoufre, & je parvins à en éteindre une livre avec quatre onces de fleur. Si l'on met moins de fleur de ſoufre, la matiere ne peut brûler. Si l'on en met plus, elle jette trop de flamme, brûle trop vîte, & incommode les malades.

Je fis faire un grand ſiége en fer à cheval, ſur lequel huit ou dix Negres puſſent tenir aſſis. Il étoit entouré d'un pavillon qui traînoit par terre, & qui étoit élevé environ de deux piés au-deſſus de la tête des Negres, & dont les deux pans ſe croiſoient. Je mettois un réchaud entre deux Negres, qui la bouche & les yeux fermés d'un bandeau, recevoient l'exhalaiſon de la poudre dont je mettois environ une petite cuillerée à caffé dans chaque ré-

chaud ; après avoir refermé le pavillon j'y laissois les Negres sans chemise, (*a*) jusqu'à ce qu'ils fussent bien en sueur ; ce qui arrivoit aux uns après quatre ou cinq minutes, à d'autres après six ou sept. Je les faisois alors reprendre leurs chemises, & coucher sur une paillasse, couverts d'une couverture de laine, où je les laissois suer au moins deux heures : après ce tems on les changeoit de chemise. Ils faisoient ordinairement deux, trois ou quatre selles par jour.

Je visitois leur bouche tous les matins : s'il paroissoit quelque disposition à la salivation, on suspendoit le remede jusqu'à ce que cette disposition fût passée : j'employois alors un gargarisme, ou avec les plantes astringentes, comme le plantain, la grenade

(*a*) Quand j'ai fait fumiger des Blancs, les hommes étoient en chemise & en calleçon, les femmes en chemise & en juppon.

sauvage ;

ſauvage, ou ſimplement quelques grains d'alun fondus dans l'eau.

La ſalivation ſurvenoit rarement avant qu'on l'eût prévûe; elle étoit toûjours légere, & n'étoit gueres qu'un ptyaliſme, ou crachottement; les gargariſmes l'arrêtoient, ou une eau de caſſe quand ils ne ſuffiſoient pas.

Tant que j'ai pû veiller par moi-même à cette opération, les plus maltraités de la maladie en étoient délivrés parfaitement dans l'eſpace de deux mois; ceux qui n'avoient que des pians & des ulceres peu profonds étoient guéris dans trente ou quarante jours. Quand il y avoit carie aux os, exoſtoſes, ankyloſes, perte de la luette & des amygdales, il falloit bien plus de tems; & encore plus pour les écrouelles & la lepre. Mais lorſque mes occupations ne me permirent plus de faire faire ces remedes en ma préſence, & que je fus obligée d'en char-

ger le Chirurgien de l'habitation, qui s'en rapportoit le plus ſouvent au Negre, chef de la petite Caſe (*a*), (parce qu'il avoit auſſi ſes affaires) ; les Negres guériſſoient à la verité, mais bien plus lentement.

Pour boiſſon ordinaire on faiſoit une tiſanne avec le bois de gayac, & l'écorce de bois de fer. J'ordonnois qu'on y ajoûtat de la ſquine & de la ſalſepareille, qui croiſſent abondamment dans le pays : mais je m'apperçus bien-tôt, que non-ſeulement on n'ajoûtoit point ces dernieres plantes, mais que la plûpart de ces Negres ne vouloient boire que de l'eau, ce que je fus obligé de tolérer.

Pour la nourriture des Negres pendant le traitement, je faiſois dans les premieres années acheter demi-livre de viande, & une livre de pain par chaque Negre pour la journée,

(*a*) C'eſt ainſi qu'on appelle l'Hôpital deſtiné à ces maladies.

ſans compter les potages, & la caſſave. Dans la ſuite, comme cela coutoit trop; je me reduiſis à mettre dans une grande chaudiere une tête de bœuf avec des patates (*a*) & du biſcuit. Cela ſuffiſoit pour bien nourrir une vingtaine de Negres: quand j'en avois davantage à traiter, (car le nombre alloit ſouvent juſqu'à trente) je faiſois ajoûter deux ou trois piés de bœuf. Ces Negres engraiſſoient conſidérablement au lieu de maigrir, à meſure qu'ils guériſſoient.

Les exoſtoſes, les ankyloſes, la carie des os, les écrouelles, la lepre, ne demandent point de cure particuliere: je faiſois ſeulement envelopper

(*a*) La patate eſt la racine d'une eſpece de convolvulus rampant, qui eſt au moins auſſi bonne que le maron. C'eſt non ſeulement la nourriture ordinaire des Negres de St. Domingue, mais les habitans la préferent ſouvent au pain, & l'on en ſert ſur les meilleures tables.

la partie exoſtoſée ou ankyloſée avec l'emplâtre *de Vigo cum mercurio*, & je faiſois couvrir les ulceres profonds des écrouelles, & les autres avec le même emplâtre.

Je vous ai promis, Monſieur, une obſervation qui m'a fait penſer que les frictions mercurielles étoient contraires aux lépreux. La voici. Une jeune Négreſſe de ſeize à dix-ſept ans, étoit couverte d'une lepre ulcéreuſe depuis les piés juſqu'à la tête, d'une puanteur inſupportable depuis pluſieurs années, qui l'avoit réduite dans un tel état de maigreur, qu'il ne lui paroiſſoit plus aucun muſcle: les deux piés étoient fort gros & couverts d'ulceres, l'un beaucoup plus que l'autre. Elle m'avoit été envoyée du Cul-de-Sac de Léogane, par un des plus riches habitans du lieu, & par parentheſe, un des plus honnêtes hommes & des

plus pieux de la Colonie, nommé Mr. Aubri. En moins de trois mois elle reprit chair, & les ulceres du corps furent séchés. La tumeur des piés fut plus longtems à se dissiper, sa couleur noire revint (a), les regles parurent pour la premiere fois de sa vie, & coulerent en quantité convenable. Je n'étois plus occupé que d'un pié, qui étoit presque réduit à la grosseur de l'autre parfaitement guéri. Il restoit un petit ulcere sous le talon; il y avoit deja près d'un an, ou plus, qu'elle étoit dans les remedes. J'interompois de tems en tems la fumigation. Enfin, après avoir cessé de la fumiger, je lui fis frotter pendant quelques mois le dessus du pied deux fois par semaine, avec une très-petite portion d'onguent dans lequel il entroit un neuvieme de mercure. Il lui survint une fievre quar-

(a) Les Negres malades ont une couleur de feuille morte, & redeviennent noirs en guérissant.

te, qui ceſſa & revint pluſieurs fois: elle maigrit beaucoup, perdit ſa couleur, & il parut un petit crachottement qui augmenta peu à peu, & qui lui faiſoit rendre, les premiers jours, au plus, une demi livre de ſalive; dans le plus fort elle n'en rendoit pas deux livres. Je ne m'apperçus pas même dabord de ce ptyaliſme; il dura une vingtaine de jours: elle fut ſi mal ſurtout les premiers jours que je crûs qu'elle mourroit. Au flux de bouche ſe joignit un devoiement qui la faiſoit aller quatre ou cinq fois dans les 24 heures: il ceſſa & revint à différentes repriſes. Elle mourut enfin après un dégoût de trois ou quatre jours. J'ai toûjours attribué à la friction faite ſur ſon pié, quoiqu'il y eût longtems qu'on ne la pratiquoit plus, tous les accidens qui lui ſurvinrent; & la mort même parce que je n'en ai pû voir d'autre cauſe que celle-là.

Je ne dois pas oublier que cette Négresse avoit deux élévations considérables au deux côtés du front, qui représentoient parfaitement les cornes qui commencent à pousser aux animaux qui en portent : l'une s'effaça après quelques mois ; l'autre perça la peau, & parut sous la forme d'un champignon, dont la tête étoit élevée au-dessus de la peau ; & le pié bien distingué de la tête, étoit adhérent au muscle frontal. Ce champignon s'effaça avec le tems, & la peau se réunit si parfaitement, qu'il ne resta point de cicatrice visible.

De toutes les especes de lepre, l'écailleuse est la plus difficile à guérir. Mr. Mercier, premier Secrétaire de Mr. le Général me donna une jeune Négresse qui étoit dans le cas : c'étoit principalement la peau de ses jambes qui étoit épaisse & dure. Je les rétablis dans l'état naturel : mais peu de mois

après elles revinrent dans leur premier état. Il me la renvoya, je la fis fumiger de nouveau ; je la rétablis comme la premiere fois. Cette seconde guérison ne fut pas plus durable que la premiere. On lui fit prendre quelques gouttes de solution de mercure dans l'eau forte : elle guérit, mais je ne sai pas si elle n'est point retombée.

Voici comment se fait cette solution, & la maniere de s'en servir.

(*a*) On fait dissoudre une once de mercure dans une quantité suffisante de bon esprit de nitre. On la met dans une bouteille avec vingt-quatre onces d'eau. On donne six ou huit gouttes de ce mêlange dans une pinte d'eau que l'on fait prendre tous les matins. J'ai donné à un homme qui n'étoit point Chirurgien, la permission de traiter des Negres avec ce remede, à la sollicitation & sur le certificat de

[a] *Vid. Cod. medic. Paris.*

pluſieurs habitans dont il avoit guéri des Negres, ſans qu'il en fût arrivé aucun accident: mais je n'ai jamais voulu m'en ſervir.

Après cette eſpece de lepre, celle qui ſe manifeſte par une grande quantité de tumeurs charnues ſur toutes les parties du corps, eſt la plus rébelle. Le dernier Negre que j'ai fait traiter ſur l'habitation de Mr. Fontelaye, ou j'ai demeuré trois ans, fut guéri après trois ou quatre mois: mais cette guériſon n'a pas duré deux ans: quelque tems avant que je partiſſe, pour revenir, le Chirurgien recommença à le traiter. Il étoit horriblement défiguré par une quantité de tumeurs ſur le viſage, ſur les mains, ſur les doigts & ſur tout le corps. S'il s'étoit montré dès que ces tumeurs commencerent à revenir, il auroit été facile de le guérir: mais comme il étoit chaſſeur, on ne le voyoit point. Je ne ſçai ſi ce Chirurgien en ſera venu à bout.

Pour guérir les écrouelles, il ne faut que fumiger les malades, & couvrir les ulceres profonds, ou les tumeurs avec l'emplâtre *de Vigo cum mercurio*.

Quant aux Gonorrhées, aux Bubons, aux Rhagades, aux Porreaux, Dartres, Phymosis, Paraphymosis, voici par quelles méthodes je les ai traitées.

Lorsque la gonorrhée étoit accompagnée de la vérole universelle, je faisois fumiger les malades, après les avoir fait saigner, purger, rafraîchir & avoir dissipé l'inflammation qui accompagne cette maladie; je leur donnois pour boisson ordinaire, la décoction de la racine de pois puant; la vérole universelle & particuliere guérissoient en même tems.

Quand la gonorrhée étoit seule, la tisanne de cette racine la guérissoit parfaitement. Pour disposer les malades à prendre cette tisanne, je leur

faisois user d'une autre, faite avec la réglisse du pays. Un habile Chirurgien m'a assûré qu'il ne donnoit pour guérir la gonorrhée que les tisannes rafraîchissantes.

Après la guérison des gonorrhées, il reste assez souvent dans l'urethre des cicatrices dures, élevées, qui causent des dysuries très-douloureuses, que les Chirurgiens appellent des carnosités, & qu'ils guérissent avec des meches.

J'en ai guéri quelques unes par l'exhalaison du mercure introduite dans l'urethre, par le moyen d'un entonnoir; & cette maniere d'effacer ces cicatrices est plus sûre que les meches, qui d'ailleurs sont douloureuses; au-lieu que la premiere ne l'est point du tout.

Avant de finir cet article, je veux, Monsieur, vous faire part de deux accidens singuliers survenus à la gonorrhée supprimée. Une femme qui avoit

une gonorrhée virulente, très-abondante, tomba malade d'une fievre maligne, dont elle ne guérit que le trente-neuvieme jour. La violence de la fievre, ou les saignées & les autres remedes supprimerent totalement le flux. Peu de tems après cette guérison, elle se trouva tellement dégoûtée de tous les alimens ordinaires, qu'elle ne souhaittoit que des porreaux ou des oignons cruds, qu'elle dévoroit quand elle pouvoit en attrapper. Ce dégoût fut bientôt accompagné d'une mélancholie ou d'une tristesse dont on ne pouvoit la distraire. Enfin, elle perdit entierement la mémoire, & devint imbécille. Elle fut trois ou quatre mois dans cet état. Une nuit elle en fut totalement & subitement délivrée: la gonorrhée avoit paru. Quoique de ce moment elle eût recouvré son jugement & son esprit, elle ne s'est jamais sou-

venue qu'elle avoit été malade.

Une jeune Négresse de quinze ou seize ans, dont la gonorrhée avoit été supprimée, apparemment par quelques drogues qu'elle avoit prises, (car les Negres se mêlent de guérir cette maladie), devint imbécille, & sa vûe diminua, de sorte qu'elle ne voyoit pas a se conduire. Informé de ce qui lui étoit arrivé, je tâchois de rappeller l'évacuation supprimée : lorsqu'elle reparoissoit, la Négresse se trouvoit mieux, mais elle étoit médiocre, & cessoit souvent. Comme je ne demeurois plus sur les lieux, je ne sais elle devint plus abondante par elle-même, ou par les remedes. Elle fut environ un an dans cet état, & je l'ai vûe depuis parfaitement guérie.

Voici qu'elle étoit ma méthode pour les Bubons vénériens.

Lorsque quelqu'un avoit de ces bubons, je ne le guérissois point autrement

que par la fumigation; cela lui épargnoit les douleurs des inciſions, la longueur & l'ennui des émolliens, maturatifs, ſuppuratifs, & la crainte que le *virus* renfermé dans le bubon ne fût rentré dans le ſang. Si le bubon étoit accompagné de vérole, ce qui eſt très-ordinaire, j'étois certain d'avoir guéri l'un & l'autre de ces maux en moins de tems qu'il n'en faut pour guérir les bubons.

Quant aux autres ſymptômes de la vérole, tels que les Rhagades, les Porreaux, le Phymoſis, le Paraphymoſis, ils ſe guériſſent par la fumigation.

Il n'en eſt pas de même des dartres, principalement de celles des Negres: quoiqu'elles ſe diſſipent communément, non-ſeulement il s'en trouve quelques-unes dont on ne peut pas venir à bout; mais quelquefois après la guériſon des pians, & même de la vé-

role, il en vient de farineuſes à ceux qui n'en avoient point, leſquelles réſiſtent longtems, ou toûjours, aux topiques de toute eſpece : les émolliens, la pierre infernale, les eaux mercurielles, les pommades avec le ſublimé, tout enfin devient inutile contre cette maladie de la peau. J'en ai trouvé une entre-autre qui n'a pû en être délivrée qu'en bûvant longtems l'eau mercurielle décrite ci-deſſus.

Voilà, Monſieur, & cher Confrère, ce que j'avois à dire ſur les maladies particulieres de St. Domingue. Mais on peut faire une réflexion ſur toutes celles qui ſont particulieres aux Blancs dans ce climat & dans ceux qui lui ſont ſemblables : c'eſt qu'elles participent toutes des maladies d'automne dont parle Hippocratte. *Lorſque dans un même jour*, dit ce Prince de la Medecine, (a) *il fait tantôt chaud, tantôt froid*,

(a) *Quando eadem die modo calor, modo frigus fit, autumnales morbos expectare oportet.* Aphor. 4 ſect. 3.

on doit attendre des maladies d'automne. Voilà préciſément ce qui arrive dans l'île St. Domingue: les ſoirées, les nuits, les matinées ſont fraîches, ou froides, comparées aux chaleurs exceſſives des autres heures du jour. Toutes les maladies doivent donc être ſemblables à celles que l'on voit en Europe dans l'Automne. Or dans l'Automne (*a*) *les maladies ſont très-aiguës & très-dangereuſes.*

Les maladies de l'automne qu'Hippocrate a obſervées, ſont 1°. pluſieurs des maladies de l'été : ces maladies de l'été ſont des fievres continues, des fievres ardentes ; pluſieurs tierces & quartes, des vomiſſemens, des cours de ventre.

2°. Les maladies particulieres à l'automne, outre les *fievres quartes & errantes, ſont principalement les gonflemens de rate, les hydropiſies, les phthiſies, les*

(a) *In autumno morbi acutiſſimi & omnino mortiferi.* Aphor. 9. ſect. 3.

ſtranguries,

ſtranguries, les lienteries, les dyſſenteries, les eſquinancies, les aſthmes, (*a*).

Toutes ces maladies regnent communément à St. Domingue, mais dans le même degré qu'elles ont en Europe dans l'automne; c'eſt-à-dire, qu'elles doivent être la plûpart très-aiguës, & toutes très-dangereuſes.

Pour éviter ces maladies cauſées par les variations de l'air, les habitans devroient ſe vêtir ſuivant le degré de chaleur, comme on fait en Europe dans les différentes ſaiſons: mais en tout tems, ils ſont également couverts, c'eſt-à-dire, qu'ils ne le ſont preſque point. Une veſte de baſin, ou d'étoffe encore plus légere, & toûjours déboutonnée, fait tout leur habillement dans toutes les heures du jour, même

(a) *Autumno autem & ex æſtivis multi, & febres quartanæ & erroneæ, & ſplenes, & hydropes, & tabes & urinæ ſtillicidia, & lienteriæ, & inſaniæ, & dyſenteriæ, & anginæ, & aſthmata*, &c. Aphor. 22. ſect. 3.

aux mois les moins chauds de l'année, qui ſont Janvier, Février & Mars: bien plus, la plûpart couchent ſans couverture & ſans draps. Cette mauvaiſe habitude eſt la cauſe la plus ordinaire des gonflemens de rate, des diarrhées & des dyſſenteries ſi communes dans ce pays.

Je vous ai promis, Monſieur & cher Confrere, dès le commencement de ma lettre, de vous parler d'une maladie ſinguliere dans laquelle je fus obligé de donner l'émétique. Un homme de quarante-deux ans, aſſez chargé d'embonpoint, d'un tempérament phlegmatique, après avoir traîné pendant près d'un mois ſans fievre apparente, au moins pendant le jour, ſuivant le rapport des voiſins & du Chirurgien, tomba dans un tel état d'atonie, qu'il ne pouvoit ni ſe ſoûtenir ſur ſes jambes, ni porter un gobelet à ſa bouche. Comme il n'étoit pas en état de ſe

faire gouverner chez lui, Mr. Fontelaye habitant du Cul-de-Sac, le fit venir sur son habitation, où je demeurois alors ; je dois lui rendre ce témoignage & à Madame Fontelaye son épouse, que c'étoient les gens les plus charitables que j'aye jamais connus ; leur maison étoit un asyle ouvert à tous les malades, & pendant plus de dix ans j'y en ai toujours vû quelqu'un, dont ils avoient le même soin que si c'eût été leurs enfans.

Le malade, qu'ils avoient envoyé chercher dans leur chaise arriva le soir.

Le lendemain matin je lui fis prendre six grains de tartre stibié dans un verre d'eau, & deux heures après trois autres grains. Et comme il n'étoit que foiblement évacué ; je lui fis donner sur les quatre ou cinq heures du soir, un lavement avec une décoction ordinaire, à laquelle je fis ajoûter environ deux gros de tabac. L'évacuation fut

abondante. La fievre le prit peu de tems après ; c'eſt ce que je ſouhaitois, comme un moyen de rétablir la force des arteres & des autres parties ſolides. Je la laiſſai ſubſiſter pendant vingt ou vingt-quatre heures ; après ce tems je le fis ſaigner. Le lendemain je le purgeai fortement ; le ſur-lendemain je le fis ſaigner du pié.

Le Chirurgien qui n'eſt pas tout-à-fait ignorant, parût fort étonné de la maniere dont je m'y étois pris : je l'inſtruiſis des raiſons qui m'avoient déterminé. Le lendemain de la ſaignée du pié le malade fut guéri, & en état de ſe promener : cependant je trouvois que ſon eſprit n'étoit point dans ſon aſſiette ordinaire.

Huit ou dix jours après, il ſe dérangea totalement. Ce dérangement ſe manifeſta d'abord par des chants, des ris immodérés, des diſcours plaiſans, dans leſquels il imitoit le langage des

Negres avec une guaieté & un facilité qu'il n'avoit point auparavant. Il nous couchoit en joue les uns après les autres, avec ſon oreiller, faiſant de grands éclats de rire. Il fit cent autres extravagances : mais dès le jour même on fut obligé de le lier, & dans la ſuite de lui mettre une chaîne au pié pour le moins incommoder.

Dans ce tems-là couroit une maladie inconnue juſqu'alors, qui enleva un grand nombre d'eſclaves; elle prenoit par un gros rhûme de cerveau & une toux violente qui duroit toute la maladie : le corps ſe couvroit de petits boutons durs, ſouvent dès le premier jour, avec la fievre, & quelque-fois auſſi ſans fievre : à meſure que ces boutons ſéchoient, il ſurvenoit un dévoiement violent qui duroit ſept ou huit jours plus ou moins; quelques-uns mouroient pulmoniques, & le plus grand nombre par la diarrhée. Dans une

habitation de deux cens Negres, il en tomboit malades chaque jour juſqu'à vingt & trente.

Elle attaquoit auſſi quelques Blancs, principalement des enfans: on l'appella *ſarempion* ou *ſalempion*, nom Eſpagnol, diſoient quelques-uns, ou Provençal, ſuivant d'autres. C'étoit une eſpece de rougeole boutonnée, & elle n'en différoit qu'en ce que la peau n'étoit ni élevée ni enflammée. J'ai pourtant vû quelques enfans blancs avec ces deux ſymptomes.

Notre malade en fut attaqué le cinq ou ſixieme jour de ſon délire, mais ſans rhûme de cerveau ni de poitrine, & avec peu de fievre: il n'en ſortit que quelques grains au viſage, au cou & aux mains. A meſure que les puſtules ſécherent, ſon délire diminua. Il en reparut d'autres dix ou douze jours après: le délire augmenta. A peine ces ſecondes furent-elles ſéchées, qu'il en

revint de nouvelles aux mêmes endroits; le délire fut moins fort qu'avant & pendant la seconde éruption. Elle se fit encore au moins trois ou quatre fois. Pendant tout ce tems qui fut environ de deux mois, le délire ne cessa point entierement: mais à chaque éruption il étoit moins violent qu'à la précédente; quand il ne s'en fit plus du tout, le malade revint dans son bon sens.

Il y avoit plus de trois mois que la santé du corps & de l'esprit étoit rétablie; quand il en reparut de nouveau jusqu'à trois repriſes. A la premiere, le malade parut morne, l'esprit & la mémoire s'affoiblirent un peu; à la seconde & troisieme, qui fut enfin la derniere, le corps ni l'esprit ne souffrirent point. Le malade n'eut point de dévoiement dans aucun tems, mais seulement le ventre plus libre après chaque éruption, lorsque les pustules commençoient à sécher. Pour suppléer

à cette évacuation critique, je le purgeai deux ou trois fois avant qu'il parût de nouvelles puſtules.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin de la premiere Lettre.

SECONDE

LETTRE,

SUR LES PLANTES DE St. DOMINGUE.

VOus m'avez paru content, Monsieur, de ce que je vous ai écrit sur les maladies de St. Domingue, & vous m'exhortez à communiquer aussi ce que j'ai remarqué sur les Plantes du même pays.

Je ne sai si je pourrai vous satisfaire sur cet article : je n'en ai décrit que

quelques-unes dont les qualités ſingulieres ſont ignorées ou peu connues ; & quelques autres dont les deſcriptions données par les Auteurs de matiere médicale, ſont fauſſes ou imparfaites.

J'ai été détourné d'en décrire un plus grand nombre, parce que j'ai ſuppoſé qu'on trouveroit dans le P. Plumier tout ce qu'on pouvoit ſouhaiter ſur cette matiere. Mais de retour ici, quand j'ai examiné l'ouvrage de ce ſavant Religieux, il m'a paru que ni les Medecins du pays ni ceux d'ici n'en pourroient pas tirer un grand ſecours pour les maladies, parce qu'il n'indique ni les vertus médicinales des plantes, ni le nom qu'elles portent à St. Domingue. Si l'on vouloit quelque choſe de parfait en ce genre, il faudroit qu'un Medecin uniquement occupé de cet objet parcourût les différens quartiers de cette île, qu'il s'informât exac-

rement du nom de toutes les plantes qu'on y emploie avec ſuccès, qu'il en fît une deſcription exacte: enſuite il les rangeroit, ou les communiqueroit aux Botaniſtes de profeſſion qui les rangeroient dans les claſſes auxquelles elles appartiennent, ou qui en formeroient de nouvelles. Mais on ne doit pas attendre ce travail d'un Medecin occupé à traiter les malades.

Ainſi quand j'aurois ſu ce qui manque à l'ouvrage du P. Plumier, il m'auroit été impoſſible d'exécuter ce que je viens de propoſer.

Pour faciliter ces recherches, je crois qu'on pourroit ſe ſervir utilement d'un manuſcrit que j'ai entre les mains qui a pour titre:

„ Livre des ſimples de l'Amérique „ ſervans au corps humain, découverts par André Minguet, tant en „ Medecine, que Onguens. A la côte „ de St. Domingue, l'an de grace 1713.

Ce manuſcrit eſt fort rare, je n'en ai vû qu'une copie, qui appartenoit à Mr. Duhamel Medecin du Roy; faite ſur l'original que poſſédoit Mr. Depas, auſſi Medecin du Roi, & qu'il voulut bien me communiquer.

Vous voyez, Monſieur, par le ſeul titre, que Minguet étoit un homme ſans lettres. Auſſi n'étoit-il ni Medecin, ni Chirurgien, ni Apothicaire. Cependant tout ignorant qu'il étoit, il a eu une grande réputation dans le pays pour la guériſon des maladies tant internes qu'externes. Cela n'eſt point étonnant, vous ſavez le proverbe, *au pays des Aveugles les Borgnes ſont Rois.*

Aux portes de Paris, pour ainſi dire, n'avons-nous pas vû un payſan, connu ſous le nom de *Medecin de Chaudrai*, que l'on alloit conſulter de dix lieues à la ronde, & de Paris même? Quelques cures faites au haſard, par le moyen

de quelques plantes qu'il ne connoiſſoit gueres mieux que les maladies, & qu'il ordonnoit pour toute ſorte de maux, ſans diſtinction d'âge, de ſexe, & de temperamens, lui donnerent une réputation qu'un bon Medecin n'auroit peut-être pas pû acquérir. La raiſon en eſt, que pour faire honneur à ces ſortes de gens, on ne compte que ceux qu'ils ont guéris ou ſoulagés, & non ceux qu'ils ont manqués, ou à qui il eſt arrivé quelque choſe de pis.

Tel étoit apparemment ce Minguet dans un pays qui n'avoit peut-être pas encore vû de véritables Medecins. Quoiqu'il en ſoit, ſon ouvrage, tout imparfait qu'il eſt, peut apprendre au moins le nom des plantes de cette île; & quant à ce qu'il dit de leurs vertus, les deux Medecins dont j'ai parlé, n'y ont rien trouvé à redire; & Mr. Duhamel grand Botaniſte, qui a corrigé

une vingtaine de dénominations de plantes, n'a pas corrigé un ſeul mot ſur les qualités qui ſont attribuées tant à celles que j'ai extraites de ſon manuſcrit, qu'à toutes les autres dont je n'ai point parlé.

Je les ai auſſi preſque toutes employées, & quand j'en rapporte quelqu'une dont je ne me ſuis pas ſervi, ou que je ne connois point, je ne manque pas d'en avertir: c'eſt un aveu que je ne ſuis pas caution de ce qu'il avance.

J'ai cru ne devoir rien changer dans le ſtyle de Minguet, puiſque c'eſt ſon ouvrage que je donne & non le mien. Son texte eſt diſtingué de ce que j'y ajoûte par des guillemets, ou par le caractere italique.

Entre les plantes que j'ai choiſies dans ce recueil, j'ai remarqué celles que Mr. Lepoupée des Portes, Medecin du Roi au Cap, a fait entrer dans

les formules pour l'Hôpital dont il étoit chargé. J'ai même cité le P. Labat quand j'ai trouvé qu'il avoit bien décrit quelque arbre ou quelques plantes dont parle Minguet. Enfin, Monsieur, je n'ai rien oublié de ce que j'ai cru qui pouvoit contribuer à donner une connoissance plus parfaite des plantes de St. Domingue & de leurs vertus.

POINCILLADE.

Poinciana, flore pulcherrimo.

La Poincillade est un arbrisseau épineux qui croît à la hauteur de six ou sept piés. Il a tiré son nom du Commandeur de Poincy, Gouverneur Général des îles du Vent, c'est-à-dire, Général de la Martinique, & des îles qui en dépendent (*a*). Ses feuilles ref-

(a) C'est lui, qui ayant découvert quelque amertume dans cette fleur, jugea qu'elle pouvoit être bonne

ſemblent à celle de l'acacia, ou de la régliſſe du pays, rangées vis-à-vis l'une de l'autre, ſur une côte qui donne une épine formée en hameçon à la baſſe de chaque feuille. Ses fleurs ſont à cinq pétales. Il y en a quatre d'une égale grandeur diſpoſés en croix, gaudronnés à leur bord, qui eſt d'un beau jaune, le reſte eſt de couleur de feu : la partie inférieure des feuilles de la fleur eſt rouge, étroite comme celle de l'œillet : cette couleur rouge s'étend juſqu'au milieu de chaque feuille, comme par autant de petites arteres qui portent ce ſuc rouge juſqu'aux bords qui deviennent auſſi rouges, quand la fleur n'eſt cueillie qu'après vingt-quatre heures ou environ.

Ces quatre feuilles ſont ſoutenues

pour la fievre, il en eſſaya & il reuſſit. Me. de Larnage m'apprit qu'à la Martinique on en donnoit l'infuſion dans du vin, pour les fievres quartes. J'en guéris deux ; ce qui me donna occaſion de l'eſſayer en infuſion dans l'eau bouillante.

chacune

chacune par une autre plus épaisse, faite en cuilleron, qui n'est autre chose que la feuille d'un calice découpé jusqu'à sa base en cinq parties. La cinquieme feuille de ce calice, faite aussi en cuilleron plus profond que les autres, est placée dans un intervalle que lui laissent deux des grandes feuilles de la fleur, vis-à-vis la cinquieme feuille: celle-ci s'éleve hors du rang des quatre autres plus proche du centre, comme une espece de cylindre presqu'aussi haut que les bords des quatre grandes feuilles: elle s'évase en une feuille moitié plus petite que chacune des quatre, sa forme est presque ronde, gaudronnée comme les autres, presque toute jaune; on apperçoit quelques veines rouges; & en restant sur l'arbrisseau elle devient tout à fait rouge.

Du centre, entre cette petite feuille & celle du calice qui lui est opposée, sortent dix étamines rouges qui s'éle-

vent beaucoup au-dessus de la fleur & qui sont un peu courbées : elles environnent l'embryon qui se termine en un filet de la même hauteur que les étamines. Cet embryon devient une silique plate, dure, de couleur de chataigne en dehors, blanchâtre en dedans, formée de deux cosses qui renferment huit ou neuf semences, larges, épaisses comme les plus grosses lentilles, de figure presque quarrée, ou approchante d'un cœur applatti, logées chacune dans une fosse séparée l'une de l'autre.

Les feuilles du calice sont de couleur de feu en dedans, & en dehors d'un rouge moins foncé mêlé de jaune & de verd.

Les boutons de la fleur sont rangés en épi serrés, attachés par de courts pédicules sur une tige sans feuilles, gros en bas & plus petits à mesure qu'ils s'approchent de la sommité. Les pédicules s'allongent en longue queue,

à mesure que les boutons grossissent: il ne s'en épanoüit gueres que quatre chaque nuit ; & ainsi de proche en proche du bas en haut de la tige, qui croît aussi jusqu'à un certain point, de maniere qu'il y en a qui donnent plus de cent fleurs ; ensuite cette tige se seche.

Il y a peu de branches de l'arbrisseau qui ne produisent en même tems plusieurs grappes ou épis ; & à mesure que les tiges sechent, il en renaît d'autres, en grande quantité pendant près de neuf mois, & toûjours quelques-unes pendant toute l'année, plus ou moins, suivant qu'il y a plus ou moins de pluie. Les mois de secheresse, sont Décembre, Janvier, Fevrier, Mars, quelquefois Avril. Il naît assez souvent une fleur dans l'aisselle de quelques feuilles.

Les fleurs de la Poincillade prises, comme du thé, avec un peu de

ſucre, ſont ſudorifiques béchiques vulnéraires. J'ai guéri par leur ſecours trois perſonnes qui avoient un ulcere au poumon. Mr. Alais Medecin de la Rochelle, à qui j'en envoyois tous les ans, m'a écrit, qu'il avoit guéri pluſieurs vieillards de tubercules au poumon, & rétabli la poitrine de quelques Avocats de Paris, auxquels il en avoit envoyé. Je m'en ſuis ſervi avec ſuccès pour les petites veroles, les rougeoles accompagnées de toux ferines, & dans tous les rhûmes. On en met une pincée dans une pinte de tiſanne convenable ou d'eau bouillante. Elles ſont auſſi un excellent fébrifuge, données dans une forte infuſion. Il faut en mettre une petite poignée dans un pot; on verſe par-deſſus une pinte d'eau bouillante, on couvre le pot: on en donne au malade deux, trois, & quatre taſſes bien chaudes avec du ſucre, une heure ou

deux avant l'accès. Ordinairement le malade sue beaucoup, & le troisieme accès ne revient point.

Elles ont cet avantage sur le quinquina, que l'on n'est pas sujet aux recidives, & qu'elles sont agréables à prendre.

Je les ai aussi données avec succès, pulvérisées, en opiate, dans les fievres rebelles, principalement les quartes.

Il faut les cueillir tous les matins quand le Soleil a séché la rosée qui étoit dessus; les faire sécher à l'ombre, avoir soin de les retourner tous les jours, & les enfermer ensuite dans une boîte.

Pois puant.

Le pois puant, (*a*) est une plante qui jette plusieurs rameaux forts durs,

(*a*) Les Botanistes disent que c'est une espece de casse.

& comme ligneux, à la hauteur de trois ou quatre piés. Les feuilles ſont oppoſées deux à deux ſur une côte, oblongues, pointues, vertes en deſſus, blanchâtres en-deſſous, fort puantes: ſes fleurs ſont à cinq feuilles aſſez reſſemblantes à celles du genêt. Elles ſont ſuivies de gouſſes longues d'un doigt, preſque rondes de la groſſeur d'un gros tuyau de plume. Elles contiennent pluſieurs ſemences noirâtres, groſſes comme des pépins de raiſins, applaties dans le milieu, & un peu pointues par l'extrémité qui étoit attachée à la gouſſe avant de ſécher. Il y a des gouſſes qui en renferment plus de cinquante.

On aſſûre que les ſemences roties & broyées priſes en guiſe de caffé, ſont bonnes pour la paſſion hyſtérique, & qu'elles ſont emménagogues.

Les feuilles en lavement, ſont fort efficaces contre les vapeurs, & dans

les cataplasmes resolutifs. (a) La racine est excellente pour guérir les gonorrhées; on les donne en tisanne pour toute boisson; elle est un peu amere.

Il faut auparavant faire précéder les saignées nécessaires; & les tisannes rafraîchissantes, jusqu'à ce que les douleurs soient passées. Pendant tout le tems que j'ai été à St Domingue, je n'ai point employé d'autres remedes.

On peut conjecturer que cette tisanne conviendroit également dans les fleurs blanches.

Il y a une autre espece de pois puant, qui ne differe de la premiere que par ses feuilles qui sont presque rondes & d'un ver plus clair: je n'ai point fait usage de cette seconde.

l'Immortel.

L'arbre nommé Immortel (b) est

(a) Monsieur Lepoupée Desportes, Medecin du Roi au Cap, dans les formules d'Hôpital.

(b) Le Pere Labat a décrit un arbre qu'il ap-

épineux jusqu'à ce qu'il ait acquis la grosseur de la jambe: à mesure qu'il croît & grossit, il perd ses épines, & il n'en reste que sur les jeunes branches. Il a été ainsi nommé, parce qu'on peut, dit-on, le dépouiller de toute son écorce, sans qu'il périsse (*a*). Il a une cavité, comme le sureau: mais elle est plus étroite & a moins de moelle par conséquent.

Ses feuilles sont en cœur, non échancrées par la base, disposées comme celles des pois, trois sur une longue queue. Elle tombent vers le mois de Décembre, & font place à la fleur.

pelle immortel, fort différent de celui-ci.

(*a*) J'en ai fait dépouiller six, qui n'avoient pas deux ans, depuis le bas du tronc jusqu'à la division en branches. Les feuilles n'en changerent pas de couleur. Ils porterent des fleurs à l'ordinaire: il n'en mourût qu'un après avoir porté ses fleurs. Il est aussi connu sous le nom d'*Arbor Maurepasia*, le Maurepas; que je lui ai donné à cause de ses excellentes qualités.

Les fleurs forment une infinité de gros bouquets compoſés de boutons courbes, au nombre de cinquante ou ſoixante, de la longueur du petit doigt, ſur une groſſe tige. Ils ſont enveloppés d'une gaîne ou calice, qui ſe fend en long par le milieu, & laiſſe voir une portion de la fleur de couleur de feu. Chaque bouton a une queue longue de quatre ou cinq lignes. Quand il s'épanoüit, il paroît une ſeule grande feuille droite, longue d'un demi doigt à peu-près en fer de piqué allongé; à l'oppoſite paroît le calice formé en long cuilleron. Au milieu du calice & au-deſſous de la feuille de la fleur, on voit une petite fleur à quatre feuilles diſpoſées en grelot. Du centre ſort le piſtil, enveloppé d'une gaîne, qui ſe diviſe en dix étamines. Le piſtil eſt l'embryon du fruit. Toutes les parties de cette fleur repréſentent aſſez bien un caſque.

Le fruit eſt une gouſſe courbe contenant ſix ou ſept feves, groſſes, (avant qu'elles ſoient deſſéchées) comme une feve de marais.

Les feuilles, leur queue, & l'écorce de cet arbre ſont le plus grand remede qui ſoit connu pour l'aſthme: on en met un gros dans cinq demi-ſeptiers d'eau que l'on fait réduire à une pinte avec du miel; ou bien on met du ſucre en la prenant chaudement. Pendant l'accès on en peut prendre tant qu'on veut: ce remede n'échauffe point, & ne fait d'autre effet que de procurer l'expectoration. (*a*) pour prevenir l'accès, il ſuffit d'en prendre plein une petite jatte matin & ſoir.

La même décoction eſt auſſi fort bonne dans les rhûmes de poitrine. On fait avec la fleur un ſirop excellent pour les poitrines échauffées.

(*a*) Il m'a pourtant paru un peu laxatif & diuréti q e.

Cet arbre eſt fort commun, ſurtout depuis que je l'ai multiplié : il vient de graine & de bouture, & croît environ de ſix lignes en vingt-quatre heures ; en ſorte, qu'en moins de deux ans il a des branches qui ont plus de dix piés de haut.

Les Botaniſtes, d'après le P. Plumier, l'appellent *corallodendron* ; mot grec, qui ſignifie arbre de Corail.

Il y a à St. Domingue un autre arbriſſeau qui vient dans les haies, dont les fleurs ſont aſſez ſemblables à celles du chevrefeuil, que l'on appelle *arbre de Corail* ; on fait avec ſes feuilles des bains eſtimés pour guérir la galle.

Cachiment ou cœur de bœuf.

Il ne faut pas confondre cet arbre & ſon fruit avec celui qui eſt décrit dans le Dictionnaire de Lemery. Cet

*

Auteur parle d'un arbre qu'il nomme *ganabane* ou cœur de bœuf. « C'eſt, dit-» il, un grand & bel arbre des Indes; il » porte un fruit très-beau, gros ordi-» nairement comme un melon médio-» cre, & quelquefois comme la tête » d'un enfant. L'écorce de ce fruit » eſt verte, & ſemble diſtinguée par » certaines écailles, comme la pom-» me de Pin..... Sa chair eſt fort » blanche & d'un goût très-délicat. »

L'arbre qu'il décrit, s'appelle à St. Domingue, Coroſſolier, & le fruit Coroſſol. Ce n'eſt ni un grand, ni un bel arbre; ſon fruit n'eſt pas d'un goût fort délicat. Les Negres & quelques femmes Créoles en mangent, mais ſans en être friands. On en fait une gelée aigrelette aſſez bonne.

Le P. Labat a fort bien décrit le Coroſſolier, un autre arbre, que l'on appelle le pommier de canelle, & le cœur de bœuf. Les Planches qu'il a fait

graver, répréſentent parfaitement ces trois arbres avec leur fruit.

L'arbre dont le fruit s'appelle cœur de bœuf, ou cachiment cœur de bœuf, eſt comme le précédent, un petit arbre ordinairement tortu & fort mal fait, de la hauteur d'un néflier. Ses feuilles reſſemblent à celles du pêcher. Je crois que celles du ganabane ſont faites de même, ſinon qu'elles ſont plus vertes; auſſi-bien que celles d'un autre arbre que l'on nomme cachiment Eſpagnol ou pommes de canelle, qui ont beaucoup de reſſemblance avec le corroſſol par la figure, par la chair membraneuſe, les pépins & les écailles, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus petites.

Je n'ai pû voir la fleur du cœur de bœuf; parce qu'il n'y en a point dans les quartiers ou j'ai demeuré: elle paroît vers le mois de Décembre.

Son fruit eſt gros comme une groſſe

poire de bon chrétien ; il a la figure approchante d'un cœur vert au commencement; d'un jaune brun, quand il a acquis sa grosseur, & de couleur de rose quand il est mur. Sa pulpe est blanche alors, & de consistance de bouillie : les Negres & quelques femmes Créoles en mangent; elle n'est point aussi délicate que le dit le Dictionnaire de Trévoux, (a) mais elle n'est pas desagréable.

Quand il a acquis à peu près sa grosseur, je le fais cueillir avant sa maturité, je le coupe par tranches & le mets sécher à l'ombre.

Nous n'avons point en europe de remede si prompt & si assûré contre les diarrhées & les dyssenteries ; après les saignées convenables, & les purgations, si elles sont nécessaires, lors-

(a) Il y est dit, que c'est un fruit de Siam. J'ai connu ces jours-ci un Chirurgien qui venoit des Grandes-indes, qui m'a dit qu'il y en avoit vû.

qu'il n'y a point de fievre ni de douleurs dans le ventre : le téneſme ſeul ne doit pas empêcher de s'en ſervir. On fait bouillir deux gros de ce fruit mis en poudre dans une chopine d'eau, ou d'une décoction émolliente réduite à moitié. On donne cette décoction avec la poudre. Le malade garde ce lavement le plus qu'il peut.

Si le téneſme eſt violent ou fréquent, il eſt bon de faire bouillir la poudre dans la décoction d'une tête de pavot écraſée, & de paſſer la décoction avant d'y faire bouillir la poudre ; ou bien dans la décoction de la poudre faite dans l'eau, ou dans une décoction émolliente ; on ajoûtera un gros de thériaque nouvelle, ou bien quelques gouttes de teinture anodyne. On réitere ces lavemens ſuivant le beſoin.

Dans les diarrhées & les dévoiemens, il faut uſer, pour boiſſon or-

dinaire d'une tiſanne faite avec ce fruit coupé par morceaux. On en fait bouillir un gros dans cinq demi ſeptiers d'eau, que l'on fait diminuer environ d'un quart, ou juſqu'à ce que la teinture ſoit de couleur de roſe, ou d'un vin clairet; on peut y ajoûter de la régliſſe. Si le malade a coutume de boire du vin, s'il eſt foible, ou ſi la diarrhée eſt invétérée, il peut en mettre environ un quart ſur trois quarts de la tiſanne.

Du Mangle rouge.

Il y a trois ou quatre eſpeces de Mangle. (*a*) Je ne connois les vertus que de celui qu'on appelle mangle rouge. Il vient comme les autres ſur le bord de la mer. Il croît d'une fa-

(*a*) Voyez le Dictionnaire de Lemery, article *Mangle* p. 542. il en fait de trois eſpeces; de blanc, de verd, & d'une autre eſpece, dont il ne dit point la couleur. Il ſe trompe ſur preſque tous les articles; ce qui approche le plus du vrai, eſt la remarque tirée de la relation de Monſieur Froger.

çon

çon ſinguliere. Le premier jet qui ſort de terre en produit d'autres à ſes côtés, qui au lieu de s'élever en l'air, ſe recourbent vers la terre, & y prennent racine, enſorte que dans cet état il repréſente un trépié. A meſure que la premiere tige qui eſt la principale, & qui devient arbre, s'éleve, elle produit d'autres rejettons, qui ſe recourbent comme les premiers, & prennent auſſi racines; ainſi cet arbre tient par une douzaine, ou plus, de ces piés qui deviennent gros & forts, auxquels les huîtres s'attachent (*a*). Lorſque le tronc eſt parvenu à la hauteur de trois ou quatre piés, il ſe diviſe en pluſieurs branches, à la hauteur de huit ou dix piés. Je ne l'ai point vû en

(*a*) Les huîtres de St. Domingue, ſurtout dans les quartiers que j'ai habités, ſont fort petites, & beaucoup moins bonnes que celles de France. Pluſieurs écailles ſe tiennent enſemble & forment comme des eſpeces de petits rochers autour du bois.

fleur, ſes fruits ſont des gouſſes, mais qui n'égalent pas la groſſeur d'un tuyau de plume, ſes feuilles ſont aſſez ſemblables à celles du laurier.

Le P. Labat ſe trompe ſur l'article du mangle rouge, comme ſur bien d'autres: mon intention n'eſt pas de le redreſſer. Ce qu'il eſt important pour la medecine, de ſavoir, c'eſt que ſon écorce, qui eſt rougeâtre, ſéchée, réduite en poudre & priſe en ſubſtance eſt un fébrifuge auſſi aſſûré que le quinquina, ſurtout quand elle eſt jointe avec la poudre du *convolvulus catharticus*. Je ne l'ai point éprouvé en décoction: mais je prenois un gros de poudre de mangle avec un ſcrupule ou un demi-gros, (ſelon que je voulois purger plus ou moins) de poudre des tiges de convolvulus ſéchées; j'en formois une opiate avec laquelle je guériſſois en deux ou trois priſes toutes les fievres tierces des Negres:

ce que j'ai pratiqué pendant plus de ſix ou ſept ans : enſorte que pendant ce tems on n'a pas employé un grain de quinquina dans l'habitation des Mineurs Mithon, où il y a 300 Negres.

Liane à medecine de Minguet.

Convolvulus Catharticus Americanus, ſive ſcammonia Americana.

Cette eſpece de liſeron que Minguet appelle liane à medecine (*a*), eſt préciſément la même choſe que la plante de Syrie, que l'on appelle ſcammonée, ſi ce n'eſt que ſa racine n'eſt pas à beaucoup près ſi longue ni ſi groſſe que Mr. Lemery le dit ; qu'elle n'eſt point laiteuſe ; & par conſéquent la ſcammonée qu'on employe, n'eſt point le ſuc concret de la racine, mais de la

(*a*) A St. Domingue, tous les convolvulus, & toutes les plantes ſarmenteuſes s'appellent liane, parce quelles ſervent à lier.

tige ; à moins qu'on ne veuille dire que la ſcammonée de Syrie eſt telle qu'elle eſt décrite dans le dictionnaire des drogues ſimples, & que celle de St. Domingue ne lui eſt ſemblable que par ſes tiges, ſes fleurs & ſes feuilles. Mais cet Auteur ſe trompe ſi ſouvent dans la deſcription qu'il donne des plantes de St. Domingue, qu'il peut bien ſe tromper auſſi dans celle des autres plantes étrangeres.

Quoi qu'il en ſoit, cette plante pouſſe pluſieurs tiges longues, groſſes preſque comme le petit doigt, qui s'attachent aux arbriſſeaux voiſins : ſes feuilles ſont larges & longues comme la paume de la main, pointues par leur extrémité, & du côté de la queue échancrées & formées en cœur. Ses fleurs ſont en cloche. Je n'ai point vû les fruits, car cette plante ne vient que dans les montagnes.

Ses tiges vertes ſont laiteuſes ; &

quand elles ſont ſeches, elles ſont remplies de réſine brillante quand on les caſſe.

Les Negres coupent ces tiges vertes en biſeau, de la longueur d'un demi-doigt. Ils arrangent ces morceaux dans un plat. Le lait en ſort & il s'épaiſſit en une belle raiſine blanche; où bien ce ſuc ſeche à l'extrémité de ces petits morceaux, & avec une lame de couteau on le gratte & on en fait de petites maſſes.

On employe ce convolvulus en infuſion, en ſirop, en extrait. Les habitans du pays qui le donnent en infuſion déterminent la doſe par la longueur des deux bras de ceux qu'ils veulent purger. Cette préparation a deux défauts: le remede eſt mal doſé, & l'infuſion ou décoction eſt fort acre. Le ſirop eſt encore trop acre. L'extrait, à la doſe d'un gros n'eſt pas mauvais, il purge & eſt un bon vermi-

fuge. On donne auſſi la réſine juſqu'à dix ou douze grains en bol aux enfans: cette derniere maniere de l'employer, eſt la moins bonne, parce que ſouvent la réſine s'attache aux parois du ventricule ou des inteſtins, cauſe des ſuperpurgations, des tranchées, & même des convulſions.

On pourroit faire avec cette réſine une poudre *de tribus:* & parce que cette poudre cauſe ſouvent des ſuperpurgations & des tranchées, pour remédier à ces inconvéniens, voici comme je la fais faire.

Prenez de l'antimoine diaphorétique, du diagrede, de l'æthiops minéral, parties égales: non-ſeulement elle ne donne ni ſuperpurgations ni tranchées, mais c'eſt un excellent fébrifuge.

Mais la meilleure maniere de ſe ſervir du *convolvulus catharticus*, c'eſt de mettre ſes tiges ſeches en poudre & de l'employer dans les électuaires où l'on fait entrer la ſcammonée.

Herbe au Charpentier.

L'herbe au charpentier, (c'eſt ainſi qu'on l'appelle à St. Domingue, au lieu de l'herbe du charpentier) eſt une petite plante qui jette beaucoup de rameaux rampans remplis de nœuds de diſtance en diſtance ; d'où ſortent des racines capillaires par le moyen deſquelles elle s'étend beaucoup. Elle a deux feuilles à chaque nœud, oppoſées l'une à l'autre en fer de pique.

Les fleurs naiſſent à l'extrémité de chaque rameau ; qui ſe diviſe alors en pluſieurs autres plus petits, ſans feuilles. Elles ſont d'un violet clair, en gueule, & très-petites. Ce ſont des tuyaux évaſés en deux levres, l'une ſupérieure, l'autre inférieure. La ſupérieure eſt renverſée en dehors, échancrée en trois parties. Les deux des côtés ſont un peu plus étroites & plus hautes que celle du milieu. Depuis le

commencement de celle-ci jusqu'aux échancrures, il paroît quatre petits filets blancs couchés à l'opposite les uns des autres de chaque côté, & deux qui s'avancent vers la troisième partie: ils ne se séparent pas facilement de cette feuille. Ils m'ont paru les ramifications d'un nerf blanc qui regne sur le dos de la levre supérieure depuis le commencement du tuyau jusqu'aux bords de la partie moyenne.

La levre inférieure est une petite feuille pliée en cuilleron, qui ne s'éleve guere plus haut que la petite platte-forme que fait la levre supérieure en se renversant.

En ouvrant le tuyau on apperçoit trois ou quatre étamines blanches qui entourent un pistil blanc. Elles sont ordinairement couchées & renfermées dans la duplicature de la levre inférieure.

Le calice de la fleur est très-petit,

diviſé juſqu'à ſa baſe en pluſieurs petites pointes, il ne monte pas au quart du tuyau. Le piſtil ſort du fond du calice, au lieu que les étamines naiſſent du fond du tuyau. En arrachant la fleur toute entiere, le piſtil ſeul reſte adhérent au fond du calice, & le tuyau ſemble n'être percé que pour laiſſer paſſer ce piſtil, qui paroît poſé ſur un embryon très-petit, qui devient apparemment une ſemence ou une capſule très-petite, que mes yeux n'ont pû reconnoître, même à l'aide d'un microſcope.

Le plus grand mérite de l'herbe au charpentier, eſt qu'on en fait un ſirop excellent pour le goût, & très-bon pour le rhûme de poitrine; il a l'odeur & le goût d'amandes.

Mr. Lepoupée Deſportes en conſeille l'infuſion dans la cachexie. Il fait entrer les feuilles dans les cataplaſmes émolliens & réſolutifs.

On dit que la plante pilée & appliquée sur une plaie récente, la guérit en peu de tems; & que c'est par cette raison qu'on lui a donné son nom.

On assûre encore qu'elle est emménagogue; elle est certainement aphrodisiaque, & son usage échauffe.

On peut la prendre aussi en infusion après une légere ébullition.

Canificier ou Cassier.

On donne à St. Domingue, ces deux noms à l'arbre qui porte la casse. Il est grand & gros, ses feuilles viennent opposées l'une à l'autre au nombre de dix ou douze, & finissent par deux sur une tige longue d'environ un pié.

Ses fleurs sont à cinq feuilles, jaunes, presque rondes, longues de dix ou douze lignes, sur une autre tige de même longueur, depuis vingt-quatre jusqu'à trente, avec de longues queues, ce qui forme de gros bouquets, ensorte que cet arbre fleuri est d'une grande beauté.

Les cloiſons des ſiliques ont fort peu de pulpe : on ne peut pas les monder. On eſt obligé d'écraſer les bâtons & de les mettre infuſer ou bouillir; de plus, rarement peut-on les avoir mûrs. Les Negres les volent preſque encore tout verds, ou les maîtres les cueillent avant leur maturité, crainte d'être prevenus par les eſclaves. Il arrive de-là, que pluſieurs ont des coliques, & rendent des glaires ſanglantes, pour un ſeul verre de cette décoction.

La caſſe de la Martinique eſt meilleure; la pulpe eſt plus épaiſſe ſur les cloiſons. Mr. Lemery a raiſon d'avertir, que la caſſe du levant eſt la meilleure. La deſcription que je viens de faire eſt peu différente de celle qu'on trouve dans cet Auteur : mais il ſe trompe lourdement, quand il aſſûre avec tous les Botaniſtes de l'Europe, que la partie de la ſalſepareille

dont on se sert, est la racine d'une espece de smilax.

Salsepareille.

La Salsepareille, est une plante qui pousse de sa racine plusieurs tiges longues, sarmenteuses, qui se fendent aisément, blanches en dedans, bordées de deux raies rouges, moelleuses, quand elle sont fendues. Il y en a de deux especes, l'une grisâtre, noüée de distance en distance, unie, (si ce n'est quelquefois l'extrémité la plus proche de la racine qui est ridée & plus grosse que le reste). Elle est garnie de tenons ou mains, avec lesquelles elle s'attache aux arbrisseaux voisins; en un mot telle que nous la voyons ici, excepté qu'on en a ôté les tenons. Je n'en ai jamais vû qu'un dans celles que l'on nous apporte. Il s'en faut beaucoup que ses feuilles ayent la longueur que Mr. Lemery leur donne:

elles n'ont pas plus de trois ou quatre doigts ; elles ont des oreilles ; c'eſt-à-dire, quelles ſont découpées (ordinairement profondément) de chaque côté vers le milieu, enſorte qu'elles repréſentent trois fers de pique, parce que chaque portion ſe termine en une pointe. Cette plante croît dans les lieux pierreux & ſabloneux, avec les haliers. J'en ai pourtant vû dans les bois, mais la terre étoit ſabloneuſe.

Les tiges ſortent quelquefois d'une tête groſſe comme un œuf (*a*) ; le reſte de la racine n'eſt pas plus gros que la tige, longue tout au plus d'un demi pié ; elle ſort auſſi de la même tête. L'autre eſpece eſt noirâtre, ridée, remplie de petites racines capillaires, parce qu'elle rampe par terre. Je n'ai jamais vû ni feuilles, ni fleurs, ni fruits de cette eſpece. Il y a apparence qu'elle croît dans des lieux marécageux, & que

(*a*) Sa ſubſtance approche de celle de la ſquine de St. Domingue, qui eſt plus dure que celle qui nous vient des Indes Orientales.

ces tiges ne trouvant point a s'accrocher, rampent par terre, & y jettent la grande quantité de racines capillaires que l'on y voit, & qui ont donné lieu de croire qu'elles ſont elles-mêmes des racines. La blanche en jette auſſi quand elle ne trouve rien pour ſe ſoûtenir.

Il ſort des aiſſelles des feuilles de petites queues qui ſoûtiennent la fleur: elle eſt en étoile à cinq feuilles, & non en grappe. Ce calice dans ſon commencement eſt fermé; dans la ſuite il s'épanoüit, & fait voir un diſque, autour duquel il y a deux rangs de filets très-courts comme deux cercles concentriques. Le plus grand a auſſi des filets, plus longs, dont la pointe eſt un peu recourbée vers la fleur ou le calice: le plus petit qui environne le diſque eſt compoſé de filets très-courts, qui ne reſſemblent pas mal à une frange. Du milieu du diſque

sort un pistil qui devient le fruit, quand la fleur est passée. Autour de l'embryon qui est élevé sur la pointe du pistil (*a*), on voit trois ou quatre étamines qui naissent de la base de l'embryon; il y en a deux qui ressemblent à un compas ouvert dont le sommet porte sur le haut de l'embryon, & les branches pendent en bas.

Entre l'extrémité supérieure du pistil & l'embryon naissent trois ou quatre étamines, qui par leur disposition s'emblent aussi un compas ouvert, dont le sommet porte & sur l'extrémité du pistil & sous la base de l'embryon, & les branches pendent en bas. Il y a encore sur la pointe de l'embryon trois ou quatre autres étamines posées de la même façon en compas, dont le sommet couvre la

(*a*) Dans les fleurs ordinaires, le pistil porte communément sur l'embryon: dans celle-ci, l'embryon est sur le sommet du pistil qui fait l'office de pédicule, & qui soûtient le jeune fruit.

partie ſupérieure de l'embyron, & les branches pendent en bas ſur le diſque.

Le fruit de la ſalſepareille reſſemble parfaitement par le dehors à un grain de raiſin, verd avant ſa maturité, noir quand il eſt mûr. Il contient un ſuc rouge, comme celui des mûres, & renferme pluſieurs graines ou pépins comme ceux de la groſeille. Le nombre n'eſt pas égal, on en trouve douze, quinze, dix-huit, peut-être plus.

Séné.

Le ſéné eſt une herbe, & non un arbriſſeau. Il pouſſe de ſa racine des tiges longues de deux ou trois piés, foibles & pliantes, groſſes comme l'extrémité du petit doigt; elles ont beſoin d'être ſoûtenues, ſans quoi elles ramperoient par terre: les feuilles naiſſent oppoſées deux à deux, au nombre de quatorze ſur une côte. Les

fleurs

fleurs naissent sur une autre qui n'a point de feuilles, & qui sort de l'aisselle de la premiere : elles sont jaunes, à cinq feuilles, & représentent un grelot avant d'être épanoüies. Il leur succede des gousses, qui sont connues sous le nom de follicules : chaque tige en porte cinquante ou soixante ; & chaque follicule renferme huit semences dans autant de loges : ces semences sont à peu semblables aux pépins de raisins.

Ses racines sont fort longues, un peu plus grosses que les tiges qui sortent de terre. J'en ai vû qui avoient près de deux piés.

Le séné que je viens de décrire est la seconde espece dont parle Lemery : *Senna italica sive foliis obtusis.* J'en ai peuplé dans le tems de la guerre, les quartiers de Léogane & du Cul-de-sac. Il m'a paru purger moins que celui de la Palte; ce qui peut venir aussi, de ce que je

n'ai cueilli les feuilles qu'après la parfaite maturité des follicules. Je ſuis confirmé dans cette penſée par la remarque de Minguet, qu'il faut les faire ſécher à l'ombre; & par celle que j'ai faite, que les follicules qu'on nous apporte du Levant, ont été cueillies avant leur maturité, ce qui eſt prouvé par leurs ſemences, qui n'ont pas leur groſſeur ordinaire.

On m'objectera peut-être, qu'il ne s'enſuit nullement que le ſéné dont nous nous ſervons ne ſoit pas les feuilles d'un arbriſſeau, parce que celui que j'ai cultivé eſt un herbe; on alleguera pour preuve, que cet arbriſſeau eſt dans le jardin du Roi.

A cela trois réponſes. La premiere, qu'il n'eſt pas vraiſſemblable qu'une plante ſoit herbe dans un pays, & arbriſſeau dans un autre. La ſeconde qu'au moins cette ſeconde eſpece n'eſt pas arbriſſeau; & que le Dictionaire

des drogues ſimples ne fait point cette diſtinction. La troiſieme, que l'arbriſſeau du Jardin du Roi, n'eſt peut-être pas le ſéné; l'on ne peut s'en aſſurer que par les follicules, & on m'a dit qu'il n'en portoit point. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aiſé d'éclaircir cet article. Je dis ce que j'ai vû; & l'on auroit tort de douter de mon témoignage.

Noms & vertus de pluſieurs plantes dont on fait uſage à St. Domingue.

Je choiſirai les plus utiles & les plus curieuſes dans le recueil de Minguet & dans les formules que Mr. Lepoupée Deſportes, Medecin du Roi au Cap, avoit faites pour l'Hôpital dont il étoit chargé.

Avocatier.

L'avocatier eſt un arbre fruitier, qui croît fort haut, qui s'étend peu. Ses

fruits ſont gros comme une poire de virgouleuſe, oblongs, d'un verd qui jaunit un peu en muriſſant. Il pend à l'extrémité des branches par une queue longue comme la moitié du doigt, le noyau eſt fort gros, rond & extrèmement amer. On n'en fait aucun uſage. Il eſt couvert d'une chair blanche, tirant ſur le jaune, qui a la conſiſtance de beurre frais dur, & il en a preſque le goût. On le mange avec du ſel & du poivre. Communément les nouveaux débarqués ne le trouvent pas bon d'abord: mais ils s'y accoûtument aiſément, & en mangent avec plaiſir.

Minguet aſſûre que ce fruit eſt bon pour le flux de ſang. Je ne l'ai point éprouvé.

On ſe ſert journellement de ſes bourgeons en infuſion, pour rétablir l'écoulement des regles, & dans les ſuppreſſions qui arrivent après les couches. On s'en ſert auſſi après les chûtes ou les

contuſions, pour diſſoudre le ſang caillé. Mr. Lepoupée Deſportes les ordonne dans les tiſannes apéritives, & emménagogues.

Ananas.

J'en ai ſouvent fait de la limonade pour les fievres ardentes & même malignes. On le coupe par tranches minces, que l'ont met dans l'eau avec un peu de ſucre. Je crois qu'il eſt préférable au citron du pays, qui eſt fort acre.

Aloés.

Minguet le recommande pour l'hydropiſie, les gonflemens de ratte, & la gravelle. Je ne l'ai point vû employer, & je ne m'en ſuis jamais ſervi intérieurement. Ses feuilles coupées par tranches & appliquées ſur la brûlure ſont excellentes.

Bois Laiteux.

Le bois laiteux eſt un arbriſſeau

dont les feuilles & les jeunes branches ont beaucoup de lait. On met infuſer au ſoleil une grande quantité de ces feuilles dans une baignoire. Ce bain guérit ſouvent la fievre des enfans & même des grandes perſonnes.

Minguet dit que ce lait arrête l'hémorrhagie d'une bleſſure. Il le faiſoit entrer dans la compoſition des *onguens* comme *diachylon*. Ce ſont ſes termes.

Calebaſſe de Bois.

La calebaſſe eſt le fruit d'un petit arbre extraordinairement couvert de feuilles qui viennent ſur toutes les branches, même les plus groſſes. Le fruit eſt rond & gros comme une pomme de rainette. Son écorce eſt dure & ligneuſe à peu-près comme celle du coco, toûjours verte : il eſt rempli d'une pulpe blanche.

Minguet dit, que le ſuc qu'on en tire, purge *comme la meilleure medecine*.

Il ajoûte qu'à demi mûr, il entre dans les tisannes pour l'hydropisie & les maux de ratte. Il avertit qu'il faut prendre garde qu'il ne soit piqué de vers, parce qu'alors c'est un poison.

Je n'ai point entendu parler de cette précaution; ni qu'on l'emploie autrement que comme un excellent vulnéraire. Pour cet effet on le fait cuire sous la cendre, on en exprime le jus pour prevenir ou résoudre le sang caillé après une chûte. On en fait prendre aussi pour les abscès & ulceres internes. Je ne m'en suis jamais servi, parce que ce remede échauffe beaucoup, & que j'en ai vû arriver de mauvais effets, probablement par l'impéritie de ceux qui l'employent. J'ai toujours préféré les fleurs de poincillade.

On trouve dans le Dictionaire des drogues simples la description du fruit d'un arbre des îles de l'Amérique, qui est appellé macha-mona; en

François, calebaſſe de Guinée, qui reſſemble beaucoup à celui de la calebaſſe Eſpagnole. Celle-ci eſt très-commune à St. Domingue. Elle croît comme la citrouille : elle eſt auſſi groſſe, mais ordinairement plus longue. Les Negres s'en ſervent pour mettre de l'eau ou autre boiſſon. Lorſque ces calebaſſes ſont au quart de leur groſſeur, on en mange comme des concombres ; elles ont un goût aigrelet fort agréable. C'eſt peut-être celle que Minguet appelle calebaſſe douce. Il parle encore de deux eſpeces de groſſes calebaſſes, l'une qu'il appelle calebaſſe à gourde ; ſa ſemence eſt une des froides. (*Par conſequent c'eſt la courge*). Les Eſpagnols s'en ſervent pour leurs voyages. L'autre calebaſſe eſt amere, elle ſert de ſeau pour mettre de l'eau ou pour ſaler de la viande : apparemment qu'il n'a pas connu l'arbre dont parle Lemery.

Caprier.

Deſcription de Minguet. „ Il a la „ feuille comme le pourpier, courant „ ſur la terre. Il porte une graine qui „ a trois à quatre pointes piquantes, „ avec une fleur jaune. Il croît abon- „ damment dans les *ſavanes* (*a*). C'eſt un „ pâturage excellent pour les bœufs. „ Sa racine s'emploie dans les tiſannes „ apéritives. Minguet ajoûte „ que ſes „ feuilles pilées, ſont bonnes pour „ ôter l'inflammation, & pour mû- „ rir les abſcès. „ Ses racines ſont vraiement apéritives, & s'employent journellement.

Bois épineux jaune.

Minguet aſſûre, que l'écorce de ce bois eſt auſſi puiſſante contre les mala-

(*a*) Les ſavanes ſont les prairies de St. Domingue que l'on ne fauche jamais. Auſſi n'y vient-il point de foin, mais différentes herbes; comme chien-dent, pié de poule, caprier, &c.

dies veneriennes que le Gaiac. Mr. Desportes l'emploie dans les tisannes astringentes.

Collet à Dame.

Cette plante est ainsi nommée, à ce qu'on m'a dit, parce que sa feuille est grande, ronde, avec une échancrure du côté de la queue, comme un collet que les paysannes portoient autrefois. Je ne l'ai jamais vûe. Le P. Plumier l'appelle, *saururus foliis amplis rotundis & umbilicatis.*

Il y en a de deux sortes, l'une qui a la feuille plus douce & plus fine que l'autre: Minguet appelle celle-ci, feuille à collet bâtarde. „ Sa racine, dit cet „ Auteur, est excellente en tisanne, „ pour la strangurie récente & les go- „ norrhées. „ On n'entend pas bien ce qu'il veut dire par strangurie récente.

„ Sa feuille est très-bonne en cata- „ plasme, elle attire beaucoup.

Mapou rouge.

C'eſt un grand & gros arbre, qui s'étend beaucoup; il eſt fort commun, „ la fleur eſt blanche, il lui ſuccede „ une groſſe poire remplie de coton. „ *Minguet.* Ce qu'il appelle poire, eſt une coque groſſe comme celle du marronier, remplie d'une ſoie jaune extrêmement fine & douce au toucher; j'en ai envoyé à Paris. On n'en peut rien faire; elle eſt trop courte pour être filée: on eſſaya d'en faire des chapeaux, elle ne peut pas ſe lier enſemble; mêlée avec le caſtor, elle ne prend point la teinture. Les habitans de St. Domingue font une tiſanne avec ſon écorce pour la rougeole & la petite verole. J'ai trouvé que cette tiſanne eſt trop chaude, & qu'elle donne des maux de gorge. J'ai toujours préféré les fleurs de poincillade ſeche: une pincée ſur deux ou trois

pintes d'eau de chien-dent (*a*).

Goyavier.

Le goyavier eſt un arbre d'une grandeur moyenne. Son fruit eſt fort bon & fort eſtimé. Il y en a de trois ſortes. Les goyaves aigres qui ſervoient à faire une gelée excellente, c'eſt la plus petite eſpece: elle eſt ronde, groſſe comme la plus groſſe pomme d'apis; la chair en eſt rouge, remplie de petits pépins fort tendres.

La goyave Eſpagnole eſt la plus eſtimée, elle eſt oblongue, groſſe à peu-près comme une poire de virgouleuſe, verte d'abord, jaune quand elle eſt mûre. Les habitans du pays la mangent crue: elle eſt fort bonne en compote.

La goyave de Guinée eſt de la même figure & de la même groſſeur,

(*a*) Il y a un mapou gris, ſi gros qu'on en fait de grands canots.

à peu-près que la précédente : la chair en eſt rouge, on la mange comme la goyave Eſpagnole; mais elle n'eſt pas ſi délicate.

L'eau exprimée des bourgeons pilés, efface les taies des yeux, ſelon Minguet: bouillis dans l'eau ils entrent dans les gargariſmes pour les chancres & les ulceres de la bouche, ſuite de la ſalivation.

Le fruit avant ſa maturité, encore mieux au tiers ou quart de ſa groſſeur, eſt aſtringent, & convient dans les diarrhées, en tiſanne. Mr. Deſportes fait entrer la racine de goyavier dans les tiſannes aſtringentes (*a*).

Herbe à Blé.

„ Ainſi nommée, dit Minguet, à „ cauſe de la reſſemblance qu'elle a „ avec le blé. „ Elle croît de même, à la hauteur de trois ou quatre piés,

(*a*) Le Pere Labat décrit aſſez bien le goyavier.

elle porte un long épi, dans lequel je n'ai vû ni grain ni semence. Un demi-verre de jus exprimé de l'herbe pilée, est fort purgatif; on le mêle avec autant d'eau de casse. On emploie communément sa racine dans les tisannes rafraîchissantes avec le chien-dent & la racine de pié de poule, herbe également commune. Les vertus que Minguet donne à l'herbe à blé sont d'être bonnes *dans toutes sortes d'onguens: dans la composition de toutes sortes d'eaux pour les cancers & ulceres; & dans les tisannes pour maux veneriens.* Il ne parle point de sa vertu purgative. Je ne m'en suis servi qu'en tisanne: mais un Habitant chez qui j'ai demeuré trois ans, m'a assûré que pendant plusieurs années il ne s'étoit pas servi d'autre chose pour purger ses Negres.

Herbe à mille pertuis.

Cette herbe a la feuille percée, dit

Minguet. „Mâchée, elle appaise les douleurs de dents, en laissant le marc le plus „ longtems qu'on peut „. Il conseille aussi pour les maux d'oreilles d'en faire tomber le jus dedans, & de mettre du marc par dessus ; pour la fievre, d'en faire infuser une poignée dans un verre d'eau, & de le boire avant l'accès. Monsieur du Hamel (*a*) avec lequel j'ai vécu quelques années à Léogane, & qui y est mort il y a cinq ou six ans, fort regretté non-seulement à cause de sa probité & de ses grandes connoissances, mais encore à cause de ses recherches immenses sur la botanique, & les curiosités naturelles, qui deviendront peut-être inutiles, parce que sa mauvaise santé dans les dernieres années de sa vie ne lui a pas permis de les mettre en ordre: Mr. Duhamel, dis-je, dans ses remarques, sur le ma-

(*a*) Il étoit Correspondant de l'Académie des sciences.

nuſcrit de Minguet, dit de l'herbe à mille pertuis ; que c'eſt une aſtéride, qui a très-forte odeur, les feuilles tendres, ſucculentes, d'un goût deſagréable, mais ſouverain en décoction pour la fievre. Les ſemences ſont aigrettées : elle n'eſt nullement du genre du mille pertuis.

Herbe à ulcere.

Elle eſt fort connue, & vient dans les haies. „ L'eau que l'on en expri-„ me, dit Minguet, miſe dans un ul-„ cere, le guérit.

La feuille ſeule appliquée nettoie l'ulcere de ſes chairs baveuſes. On l'appelle herbe à ulcere de Minguet, tout le monde la connoît. Les fleurs & les fruits viennent en ombelle (*a*).

Minguet décrit deux autres eſpeces d'herbe à ulcere ; l'une à feuille ron-

(*a*) Les fruits ſont des baies, qui reſſemblent à celles du ſureau.

de,

de, l'autre à feuille longue.

Herbe à ulcere à feuilles rondes.

„ Ainſi nommée parce que j'en ai
„ guéri des ulceres de quatre ou cinq
„ ans. Je m'en ſuis ſervi dans la com-
„ poſition des onguens ; elle y a fort-
„ bien fait. Elle eſt bonne dans les
„ bains aromatiques, pour gens acca-
„ blés de douleurs, & perclus de leurs
„ membres. Elle croît dans les pays
„ vieux habités, & porte une petite
„ fleur par grappe, avec une feuille
„ dentelée.

Herbe à ulcere à feuilles longues.

„ Elle croît dans les vieilles habita-
„ tions comme une mauve, porte trois
„ feuilles & un bouquet au bout de la
„ branche. Sa fleur eſt double, à
„ trois ou quatre tirets au milieu. Elle
„ eſt d'un blanc terne.

Il conſeille de laver l'ulcere avec

l'eau de la plante, d'y tremper un plumaſſeau, de l'appliquer ſur l'ulcere.

Je ne connois point ces deux eſpeces.

Herbe à Taies.

Je ne la connois point. „ La fleur, „ dit Minguet, eſt violette, avec trois „ ou quatre tirets. Elle a la feuille „ dentelée, un peu rude & chargée „ de poils. L'eau que l'on tire de la „ feuille écraſée dans la main, & infuſée dans les yeux qui ont des taies „ nouvelles, les guérit. Elle entre „ dans les eaux diſtillées.

Autre herbe à taies, marjolaine friſée.

„ Son jus inſtillé dans une taie „ la guérit. Elle entre dans les onguens. „ Sa fleur eſt blanche, ſa feuile dentelée, & ſa graine groſſe comme un „ pois. Je ne connois point non plus cette ſeconde eſpece.

Herbe ſenſible.

C'eſt la ſenſitive *mimoſa*.

Minguet en décrit de deux ſortes, l'une blanche & l'autre rouge.

„ La blanche, dit-il, eſt une eſpece „ d'ipécacuana pour ſes vertus, en in- „ fuſion, pour les diarrhées & flux de „ ſang. Elle croît dans les pays arides, „ & ou il y a des ſapins. Elle vient „ comme une *liane* avec des feuilles „ coupées, courant ſur la terre: „ elle fleurit blanc. Sa feuille touchée „ ſur le midi, ſe fanne.

Herbe ſenſible, rouge.

„ Ainſi nommée, parce qu'étant „ touchée la feuille ſe ferme.

La même choſe n'arriveroit-elle point à la blanche ?

„ La racine en infuſion eſt bonne „ pour diarrhée & flux de ſang. On „ peut s'en ſervir faute d'ipécacuana.

Je n'ai point vû de ſenſitive dans les quartiers de St. Domingue, où j'ai habité ; il y en a apparemment dans le

quartier du Cap. J'en ai vû beaucoup à la Martinique.

Herbe à pians.

„ Elle eſt faite comme l'abſinthe, & „ croît dans les pays vieux habités. „ L'eau que l'on en extrait ſeche les „ pians que l'on en frotte: ſa racine en „ tiſanne eſt bonne pour les maux ve- „ neriens. Elle eſt appellée auſſi ab- „ ſinthe.

Dans les lieux que j'ai habités elle eſt fort commune: on l'appelle abſinthe marone, qui veut dire bâtarde. C'eſt une eſpece de matricaire. Je ne m'en ſuis jamais ſervi, que pour faire une eau vulnéraire, & je ne l'ai vû employer par perſonne.

Houx de l'Amerique.

„ Il reſſemble à celui d'Europe. Il „ faut y faire une entaille fort pro- „ fonde pour en tirer une gomme

„ verte, d'une odeur merveilleuſe &
„ excellente pour les onguens, com-
„ me le *betonica* & autres.

Je n'en ai vû qu'en arbre, un peu plus gros par le tronc qu'un ceriſier. Ses fleurs viennent ſur une tige ſans feuilles aſſez longues; elles reſſemblent à celles du pêcher. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du houx d'Europe: mais les pointes ne ſont pas ſi dures. Le tronc n'eſt pas flexible (*a*). Cet arbre eſt aſſez rare: je n'en ai vû que deux.

Le Jalap.

„ Il a autant de vertu que celui qui
„ vient d'Europe, &c. Sa fleur eſt
„ fort petite.

Celui que j'ai vû à Leogane, où il y en a beaucoup dans les jardins, eſt très-peu réſineux, inférieur par conſéquent à celui qu'on apporte en Europe.

(*a*) Diction. des drogues.

C'eſt la racine des belles de nuit. Il y en a à fleur rouge & à fleur blanche ; ce ſont des tuyaux évaſés en entonnoir. &c. Voyez le Dictionnaire des drogues ſimples. Quant à la racine, celles des rouges & des blanches, des jeunes & des plus vieilles, n'ont pas plus de réſine les unes que les autres.

Peut-être celles qui viennent dans le quartier du cap, où demeuroit Minguet, ſont d'une autre eſpece, ou ſont plus réſineuſes.

Ipecacuana.

„ Il porte une fleur comme une „ cloche de couleur violette.... ſa „ racine eſt d'un blanc jaunâtre.

Je n'en ai vû qu'une fois ſur terre, qui n'étoit pas en fleur. Sa racine étoit ridée, tortue, de couleur brune, moins groſſe qu'une plume à écrire. Il croît ſur les montagnes.

Manille bâtarde.

„ Elle porte une gouſſe comme la „ manille franche, & croît le long des „ arbres comme une *liane* verte & ron- „ de. C'eſt le fondement de l'eau pour „ les cancers, ulceres & chancres. Elle „ fait plus d'effet que le vitriol & la „ pierre infernale, mangeant les mau- „ vaiſes chairs, nourriſſant & faiſant „ revenir les bonnes. „ Mr. Duhamel dans ſes remarques ſur le manuſcrit de Minguet, dit que cette manille bâtarde eſt l'*arum repens*, extraordinairement cauſtique. J'ai entendu dire à Minguet, ajoute-t'il, qu'il en faiſoit un onguent pour les ulceres, & qu'il avoit la force de faire ſauter le cul de la chaudiere de fer où on le fait.

Monbin, ou Manbin.

Eſt un arbre des plus gros, fort commun. Minguet dit que la racine en

tiſanne guérit la diarrhée & la dyſſenterie. Je ne l'ai point vû employer à cet uſage. On ſe ſert communément des feuilles pour les bains. On appelle ſon fruit prunes de monbin. Elles ſont jaunes, ont fort peu de chair ſur le noyau (*a*). Les Negres mêmes ne ſont pas fort curieux d'en manger. Quelques habitans en font une gelée, que l'on dit être bonne.

Medecinier.

Le medecinier eſt un grand arbriſſeau. Son fruit eſt gros comme un maron, par bouquets de trois ou quatre, ſur de longues queues. On l'appelle noix de medecine. L'amande renfermée dans une coque eſt de fort bon gout: mais c'eſt un violent émétique & purgatif. Elle l'eſt beaucoup moins

(*a*) Il s'en faut beaucoup qu'elles ſoient auſſi groſſes que les prunes de Ste. Catherine, comme le P. Labat le dit.

quand on en a ôté le germe & la pellicule qui ſépare les deux lobes. Je crois qu'on pourroit en tirer parti, en ajoutant une amande ou deux dans une émulſion. On m'a même ſouvent exhorté a tâcher d'en trouver la doſe : mais je crois, quand on a des purgatifs ſûrs, qu'il ne convient point à un medecin d'en eſſayer de douteux: il doit laiſſer faire ces épreuves aux autres, & en profiter (*a*).

Le P. Plumier appelle ces eſpeces de pignons, ou noix de medecine, *ricinoides goſſipii folio.*

Il me paroît que l'article *ricinus* dans le Dictionnaire des drogues ſimples de Lemery eſt fort embrouillé. Il parle de quatre eſpeces de ricins ou pignons

(*a*) Le Pere Labat a d'écrit aſſez bien, (à quelque choſe près) le medecinier, & ſes noix. Il dit que quatre ou cinq, ſelon l'âge & le temperament des perſonnes ſuffiſent pour purger très-bien : mais que quand on en prend une plus grande quantité, l'on s'expoſe à des vomiſſemens cruels & à des évacuations trop grandes.

d'Inde. Dans le premier il décrit le *palma chriſti.*

Dans le ſecond, c'eſt le medecinier qui porte une amande, comme il le dit, plus groſſe que celles des grains de *ricin*, c'eſt-à-dire plus groſſe que celle du *palma chriſti.* C'eſt celle que je viens de décrire, on l'appelle à St. Domingue, noix de medecine.

Il parle dans le troiſieme d'un autre ricin, qu'on appelle pignon d'Inde, en latin grana *tilli*, grana *tillia.* Je crois que ce ſont les mêmes que les pignons du *palma chriſti.*

Enfin il en ajoûte une quatrieme eſpece, qu'il appelle medecinier d'Eſpagne, ou la noiſette purgative. Je crois que c'eſt le fruit qui eſt décrit dans le ſecond article. Ainſi il n'y auroit que deux eſpeces de ricins ou pignons d'Inde; ceux du *Palma Chriſti*, & ceux du medecinier.

Je n'ai vû à St. Domingue que le

palma chriſti, & le medecinier, dont il y a trois eſpeces, ſuivant le Pere Labat.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt facile de s'éclaircir ſur cette matiere.

Minguet ne parle que de l'amande du medecinier. *Elle eſt*, dit-il, *purgative, mais dangereuſe, parce qu'il eſt bien difficile d'en trouver la doſe. Elle purge haut & bas, ſi on n'en ote pas le germe.*

En ôtant le germe & la pellicule qui ſépare les lobes, elle eſt moins vomitive, mais elle l'eſt toûjours.

Nandiroga, ou Contrepoiſon de l'Amérique.

„ Je nomme ainſi ce ſimple, dit „ Minguet, à cauſe de ſon fruit, ou „ graine, grande comme une piece „ de huit (*a*), ronde & faite comme „ la noix. On en peut tirer l'huile

(*a*) C'eſt une piaſtre valant huit eſcalins.

„ comme de l'olive, & en faire pren-
„ dre à une perſonne empoiſonnée,
„ cela la guérira. Elle entre dans la
„ compoſition des onguens, comme
„ beaucoup attractive; elle eſt encore
„ bonne pour les éréſipeles, elle croît
„ le long des arbres. Elle porte une
„ fleur blanche. „ Je ne connois point
ſes vertus. Le Pere Plumier l'appelle
nhandiroba ſcandens foliis hederaceis angulosis.

Mariacobi ou *Mariacobo.*

„ Il croît ordinairement ſur le mû-
„ rier, par le moyen des oiſeaux qui
„ y portent la graine : cette plante eſt
„ pleine de piquans & fort tendre ;
„ ſon fruit eſt bon à manger, & pour
„ arrêter les cours de ventre. Il eſt
„ martelé, & ſon écorce eſt ſembla-
„ ble à celle de l'ananas. Il eſt rempli
„ de petites graines noires.

Je n'ai point vû de ces fruits.

Quand Minguet dit que cette plante vient sur le mûrier; il ne faut pas croire que ce soit des mûriers semblables aux nôtres : il n'y en a point à St. Domingue. L'orme de St. Domingue, qui ressemble assez à ceux d'Europe, porte un fruit fait comme une mûre verte au commencement, noire quand elle est mûre ; mais dure. C'est une bonne nourriture pour les chevaux, bœufs, moutons, &c.

Monsieur Duhamel assûre que le mûrier de Minguet est le bois jaune du Cul-de-sac, qu'il est bon pour la teinture.

Orange aigre.

„ Le fruit entre dans la composi-
„ tion des eaux & des onguens pour
„ les ulceres les plus vilains & les plus
„ vieux. On fait de son écorce séchée
„ au soleil une poudre à vers fort
„ amere. Sa feuille & ses bourgeons

„ entrent dans les bains aromatiques ;
„ ſa racine dans les tiſannes pour les
„ maux veneriens. „

Il a oublié de dire que les eſclaves ſe ſervent de ces oranges pour blanchir le linge, &c. & que *boucanées*, comme on parle à St. Domingue, c'eſt-à-dire un peu cuites ſur les charbons, on s'en ſert journellement pour les bleſſures des chevaux, & même pour nettoyer les ulceres des Negres.

Ces orangers viennent en grande quantité dans les bois. On en met de diſtance en diſtance dans les haies de citronniers, que l'on taille comme la charmille dans nos jardins, & que l'on cercle très-ſoigneuſement ; ce qui rend les chemins, qui ont environ ſoixante piés de large, d'une extrême beauté ; car ces orangers ſont toûjours chargés de fruit & de fleurs.

Orme.

„ De ſes bourgeons & de ſon fruit, „ on fait une boiſſon fort agréable, „ & purgative. Elle maintient ceux „ qui en boivent gras & frais, comme „ s'ils venoient d'Europe. Toute ſorte „ d'animaux s'en nourriſſent. Sa cendre eſt bonne pour faire du ſavon. „ Sa fleur eſt blanche. Cet arbre entre „ dans les tiſannes pour gonorrhées „ (*a*) & galanteries. „

Il ne dit point quelle partie.

J'ai beaucoup entendu parler de cette boiſſon : mais je n'en ai point vû.

Le P. Plumier appelle cet arbre *guajuma arbor ulmi folio, fructu ex purpurâ nigro.*

Thibé.

„ C'eſt un poiſon d'autant plus dan-

(*a*) Je ſai que quelques habitans ſe ſervent de l'écorce pour les gonorrhées.

„ gereux que l'on en meurt pour peu „ qu'on en mange, ou que l'ayant „ manié on ne ſe lave pas les mains. „ On ne change point de couleur, on „ n'enfle point. Il empoiſonne les „ chiens; les chevaux en meurent ſi- „ tôt qu'ils en ont mangé. „ Minguet ſe trompe.

J'ai guéri des mulets, dont l'un entre-autres étoit empoiſonné dès la veille, & fort enflé. Je leur faiſois avaler une demi-once d'orvietan dans une chopine de vin.

Cette herbe vient dans les ruiſſeaux.

Mr. Duhamel appelle cette plante, *ra punculus aquaticus foliis cichorii, flore albo, tubulo longiſſimo.* Le P. Plumier la nomme *trachelium ſonchi folio, flore albo, tubulo longiſſimo.*

Quenique.

„ Sa graine eſt de couleur de cendre: „ bonne dans les tiſannes pour les go- „ nor-

„ rhées. Il croît au bord de la mer „ armé de piquans, & produit une gouſ- „ ſe comme un pois jaune. „

Je ne connois point cette plante.

Roſeau.

„ Sa racine eſt bonne dans les tiſan- „ nes pour gonorrhées. Il croît au bord „ des rivieres comme une canne à „ ſucre: il porte un pennache pour „ fleur au bout de la tige. „ Ce pennache eſt aſſez ſemblable à la fleur des cannes à ſucre que l'on appelle fleche.

On ſe ſert très-communément de la racine dans les tiſannes rafraîchiſſantes.

Ce peut-être une eſpece de banbou, ou roſeau des Indes Orientales. Il n'eſt ni ſi beau, ni ſi gros, ni ſi haut.

Régliſſe de l'Amérique.

„ C'eſt une liane qui a la même

„ odeur, (*a*) que la réglisse veritable;
„ elle est bonne pour les maux véné-
„ riens. Sa feuille est fort douce, la
„ fleur d'un blanc sale, son écorce
„ grise.

On l'appelle liane, parce qu'elle porte des tiges menues, pliantes & fort longues. Ses feuilles sont assez semblables à celles de l'acacia, ou de la poincillade, rangées par paires. Son fruit est un petit pois rouge, avec un point noir dans une gousse fort courte. On en apporte dans les ports de mer: les Religieuses en font des chapelets; le peuple en fait des colliers pour les enfans. Il n'y a que sa feuille & sa tige qui ait le goût de la réglisse, la racine ne l'a point. On pourroit la nommer *Glycyphyllon Americanum.*

On l'employe dans les tisannes, ou seule ou mêlée avec d'autres plantes. Je m'en servois dans les commence-

[*a*] Il a voulu dire le même goût.

mens des gonorrhées jusqu'à ce que la douleur fût passée.

Le P. Plumier l'appelle *Orobus fructu coccineo nigrâ maculâ notato.*

Ronce de l'Amerique.

„ Cette plante croît le long des „ montagnes : elle est fort épineuse, „ & jette plusieurs pommes ensemble, „ le long de ses branches. Le dessous „ est par barre, & sa pomme est grise. „ Elle entre dans les tisannes pour „ les maux vénériens : on la coupe „ par morceaux.

Le P. Plumier la nomme, *Pereskia aculeata, flore albo, fructu flavescente.* Je ne la connois point.

Raisinier du bord de la mer.

„ On fait de la racine une tisanne „ bonne pour le flux de sang & cours „ de ventre. Son raisin bouilli avec „ un peu de sucre & coulé, est bon

„ pour les mêmes maladies. Il fleurit „ violet (*a*). „

Raquette.

Minguet dit que *la fleur entre dans les tiſannes pour galanterie ; que ſon fruit eſt rouge : que ſa feuille cuite ſous la braiſe, dépouillée de ſa premiere peau, appliquée ſur apoſtumes, y fera bon effet.* Il n'en dit rien d'avantage.

Ses feuilles (que l'on appelle patte de raquette), *boucanées*, c'eſt-à-dire, paſſées ſur la braiſe, appaiſent les inflammations ; mûriſſent les abſcès, appliquées deſſus.

En lavemens, elles ſont excellentes pour les douleurs de ventre, la dyſſenterie & la diarrhée.

On mange ſon fruit en compotte : on dit qu'il eſt aſtringent ; il eſt un peu fade.

(*a*) Cet arbre n'eſt point le mangle rouge, comme le P. Labat le dit.

Le P. Plumier apelle la raquette, *Opuntia major validiſſimis ſpinis munit*. Je ne ſai s'il a donné ce nom à la raquette baſſe. Il me ſemble qu'à cauſe du terme, *major & validiſſimis ſpinis munita*, il conviendroit mieux à l'arbre. Il ſemble auſſi que c'eſt l'arbre qui eſt déſigné par les Auteurs rapportés dans le Dictionnaire des drogues ſimples.

Quoi qu'il en ſoit, la raquette arbre, eſt garnie d'épines plus longues & plus dures que la raquette baſſe ; elles occupent le tronc, les branches & communément les feuilles. Ces feuilles de la raquette baſſe ſont longues d'environ un demi-pié, plattes, en ovale, épaiſſes tout au plus comme le doigt (*a*) ; celles de l'arbre ſont moins longues. Il y en a de plattes, de triangulaires &

(*a*) Il y en a une eſpece toute garnie d'épines blanchâtres, comme le tronc de l'eſpece qui eſt arbre : une autre toute verte, avec quelques tubercules épineux.

de quadrangulaires. Le fruit eſt le même dans l'une & l'autre eſpece. Je ne ſai ſi l'on mange celui de l'arbre. Je n'ai vû employer que la baſſe, que l'on pourroit appeller, *Opuntia minor humilis, foliis è terra exſurgentibus.*

Il y a une eſpece de cette derniere que l'on appelle raquette Eſpagnole, qui n'a point d'épines, dont on fait un ſirop fort bon pour la toux, pour les poitrines ſeches, échauffées, &c.

Sauge.

„ Elle croît le long des rivieres (*a*) „ elle a l'odeur de la ſauge de l'Eu- „ rope. La fleur eſt blanche par pe- „ tits bouquets. „ Elle reſſemble à la grande ſauge, nommée par quelques Botaniſtes *ſalvia latifolia.*

Le P. Plumier l'appelle, *camara arboreſcens ſalviæ folio.*

(*a*) Il devoit ajoûter comme un petit arbriſſeau qui a beaucoup de tiges.

Sauge blanche.

„ Elle croît dans les vieilles savanes, „ n'a point tant d'odeur que l'autre ; „ sa feuille est plus petite & plus „ blanche ; sa fleur est blanche, entre- „ coupée en trois. Elle pousse une „ seule tige fort petite. „

Je n'en ai jamais vû.

Surelle ou *Ozeille de Guinée.*

„ Elle est bonne dans la soupe & „ dans les bouillons des malades (*a*). „ Son fruit bon pour faire gelée, & „ vin qui enivre. „

Son fruit est une coque épaisse, tendre, qui succede à une grande fleur, en cloche : on en fait des compottes & de la gelée fort bonnes : on la prend avant qu'elle commence à sécher.

[*a*] M. Desportes en employoit les bourgeons dans les tisannes rafraîchissantes.

Il y en a de blanche & de rouge. La blanche eſt moins ſûre que la rouge ; on la préfere pour les compottes.

La plante vient comme un grand arbriſſeau, fort touffu par la multitude des branches qui ſortent d'une ſeule racine.

Seguine rouge.

„ Purgative & ſudorifique. Elle „ croît dans les montagnes : ſa tige „ eſt noüeuſe comme un roſeau ; ar„ mée de petits piquans, &c. „ C'eſt la ſquine ou l'eſquine. Sa racine eſt comme Lemery l'a écrite, mais beaucoup plus groſſe & plus longue. Il y en a qu'on eſt obligé de couper pour la tirer de terre. Auſſi Minguet, dit, que *chaque pié en fournit plus d'un baril.* Il y en a de différente groſſeur. Elle eſt plus dure, plus compacte & plus ligneuſe que celle qui nous vient de la Chine.

Je n'ai point reconnu de vertu purgative dans cette racine: peut-être la perd-elle en séchant; il y en a même qui la font sécher au four avant de s'en servir. Je me contentois de l'exposer à l'air pendant trois ou quatre mois.

Elle pousse une tige qui monte & s'attache dans les arbres: elle est d'un verd brun, couverte de petites épines, comme le rosier: mais elles ne sont pas si fortes, elle a des nœuds en distances inégales, faits comme ceux du roseau. Cette tige principale en produit d'autres qui se sechent & qui tombent. Elle porte des feuilles rangées alternativement sur des queues assez longues. Ordinairement il sort une tige commune à trois feuilles, dont l'une est portée sur une queue plus courte, les deux autres sur deux queues bien plus longues. Ces feuilles sont oblongues & se terminent en une

pointe un peu allongée ; mais qui ne pique pas.

Scolopendre double.

„ J'ai découvert ce ſimple depuis peu: „ elle eſt fort rare & croît ſur des ar- „ bres pourris. On en fait un ſirop „ excellent pour toutes ſortes de mala- „ dies de poitrine ; comme aſthme, „ rhûme & autres. Elle entre dans „ les tiſannes pour l'hydropiſie & maux „ de ratte. „ Minguet parle encore de deux autres eſpeces: il appelle l'une *ſcolopendre jaune, qui vient auprès des arbres & ſur des arbres & contre des bois pourris.*

Il appelle l'autre „ *ſcolopendre rouge,* „ *qui croît par bouquets le long des arbres.* „ Cette troiſieme a les feuilles plus „ grandes avec des eſpeces de piquans „ aux deux côtés. Il leur attribue les „ mêmes vertus, avec cette obſerva- „ tion que la derniere en a moins que „ les deux autres. „

Je ne connois point ces eſpeces de ſcolopendre.

Séné bâtard.

„ Très-bon dans les lavemens com-
„ poſés pour hydropiſie ; & lorſqu'il eſt
„ ſec, dans les bains aromatiques.
„ Sa fleur eſt jaune & d'un rouge
„ mourant. Il porte une coſſe fort pe-
„ tite & platte aprochant du ſéné
„ du Levant. Il croît ordinairement
„ dans les ſavanes, meurt dans les ſé-
„ chereſſes, & reverdit dans les tems
„ humides, & en ſi grande quantité,
„ que l'on a de la peine à paſſer où il
„ y en a. Ses feuilles ſont un peu lon-
„ gues, oppoſées vis-à-vis l'une de
„ l'autre, non terminées par une im-
„ paire. „

Séné de l'Amérique.

„ Plus fort que celui du Levant :
„ très-propre en infuſion, ſurtout pour

„ hydropiſie, pourvû que coupé on
„ le faſſe ſécher à l'ombre. Sa fleur
„ eſt petite, ronde, d'un blanc blafard.
„ Sa coſſe eſt ronde & longue con-
„ tenant ſa graine. Il croît ordinai-
„ rement dans les endroits élevés,
„ terres autrefois défrichées & aban-
„ nées.

Je n'ai jamais vû de ſéné dans les quartiers ou j'ai demeuré. Celui que j'ai cultivé venoit de graine que l'on avoit apportée du Cap.

Trompette.

Il y a un arbre à St. Domingue qu'on appelle bois trompette, qui croît fort haut, & qui a peu de branches. C'eſt apparemment de cet arbre que notre Auteur veut parler ſous le même nom de *trompette* : du moins n'en connois-je pas d'autre.

„ Ses racines ſont, dit-il, écartées ; elles

„ entrent dans les tiſannes pour go-
„ norrhées.... Sa fleur eſt blanche,
„ (*a*) par trois queues de rat, ſa graine
„ bonne à manger. „

Mr. Deſportes employe ſon écorce dans les tiſannes apéritives.

Treſle.

„ Bon en tiſanne pour difficulté
„ d'urine. Sa racine eſt très-bonne
„ auſſi: mais il en faut uſer médio-
„ crement, car elle feroit piſſer juſ-
„ qu'au ſang. Sa feuille entre dans les
„ tiſannes pour maux vénériens. Les
„ gouſſes ſont en grappe; ſa feuille
„ ronde, & la fleur pâle: il croît le long
„ des chemins & ſavanes. „

Selon Mr. Duhamel, ce que Minguet appelle treſle, eſt une eſpece de pois chiche fort peu diſſemblable à celui d'Europe.

(*a*) Il y a là quelque choſe de louche: il y manque apparemment le mot *terminée*.

Bois ſifleux, ou *bois à flot.*

„ Son bois eſt extrêmement léger.
„ Sa feuille fort grande, ſa fleur blan-
„ che, ſa gouſſe longue, des ſemen-
„ ces petites, noires & rondes, ſon
„ cotton d'une fineſſe incomparable.

Je ne la connois point.

Bois major.

C'eſt un petit arbriſſeau. Je me ſuis ſervi de ſa racine pour les gonorrhées, lorſqu'on ne trouve plus de pois-puant, qui meurt dans la ſaiſon des ſecs (*a*). Il eſt fort connu.

Minguet n'en parle point.

(*a*) Dans les îles de St. Domingue & autres, ſituées entre le tropique du cancer & l'équateur, on ne compte que deux ſaiſons : la ſaiſon des pluies qui commence dans le mois de Mai, & finit vers la fête de tous les SS. & la ſaiſon des ſecs, depuis Novembre juſqu'au mois de Mai, parce qu'il pleut tout au plus une fois le mois pendant tout ce tems, au lieu que dans les autres, il pleut preſque tous les jours.

Bois Mary ou *d'Almarie.*

» Cet arbre eſt bon en mâture de
» vaiſſeaux, mais fort peſant, ſa fleur
» eſt blanche ; les oiſeaux mangent
» ſon fruit.... Il en ſort une gomme
» d'un très-beau vert, elle entre dans
» les onguens.

J'ai vû à St. Domingue pendant la guerre, de belles bougies vertes, apportées, à ce qu'on diſoit, de la nouvelle Angleterre. Elle étoit certainement faite avec une gomme, mêlée peut-être avec quelques-unes de ces huiles du pays qui ſe figent, ou bien avec un peu de cire. N'étoit-ce point avec cette gomme (*a*) ? C'eſt à cauſe de ce ſoupçon que j'ai parlé de cet arbre, qui d'ailleurs n'entre point dans l'objet que je me ſuis propoſé.

(*a*) J'en ai vû d'autres faites avec le blanc de baleine & quelqu'autre matiere graſſe.

Bois Capitaine.

C'eſt un arbriſſeau. Ses feuilles ſont pardeſſus vertes & cuiſantes, pardeſſous blanchâtres, remplies de petites pointes très-fines qui reſtent dans les doigts quand on les touche. *Il porte un fruit comme une ceriſe, bon à manger*, dit Minguet. Sa fleur eſt blanche.

Comme j'ai été attrappé une fois à ſa feuille, je n'ai pas eu la curioſité de goûter ſon fruit.

Le P. Plumier a nommé cet arbriſſeau, *Malpighia latifolia, folio ſubtùs ſpinoſo.*

Bois de fer.

„ Son fruit eſt gros & rond comme „ le petit doigt. Son bois eſt fort amer: „ il caſſe les meilleures haches lorſ- „ qu'on le veut couper. „

Minguet n'en dit pas davantage.

Son écorce entre dans les tiſannes ſudorifiques

ſudorifiques avec le gayac. Voyez le Dictionnaire des drogues ſimples, Art. *lignum ferri.*

Cœur de bœuf.

Nous en avons parlé ci-deſſus. Voici ce que Minguet en dit:

» Son fruit eſt ſemblable au cœur d'un » bœuf, jaune en dehors, lorſqu'il » eſt mûr (*a*), blanc en dedans, & rem- » pli de petites graines. Il eſt bon à » manger, & ſon uſage peut arrêter » un cours de ventre. » C'eſt ſur ſon témoignage que je m'en ſuis ſervi, avec un ſuccès incroyable. Il ajoûte: « Sa » fleur eſt jaune tirant ſur le blanc. »

Chêne.

Minguet parle de deux eſpeces de chêne. Il appelle l'une chêne à gland. » Ce chêne eſt gris. Le bois en eſt

(*a*) Je n'en ai vû que de couleur de roſe.

» bon pour la conſtruction des mou-
» lins à ſucre, & lorſqu'il eſt mis en
» œuvre, il a l'odeur de la roſe. Sa
» fleur eſt à trois feuilles & autant d'é-
» tamines.... Son fruit eſt ſemblable
» au gland de l'Europe. Les Sangliers
» le mangent. »

Selon Mr. de la Lande, homme d'eſprit, très-curieux & grand Ingénieur, c'eſt le bois de roſe. Voyez Lemery, Art. *bois de roſe*.

Chêne noir.

» Bon à faire planches & à bâtir,
» meilleur que celui d'Europe, parce
» que le ver n'y donne pas.... Sa fleur
» eſt blanche, a quatre feuilles, ſuivie
» d'une longue gouſſe remplie de fi-
» laſſe. »

Cet arbre reſſemble aſſez au chêne d'Europe par ſa feuille & par ſon écorce. Les gouſſes ne ſont pas plus groſſes qu'une aiguille à tricotter. Elles ont

bien un pié & demi, ou deux piés de long. C'eſt la *Bignonia arbor folio ſingulari, ſiliquis longiſſimis & anguſtiſſimis* du P. Plumier. C'eſt uniquement pour faire connoître la *Bignonia*, que j'ai rapporté ces deux derniers articles.

Croque-mollier.

» Sa fleur eſt blanche & fourchue; » ſon fruit eſt noir, gros comme le » pouce, & couronné.... Il eſt aſtrin- » gent. Prenez-en quantité pour le » faire bouillir & diminuer en conſiſ- » tance de ſirop, pour le flux de ſang; » qui ſera arrêté en 24 heures. Il » croît au rivage de la mer, & pays » ſalineux. Sa feuille eſt armée de » piquans comme celle du petit houx.»

Je n'ai vû cet arbre que de loin en voyageant.

Frangipane.

C'eſt un arbre de moyenne grandeur

&hauteur, dont les branches ſont toutes tortues, ſa fleur eſt à cinq feuilles, variée de rouge & de blanc. Elle eſt épaiſſe. On en fait un ſirop fort bon pour les poitrines échauffées (*a*).

Frêne.

» Ainſi nommé, parce que ſa feuille » reſſemble à celle d'Europe. Il eſt fort » haut & droit, propre à faire du mer- » rain. Son fruit eſt gros comme le » pouce, preſque de la figure de l'o- » live; ſervant de nourriture aux ſan- » gliers & aux oiſeaux.

Son fruit n'eſt pas plus gros que les olives ſauvages. Il eſt verd avant de mûrir, il eſt noir quand il eſt mûr: il vient par bouquets ſur de longues queues. Il a fort peu de pulpe: elle eſt pâteuſe. Il renferme un noyau fort dur

(*a*) Quand les fleurs ſont tombées, il s'engendre deſſus une chenille qui mange les feuilles & tout ce qu'il y a de verd. Ces chenilles ſont vertes, fort groſſes & d'une grande beauté.

dans lequel il y a une amande très-amere. J'en ai fait tirer de l'huile. Une livre d'amande en donne quatre onces. Il faut la laver dans plusieurs eaux pour ôter son amertume. Alors elle est fort bonne à manger. Elle se fige comme fait ici l'huile d'olive en hyver; elle est fort blanche.

Indigo marron.

Il vient sans culture. On le cultive aujourd'hui comme le franc, auquel plusieurs habitans le préferent.

Selon Minguet, sa racine en tisanne est bonne pour les gonorrhées.

Quelques-uns employent aussi la décoction de toute la plante pour l'asthme : elle est fort désagréable, & peu en usage, apparemment par cette raison, ou parce que cette vertu n'est pas bien connue, ou parce qu'elle ne réussit pas ordinairement.

Liane à caconne.

» Sa fleur eſt d'un blanc jaune, elle » produit une gouſſe garnie d'un poil » roux. La féve qu'elle contient eſt » groſſe comme une chataigne, de la » même couleur, mais platte, ronde » & peinte d'un cercle noir dans ſa » rondeur. Elle eſt amere, quoique » les ſangliers la mangent fort bien.

J'ai vû de ces gouſſes : & l'on m'a dit que cette eſpece de maron qui eſt fort gros, étoit un bon contre-poiſon.

Le P. Plumier lui a donné le nom de *phaſeolus ſiliquis latis, hiſpidis, & rugoſis.*

Liane à chique.

» Sa graine eſt par grappes, comme » le raiſin, blanche quand elle eſt » mûre, & a ſur le bout de chaque » graine, un petit œil. Elle croît le » long des rivieres, elle eſt bonne

» à manger, contenant de petits » grains, comme des têtes d'épingle.

Mr. Desportes en employe la racine dans les tisannes apéritives.

Liane à bouton.

» Elle produit une pomme dans la- » quelle est un bouton couvert d'un » poil noir, doux comme satin, dans » lequel sont plusieurs petites graines; » il n'y a point de fleur. Elle est bonne » pour guérir des ulceres. » Les tiges & les feuilles entrent dans les tisannes apéritives de Mr. Desportes.

Liane à bœufs.

» Elle croît dans les montagnes, & » rapporte la chataigne de mer, ainsi » nommée, parce que les rivieres dé- » bordant l'entraînent à la mer. Cette » chataigne, qui est fort grosse & en forme » de cœur, sert à faire des tabatieres. Les » sangliers la mangent. Pulvérisée &

» infusée pendant une nuit, elle est bon-
» ne pour un fébricitant. Cette lianne est
» fort grosse, court d'arbre en arbre,
» quelquefois plus d'une demi-lieue.
» Son pié est ordinairement où il y a
» de l'eau. Sa feuille est fort petite ;
» les bœufs l'aiment beaucoup. »

Je ne connois ni cette lianne ni sa vertu.

Lianne à tonnelle.

» Il est certain que deux piés bien
» entretenus peuvent servir à une ton-
» nelle de demi-lieue : elle produit
» tant d'ombrage, & son épaisseur
» est telle que l'on y peut parer un
» grain de pluye. Son fruit est gros
» comme un œuf, ayant trois quarts
» & trois noyaux. Sa fleur est jaune,
» en forme de cloche, avec quatre éta-
» mines dans le milieu. »

C'est le convolvulus polyphyllos flore luteo & fructu maximis du P. Plumier.

J'ai vû dans la Ville de Léogane une de ces tonnelles.

Mangle du bord de la Mer.

» Il produit une gouſſe fort allon-
» gée, ſa feuille eſt ronde (*a*). Sa fleur
» eſt de couleur de feuille-morte. Son
» écorce eſt bonne en infuſion, pour
» une perſonne enflée, avec cette
» précaution de prendre le côté où le
» Soleil l'échauffe le plus. Il faut auſſi
» choiſir l'écorce la plus fine de ſes
» jambes ou racines hors de terre, ou
» d'eau. Il porte une graine que les
» ramiers mangent. » Mr. Deſportes l'employe avec le quinquina, l'écorce de ſucrier & d'amandier.

Voyez ci-deſſus ce que nous en avons dit.

Mûrier.

» La fleur eſt petite & blanche, ſui-

(*a*) Minguet ſe trompe : elle eſt oblongue comme nous l'avons dit, approchant de celle du laurier.

» vie d'un fruit gros comme le pouce,
» comparable à la fraiſe pour ſon bon
» goût. Son pépin eſt fort petit, toutes
» ſortes d'oiſeaux s'en nourriſſent. »

Le bois jaune du Cul-de-ſac, eſt ſans-doute le mûrier de Minguet. Cet arbre eſt bon pour la teinture; je ſuis ſurpris qu'il ne faſſe pas mention de cette particularité. Peut-être ne connoiſſoit-il pas le bois jaune; peut-être auſſi qu'il ne ſavoit pas ſon uſage. Mr. Duhamel.

J'ai demeuré trois ans au Cul-de-ſac: & je n'ai jamais entendu parler ni de ce mûrier ni de ſon fruit; d'où je conclus qu'il n'eſt pas fort commun.

Perroquet.

» Dans le mûrier & autres arbres,
» croît le perroquet, qui contient
» quatre ou cinq pots d'eau bonne à
» boire: on perce la plante avec la

» baguette du boucanier (*a*). »

Noiſettes.

» Le noiſettier vient fort haut. Sa » feuille eſt petite & fort fine. Il naît » dans les pays arides, & produit un » fruit gros comme le pouce, rond & » bon à manger, ayant beaucoup de » ſaveur : ſa coque eſt fort fine : mais » ſi-tôt que cette noiſette eſt vieille, » elle ſe rancit. Elle ſeroit bonne à » faire de l'huile.

Je ne connois point cette eſpece de noiſette. Je n'en ai pas même entendu parler : mais il y a dans quelques jardins de Léogane un grand arbre dont l'écorce eſt blanchâtre, qui ne porte pas un grand nombre de branches, & dont les feuilles ſont auſſi blanchâtres & fort grandes, il ne me ſouvient pas de ſa fleur. On l'appelle

(*a*) C'eſt un fuſil plus gros & plus long que les fuſils ordinaires.

noiſettier. Il porte un fruit gros comme une pomme de groſſeur médiocre : la peau eſt verte, & la pulpe qui eſt deſſous eſt jaunâtre. Elle couvre trois gros noyaux, dans chacun deſquels il y a une amande groſſe comme nos noiſettes, & auſſi bonne. J'en ai fait faire de l'huile excellente.

Marrons.

» Lianne griſe, qui porte une feuille » ronde, rapporte un fruit gros comme » une orange & de la même couleur, » quand il eſt mûr ; s'ouvrant par » le milieu, pour laiſſer ſortir trois » grains ſemblables aux marrons » d'Europpe ; même écorce & même « goût. Peu de perſonnes la connoiſ- » ſent ; elle grimpe dans les noyers. »

Je ne connois point cette lianne.

Noyer.

» Il porte des noix, ſemblables à

» celles d'Europe : mais la coque eſt
» plus épaiſſe & plus dure, & l'amande
» moins groſſe. Il croît dans les mon-
» tagnes arides ; ſa feuille reſſemble
» à celle du frêne d'Europe. »

Je ne connois point cette eſpece de noyer : mais j'en ai entendu dire ce que Minguet en rapporte.

Sucrier de montagne, ou *bois cochon.*

» Sa gomme eſt excellente pour les
» coups de fer. Il faut laver la plaie
» avec de l'eau fraîche, y inſinuer du
» baume avec un peu de charpi, une
» compreſſe avec un bon bandage
» pardeſſus : la plaie ſe ferme au bout
» de 24 heures. »

Ce qu'il a appellé gomme, il l'appelle baume ; c'eſt ſon véritable nom. On l'appelle encore huile, parce qu'il en a la conſiſtance. Ce baume participe du baume de copaü & de l'huile de térébenthine. Il eſt bon d'avertir qu'il ne

faut pas mettre du charpi dans la plaie, comme il le dit, mais un peu de baume, & pardeſſus un plumaſſeau qui en ſera imbibé. « Son écorce eſt » bonne dans les tiſannes pour les pians, » parce que ſa gomme eſt purgative. » (*Je ne ſerois pas de ſon avis, elle eſt trop chaude.*) » Son écorce eſt encore » bonne en tiſanne pour les gens at- » taqués du poumon, ou de l'aſth- « me; & ſi la partie gauche n'eſt point » attaquée, cela ſauve la vie; choſe » éprouvée. (*Il m'a l'air d'un mauvais obſervateur ſur cet article.*) « On l'appelle » bois cochon, parce que le cochon (*Marron, ou ſanglier de ce pays-là*) « étant » bleſſé, va mordre cet arbre, en fait » ſortir la gomme, y frotte ſa plaie & » la guérit. »

Un des meilleurs uſages qu'on peut faire de cette écorce, c'eſt de la faire entrer dans une eau vulnéraire faite au ſoleil, dans le goût de celle que

je compoſois il y a une trentaine d'années, qui eſt aujourd'hui fort commune dans Paris, & connue ſous le nom d'eau rouge, ou d'eau de vie rouge.

J'en ai fait auſſi à St. Domingue avec les plantes vulnéraires du pays, par l'uſage de laquelle j'ai ſauvé à des Negres leurs mains écraſées par les moulins à ſucre, que l'on avoit coûtume de leur couper. Depuis le premier jour juſqu'au dernier, je ne les faiſois panſer qu'avec cette eau-devie. Mr. Deſportes fait entrer cette écorce dans les tiſannes apéritives.

Citronnier.

» Sa racine eſt bonne dans les tiſannes » pour galanteries. Son fruit ſert à » faire l'onguent noir avec lequel on » ne manque jamais de guérir quelque » ulcere que ce ſoit. Il eſt ſi violent » qu'il fait plus de douleur que la

» pierre infernale : c'eſt pourquoi on » l'appelle auſſi l'onguent du diable ; » il mange les mauvaiſes chairs, nour- » rit & fait venir les bonnes, & pré- » ſerve de la gangrene. »

L'onguent noir ſe fait avec du mâche-fer, de la ſuie & du jus de citron. Il eſt fort en uſage ; on l'applique chaud ; ceſt pourquoi il fait tant de douleur. » Ses pépins pilés font mou- » rir les vers des enfans. »

Mr. Deſportes fait entrer ſon écorce, avec celle d'oranger ſauvage dans les opiates apéritives.

Ceriſes de l'Amérique.

» Rouges grappues, groſſes comme » celles d'Europe, pâteuſes & alté- » rantes. Cet arbre a la feuille large » & grande comme le coudre. »

Le P. Plumier l'appelle *Malpigia mali punici facie.*

Je ne connois point cet arbre, & je n'en

n'en ai jamais entendu parler.

Le véritable cerisier de St. Domingue.

C'est un petit arbre épineux à petites feuilles rondes, avec quelques échancrures: son fruit est rouge & gros comme une cerise: mais il est à quatre petits coins. Au lieu de noyau, on trouve au milieu trois petits morceaux d'une substance membraneuse & coriace.

Ce fruit cru est fort acide & âpre. Quelques-uns pourtant le mangent saupoudré de sucre. En compotte il est excellent: il a le goût des cerises & des framboises d'Europe: on en fait aussi une gelée parfaitement bonne.

Ici finit Minguet.

Bois d'Inde.

Minguet ne parle point d'un grand arbre des îles, que l'on nomme bois d'Inde. Quoique je n'en aie pas fait dans le pays une deſcription éxacte, je vais en dire ce que j'en ſai.

Il ne faut pas le confondre comme a fait Lemery, avec le bois de la Jamaïque ou bois de Campêche. Celui-ci eſt un bois fort épineux, dont on fait des haies à St. Domingue depuis peu de tems; il vient mieux que le citronnier & garnit davantage.

Quand on le laiſſe croître, il devient un grand arbre, dont on envoye le cœur en France, pour les teintures. L'erreur de Lemery, vient apparemment, de ce qu'autrefois, avant que l'on connût le nom de bois de la Jamaïque & de Campêche en France, on l'appelloit purement & ſimplement, bois d'Inde. Cette partie de l'arbre eſt

rouge : il ne porte point de baies. mais une petite follicule membraneuſe, mince & platte, à peu-près comme celle du frêne : ces baies, non plus que les feuilles, n'ont ni l'odeur ni le gout de la feuille & des baies du bois d'Inde, cette petite gouſſe renferme des ſemences.

Le bois d'Inde de St. Domingue & de pluſieurs autres îles, eſt un grand arbre, & peut-être le même, qui ſelon Lemery, croît en Cambaya, dans les Indes Orientales (*a*). Les feuilles de celui dont je parle ſont grandes comme celles du laurier, liſſes & de couleur verte.

Elles ont une odeur mêlée de poivre, de girofle & de lauriers. Ainſi elles ſont les mêmes que le *folium Indum*, que l'on fait entrer dans la thériaque, avec cette différence que celles des Indes Orientales, vendues en France, n'ont

(*a*) Voyez Lemery, Art. *Malabatrum* p. 534.

preſque plus aucunes des qualités que les Auteurs demandent ; les baies (*a*) poſſedent ces trois qualités plus éminemment que les feuilles.

Dans les baies du bois d'Inde de la Jamaïque, le poivre domine. C'eſt par cette raiſon qu'on les appelle poivre de de la Jamaïque.

Lemery ſe trompe encore, quand il dit, que l'écorce de ce bois eſt la canelle blanche (*b*). La canelle blanche eſt l'écorce d'un autre petit arbre, du moins je n'en ai vû que de petits à la Martinique. Je n'en ai point vû à St. Domingue.

Il y a ſix ou ſept ans que j'envoyai à Mr. Laborye, Apothicaire fort connu par ſa capacité & ſa probité, une boîte de feuilles de bois d'Inde, pour être employées dans la thériaque.

(*a*) Ces baies ſont aſſez bien décrites dans l'article ci-deſſus ; *Malabatrum*.

(*b*) Article, bois d'inde. *p.* 502.

Le P. Labat a décrit assez bien le bois d'Inde ; qu'il appelle aussi laurier. Il dit qu'il porte deux fois l'année de petites fleurs blanches, qui rougissent un peu vers leurs extrémités ; elles sont par bouquets.

Voilà, Monsieur, & cher confrere ma tâche faite, & je vous envoye ce que je vous ai promis. J'ai pourtant envie d'y joindre quelque chose sur le bananier, le palmiste & le latanier. Je n'ai pas rapporté ci-dessus, ce que je connois de ces arbres ; parce qu'il n'y a rien ou peu à gagner, pour la matiere médicale. Mais toute réflexion faite, je crois qu'ils méritent de trouver place dans ce recueil, à cause de leur singularité. Vous en jugerez.

Bananier (a).

Il y en a de deux especes, qui ne

[a] *Musa arbor Palma humilis longis latisque foliis. Poma Paradisi, &c.* Voyez Lemery.

different gueres que par leur fruit. Le fruit de l'un s'appelle banane, le fruit de l'autre s'appelle figue banane.

Le bananier n'eſt autre choſe que pluſieurs feuilles roulées les unes ſur les autres, qui forment une eſpece de tronc, toûjours tendre, toûjours verd, de la groſſeur du corps d'un homme ordinaire, & qui croît juſqu'à la hauteur de ſix ou ſept piés. Si on doit l'appeller arbre ou plante, je le laiſſe à décider aux Botaniſtes de profeſſion.

Sa racine eſt une groſſe bulbe blanche, qui produit pluſieurs cayeux, qui avec le tems pouſſent des rejettons autour du tronc.

Voici ſa maniere de croître.

Il ſort d'abord de terre deux feuilles roulées qui s'élargiſſent pour faire place à deux autres, qui viennent du centre : ces ſecondes font place à une troiſieme paire ; la troiſieme à une quatrieme. Et ainſi des autres. Ces

feuilles s'appliquent fortement les unes contre les autres de presque toute leur longueur, qui peut être d'un pié & demi ou de deux piés : ensuite leurs pointes qui se recourbent vers la terre, se sechent & tombent.

Quand le bananier est arrivé à la hauteur que nous avons dit, ses feuilles, d'un beau verd, sortent absolument hors du centre, & s'étendent en l'air, presque toutes en lignes directes, peu écartées les unes des autres. Comme elles sont fort pesantes à cause de leur longueur, qui est au moins de cinq ou six piés, & de leur largeur qui en a deux ou environ, elles penchent un peu vers la terre : elles y tomberoient en peu de tems, si elles n'étoient pas soûtenues par une fort grosse queue, ronde d'un côté & platte de l'autre, qui regne, en diminuant, jusqu'au bout de la feuille, & distribue des nervures pour la soûtenir. Malgré ce

ſecours, elles ſont fort faciles à déchirer, & pour peu que le vent ſoit fort, il les ſépare en une infinité de bandelettes, de la largeur d'un pouce. Il ne faut que neuf mois au bananier pour faire ſa crûe: alors, du milieu de ſes feuilles, on voit naître une groſſe & forte tige ligneuſe longue de trois ou quatre piés, qui ſe termine en un gros bouton oblong, aprochant de la figure conique, de couleur de gris de lin. Cette tige eſt diſtinguée de diſtance en diſtance, par des eſpeces d'anneaux environnés de petits boutons: ce ſont les embryons des fruits qui y ſont collés; à meſure qu'ils groſſiſſent, on apperçoit un pédicule ligneux auquel ils ſont attachés quatre ou cinq enſemble.

Chaque anneau porte pluſieurs de ces pédicules, enſorte que la tige eſt toute couverte de ces fruits; longs d'un demi pié, de la groſſeur du bras

d'un enfant de cinq ou six ans, relevés de trois coins, couverts d'une peau verte qui devient jaune, & qui s'éleve facilement de toute sa longueur en trois parties, quand le fruit est mûr.

Il en vient communément (a), cinquante, soixante ou même davantage sur la tige; qui ainsi chargée s'appelle un régime.

Les fruits sont fort bons. Leur chair est jaune & ferme à peu-près comme la poire de virgouleuse, leur centre dans toute la longueur est garni de petites graines tendres, attachées à de petits filets, on les mange avec le fruit.

Ce fruit se mange cru, en compottes; bouilli avec du bœuf salé; frit, coupé en tranches minces de toute sa longueur; boucanné, c'est-à-dire,

(a) Lemery dit deux cens, c'est trop: le P. Labat, depuis trente jusqu'à cinquante, ce n'est pas assez.

cuit ſur le gril ou ſur les charbons. C'eſt une fort bonne nourriture & d'un grand ſecours quand le pain manque, comme il arrive ſouvent en tems de guerre. On plante l'oignon de bananier, ou ſes rejettons avec les cayeux dont ils ſont ſortis, le long de canaux qui conduiſent l'eau dans les habitations.

Voici les qualités que Minguet attribue au bananier.

» L'eau du corps, ou du tronc eſt » bonne pour le cours de ventre, pour » nettoyer les yeux chaſſieux ; l'eau » du bouton pour déterger les ulceres. » L'écorce du fruit verd, reduite en » charbon & pulvériſée, guérit les ul- » ceres & les crables (*a*). »

Du bananier qui porte la figue banane.

Toute la différence qu'on peut re-

(*a*) Ce ſont des fentes qui viennent ſous la plante des piés des Negres.

marquer entre ces deux eſpeces d'arbres avant qu'ils portent leur fruit, c'eſt que le bananier proprement dit a le tronc verd, & que celui du bananier-figuier tire un peu ſur le gris de lin. Mais le fruit nommé figue banane eſt fort différent de la banane : il eſt plus court, moins gros & moins droit. La Subſtance cuite de quelque maniere que ce ſoit eſt plus fondante & a un autre goût. Elle ne ſe mange guere autrement que rôtie ſur la braiſe, avec du ſucre, en tourte, & en beignets, où elle approche du goût de la pomme de reinette.

Minguet appelle cette eſpece de bananier, *bananier muſqué*. Il dit, qu'une ſeule *grappe* (c'eſt-à-dire, une tige ou régime), porte quelquefois plus de cent fruits, & il a raiſon.

On a donné au bananier en général le nom de pommier de paradis & de figuier d'Adam ; parce que quel-

ques Théologiens croyent que son fruit est le fruit défendu : (mais c'est peut-être mal deviner) & que nos premiers parens se couvrirent de sa feuille ; (ce qui est plus vraisemblable). (a).

Du palmiste.

Le Palmiste est un arbre de trente ou quarante piés de haut, fort droit, sans branches, sans écorce, & couronné de dix ou 12 feuilles, qui font comme une espece de pennache. Elles sont beaucoup moins longues & moins larges que celles du bananier.

Il est soûtenu par une infinité de racines qui ne sont pas si grosses que le petit doigt, qui forment au bas du tronc tout autour une grosse masse toute ronde.

Il se forme, comme le bananier de

(a) On appelle le bananier figuier d'Adam, ou pommier de Paradis, comme si c'étoit l'arbre du fruit défendu qu'Adam mangea. Dictionnaire de Trévoux.

quelques feuilles qui ſortent de terre & ſe roulant les unes ſur les autres, font un petit tronc verd qui ſe durcit & devient griſâtre à meſure que l'arbre croît : ainſi la partie ſupérieure eſt toûjours verte & l'inférieure griſe. Au lieu que le tronc du Bananier eſt toûjours tendre & verd, celui du palmiſte eſt extremement dur & liſſe.

Il eſt ordinairement moins gros par le pié, que par le milieu. Dans cette derniere partie il égale la groſſeur d'un homme ordinaire ; il revient enſuite à peu-près à la groſſeur du pié, qu'il conſerve juſqu'à la partie d'où ſortent les feuilles. La partie ſupérieure eſt toûjours verte, quelqu'âge qu'ait l'arbre ; elle s'appelle *chou*. Je croirois pourtant qu'il eſt d'autant plus court que l'arbre eſt plus vieux & qu'il ceſſe de croître. C'eſt une obſervation que je n'ai pas faite, & qui ne m'eſt pas venue dans l'eſprit étant ſur les lieux :

quoi qu'il en ſoit, la partie verte eſt ordinairement haute de trois ou quatre piés.

Quand on en a déroulé deux ou trois lames, dont la premiere eſt épaiſſe à peu-près de quatre ou cinq lignes, & toutes les ſuivantes plus minces à proportion, on trouve les autres fort blanches avec un rouleau au cœur ou milieu, auſſi fort blanc & fort tendre.

Ce chou palmiſte eſt auſſi bon que nos choux-fleurs; on le mange, non-ſeulement comme eux au beurre, au jus, à l'huile & au vinaigre ou comme des artichauds à la poivrade; on en met auſſi dans les potages gras & maigres ou ſeul ou avec d'autres légumes.

Lorſqu'on a enlevé ce chou, l'arbre meurt. On fait du tronc qui reſte, des pieux pour des entourages, pour bâtir des caſes, ou des planches pour les fermer, au lieu de maçonnerie.

Ce bois eſt un peu creux, rempli

de fibres fortes & mobiles, comme le gros fil que l'on appelle fil de bretagne, qui s'étend d'une extrémité à l'autre de l'arbre. Je ſoupçonne qu'elles ſervent à ſoûtenir l'arbre contre les grands vents, de peur qu'il ne ſe caſſe.

Cette eſpece de palmiſte s'appelle palmiſte franc.

Je ne veux pas omettre, qu'à la Martinique on mange de gros vers blancs, que l'on trouve, ou plutôt que l'on fait venir dans le tronc du palmiſte après l'avoir abbattu : je vais copier ce qu'en dit le P. Labat, tome premier, pag. 225.

Ver de palmiſte.

» C'eſt un inſecte qui ſe produit dans » le cœur de cet arbre (*du palmiſte*) » quand il eſt abattu. Ces vers ſont » de la groſſeur du doigt & d'environ » deux pouces de longueur. Je ne

» puis mieux les comparer qu'à un
» pelotton de graiſſe de chapon enve-
» loppé dans une pellicule fort tendre
» & fort tranſparente. On ne remar-
» que dans le corps de l'animal aucune
» partie noble, ni entrailles ni inteſ-
» tins, du moins à la vûe, car on
» voit autre choſe avec une loupe de
» cryſtal, quand on a fendu l'ani-
» mal en deux parties : la tête eſt
» noire & attachée au corps ſans au-
» cune diſtinction de cou.

» La maniere de les apprêter, eſt
» de les enfiler dans une brochette
» de bois pour les tourner devant le
» feu. Quand ils commençent à s'é-
» chauffer, on les ſaupoudre avec de
» la croûte de pain rapée, mêlée avec
» du ſel : cette poudre retient toute
» la graiſſe qui s'y imbibe : quand ils
» ſont cuits, on les ſert avec un jus
» d'orange ou de citron. C'eſt un
» très-bon manger & très-délicat.

» Il

» Il y a encore une autre maniere de » les accommoder ; c'eſt de les mettre » dans une caſſerolle ou dans un petit » canaris, avec du vin, des épiceries, » un bouquet d'herbes fines, quelques » feuilles de bois d'Inde, & des écor- » es d'orange. » Voici, continue le P. Labat comment ces vers naiſſent dans les palmiſtes :

» Lorſque le palmiſte eſt abattu, » & qu'on n'a pas beſoin du tronc, » on y fait avec la ſerpe ou la hache » pluſieurs entailles le long du tronc, » afin que certaines groſſes mouches » qui produiſent les vers dont je viens » de parler, puiſſent entrer dans le » cœur de l'arbre, en manger la » moelle, & y laiſſer leurs œufs, qui » s'écloſent & forment ces vers. Il » faut avoir ſoin d'aller au bout de ſix » ſemaines voir l'arbre qu'on a en- » taillé. On le fend dans toute ſa lon-

» gueur, & on trouve ces vers dans ſa » moelle. Quand on néglige d'y aller » environ ce tems-là, on ne trouve » plus de vers. Il faut qu'ils ayent » changé de figure, comme les vers » à ſoie, & qu'ils ſoient devenus des » mouches.

» Je n'ai vû ces vers qu'à la Mar- » tinique, quoi qu'il y ait des palmiſ- » tes à choux, dans toutes les autres » îles.... Il eſt vrai que je n'y ai point » vû ces eſpeces de mouches. »

Il y a encore deux eſpeces de palmiſtes, dont l'une s'appelle palmiſte épineux, l'autre palmiſte à vin.

Le palmiſte épineux eſt ainſi appellé, parce que ſelon le P. Labat, & Minguet, ſon tronc & ſes feuilles ſont toutes couvertes d'épines. Il porte des bouquets de petites noix, dit le P. Labat; groſſes comme des chataignes, qui ſont remplies d'une ſubſtance blanche & oléagineuſe. *Son chou*, dit-

il encore, *eſt plus délicat que celui du palmiſte franc.*

Le P. Plumier l'appelle, *palma dactilifera aculeata minima.*

Le palmiſte à vin eſt ordinairement beaucoup plus gros par le milieu que par ſa partie inférieure ou ſupérieure. Minguet dit, qu'on n'en mange point le chou, mais qu'on en tire la moelle, qu'on en exprime le ſuc, qu'on le garde dans des bouteilles, & que cette liqueur devient un vin, *qui dans le commencement purge beaucoup, & engraiſſe à vûe d'œil; que ſi l'on avoit quelque mauvais mal dans le corps, il le feroit ſortir, & qu'il ôte l'appétit.*

Je n'ai point entendu dire qu'on faſſe de ce vin à St. Domingue. Peut-être y en faiſoit-on avant qu'on en apportât de France.

Le P. plumier appelle cette eſpece, *palma dactilifera & vinifera.*

Du Latanier.

Le latanier ne differe du palmiſte que par ſes feuilles. Il ſort de terre de la même maniere, il devient de la même hauteur également gros par tout. Ses feuilles ſont au ſommet, elles repréſentent parfaitement un éventail ouvert, de la longueur d'environ un pié ou un pié & demi, & un peu moins de largeur. Elles ſont découpées profondément en pluſieurs bandelettes épaiſſes, roides, terminées en pointe, pliſſées par en bas, & réunies ſur une petite queue, groſſe comme une plume à écrire, longues d'environ un pié & demi tout au plus, & non pas de trois ou quatre, comme le P. Labat l'a écrit. Cet arbre ſert aux mêmes uſages que le palmiſte.

Minguet compte quatre eſpeces de lataniers. Le petit, que le P. Plumier appelle, *palma dactilifera radiata major*

glabra : le franc que le même Pere nomme *palma dactilifera radiata minor glabra:* le 3e. latanier à ſcie, & le 4e. latanier épineux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin de la ſeconde lettre.

LETTRE TROISIÉME.

Sur le Remora & les Halcyons.

JE comptois, Monsieur, & cher Confrere, être quitte avec vous après avoir fait ce que vous m'aviez demandé sur les maladies qui regnent à St. Domingue, & sur les plantes de cette île. Mais vous m'avez entendu parler du Remora & de l'Halcyon d'une maniere fort différente de ce qu'on en pense; & vous m'exhortez à écrire ce que j'en ai vû, & ce que d'habiles Marins

m'en ont appris. Je ne sai si beaucoup de gens sont curieux d'approfondir ce qu'il y a de vrai & de faux, dans les anciennes fables du *remora & des halcyons*. N'importe, dites-vous, cette connoissance est du ressort de l'Histoire naturelle; il s'en trouvera toûjours quelques-uns qui seront bien aises de savoir à quoi s'en tenir. A la bonne heure, Monsieur, je vous obéirai. Mais n'attendez pas de moi que j'aille courir les bibliotheques, lire des catalogues & feuilleter bien des volumes, pour rapporter ce que les Auteurs modernes, (s'il y en a) ont écrit sur cette matiere: je me contenterai de rapporter ce que Pline & les autres Auteurs anciens nous en ont laissé, & je tâcherai de développer ce que l'on en doit croire.

» Le *remora*, dit Pline est un très-
» petit poisson, qui se trouve sur les
» rochers: quand il s'attache à la

» quille des navires; on croit qu'ils en » marchent plus lentement. Ce qui lui » a fait donner le nom de *remora* (*a*). Il rapporte enſuite le ſentiment des anciens. » Ariſtote, dit-il, (*b*) croit qu'il a » des piés, de la maniere dont la multitude de ſes nageoires eſt diſpoſée.

Mutianus penſe que c'eſt le *murex*, coquillage plus grand que le *purpura* (*c*). Le même Auteur rapporte, qu'il s'en

(a) *Echeneis eſt parvus admodum piſcis aſſuetus petris: hoc carinis adhærente naves tardiùs ire creduntur: inde nomine impoſito.* Lib. IX. c. XXV. *è noſtris quidam latinis remoram appellavere eum.* Lib. XXXII. c. 1.

(b) *Pedes eum habere arbitratur Ariſtoteles, ita poſitâ pinnarum multitudine.*

(*c*) Le murex eſt un coquillage dont la liqueur ſervoit à teindre; les Latins n'appelloient pas cette teinture, *purpura*, mais *murex conchiliata*, *veſtis tincta muice*, *vel conchiliata.*

Le *Purpura* eſt un coquillage qui ſervoit auſſi au même uſage. Ce qui étoit teint de la liqueur de cette eſpece de coquillage s'appelloit *purpura*, que nous appellons auſſi la pourpre ..... Vitruve a cru que le coquillage appellé *Purpura*, avoit une couleur différente, ſuivant la différence du ſol où on le trouvoit;

étoit collé une si grande quantité sous un Vaisseau que Périandre, Tyran de Corinthe envoyoit (*a*) avec ordre de mutiler inhumainement trois cens enfans nobles de Corcyre (*b*), qu'il ne put jamais avancer, quoique les vents enflassent toutes les voiles ; & que l'on honoroit à Gnide dans le temple de *Venus*, les coquilles qui avoient opéré cette merveille (*c*).

Enfin, Trebius Niger (*d*), dit, que ce

que celui de Tyr avoit une couleur rouge ; que celui d'Afrique l'avoit d'un rouge foncé tirant sur le violet. Il y a des Auteurs qui assûrent que les Latins se sont trompés, en croyant que la couleur pourpre venoit d'un coquillage : ils prétendent, que ce qui servoit à teindre en pourpre, étoit le sang d'un petit insecte, que l'on appelle *cochenille*.

(*a*) A Alyatte Roi de Sarde.

(b). *Mutianus muricem esse latiorem purpurâ conchâ, utroque latere sese colligente, quibus inhærentibus, plenam ventis stetisse navem portantem nuntios à Periandro ut castrarentur nobiles pueri, Conchasque quæ id præstiterint apud Gnidiorum Venerem Coli.*

(c) *Herodote*, Livre III.

(d) *Trebius Niger, pedalem esse & crassitudine quinque digitorum : naves morari.*

poiſſon eſt long d'un pié & épais de cinq doigts ; & qu'il retarde la marche des Vaiſſeaux.

Nous voyons ici les ſentimens partagés ſur la nature du rémora : les uns penſent que c'eſt un poiſſon ; d'autres que c'eſt un coquillage. Ariſtote ſemble éloigner cette idée en lui donnant des piés, ou du moins en ſuppoſant que ſes nageoires lui en ſervent ; car les coquillages proprement dits, n'ont ni piés ni nageoires. Il faut joindre Trébius Niger à Ariſtote : on pourroit, ce ſemble, attribuer ce même ſentiment à Pline. Mais on ſera détrompé quand on lira ce qu'il en a dit dans le livre trente-deux, où il parle en Déclamateur plutôt qu'en Hiſtorien de la force immenſe de ce petit poiſſon.

» Qu'y a-t'il de plus fort que la mer, » les vents & les tempêtes (*a*) dit-il,

(a) *Quid violentius mari ventisve, & turbinibus &*

» lorſque leur puiſſance ſe réunit à
» pouſſer un Navire ? & cependant
» un petit poiſſon commandé à cet
» élément, & à la fureur des vents,
» & le retient en un même lieu. Ce
» que les chaînes les plus fortes, & les
» ancres les plus péſantes ne peuvent
» faire ; un ſeul petit poiſſon en vient
» à bout ſans peine, ſans travail, non
» en tirant, mais en s'y attachant. O
» vanité des hommes, s'écrie-t'il ! ils

procellis? tamen omnia hæc pariter eòdem impellentia, unus ac parvus admodum piſciculus, echeneis appellatus, in ſe tenet. Ruant venti licet & ſæviant procellæ, imperat furori, vireſque tantas compeſcit & cogit ſtare navigia. Quod non vincula ulla, non anchoræ pondere irrevocabilis jactæ, infrænat impetus & domat mundi rabiem, nullo ſuo labore non retinendo, aut alio modo quàm adhærendo Hæc tantilla eſt ſatis contra tot impetus, ut vetet ire navigia.

Sed armatæ claſſes imponunt ſibi turrium propugnaculæ ut in mari quoque pugnetur velut è muris. Heu vanitas humana cùm roſtra illa ære ferroque ad ictus armata ſemipedulis inhibere poſſit ac tenere devincta piſciculus. Fertur actiaco marte tenuiſſe prætoriam navim Antonii : tenuit & noſtrâ memoriâ Caïi principis ab Aſturâ Antium redeuntis.

» bâtiſſent des tours & des fortereſſes
» ſur des Vaiſſeaux afin de ſe battre
» au milieu de la mer, comme ils
» feroient ſur terre de deſſus des mu-
» railles; & un poiſſon d'un demi-pié,
» peut arrêter à ſon gré ces machines
» énormes, armées de fer & d'airain
» pour les combats: il a arrêté le Vaiſ-
» ſeau Amiral que montoit Antoine
» dans la bataille d'Actium: il a ar-
» rêté, de notre tems, celui du Prince
» Caïus (*a*) lorſqu'il revenoit d'Aſ-
» ture à Antium. Comme de toute la
» flotte (*b*), ſon Vaiſſeau à cinq rangs

(*a*) Caligula.

(b) *Cum è tota claſſe quinqueremis ſola non proficeret, exilientibus protinus qui id quærerent circa navim, invenere adhærentem gubernaculo. oſtenderuntque Caio indignanti hoc fuiſſe quod ſe revocaret, quadringentorumque remigum obſequio contrà ſe intercederet. Qui tunc poſteaquè vidêre, eum limaci magnæ ſimilem eſſe dicunt. Nos plurium opiniones poſuimus, in naturâ aquatilium, cum de eo diceremus. Nec dubitamus idem valere omnia genera,* [ſubaudi, concharum] *cùm celebri & conſecrato etiam*

» de rames, étoit le seul qui n'avan-
» çoit point; des gens sauterent du
» vaisseau pour chercher tout au tour
» ce qui pouvoit causer ce retarde-
» ment; ils trouverent ce poisson
» collé contre le gouvernail; & le
» porterent à Caïus qui fut fort indigné
» que si peu de chose eût pu l'arrêter, &
» l'emporter sur les forces de quatre-
» cens rameurs. Ceux qui le virent alors,
» & qui l'ont vû depuis, ont dit qu'il
» étoit semblable à un grand limaçon.
» Nous sommes persuadés, ajoûte-t'il,
» que toute sorte de coquillage ont la
» même force; ceux qui sont consa-
» crés dans le temple de Venus à Gnide
» en sont une preuve bien éclatante,
» & ne nous permettent pas d'en dou-
» ter ». Il paroît donc que l'opinion commune & celle de Pline, étoit que le *rémora* est un coquillage.

exemplo, apud Gnidiam venerem, conchas quoque ejusdem potentiæ credi necesse sit.

Examinons préſentement ce qu'il y a de vrai & de faux dans ce ſentiment des anciens. Deux choſes ſont l'objet de notre recherche; l'une, quelle eſt la nature du rémora; l'autre, quelles ſont les forces qu'on peut raiſonnablement lui attribuer.

Entre les avis différens de pluſieurs Auteurs, le bon ſens veut que nous préférions le plus vraiſſemblable. Donc, quand l'un me dira qu'un ſeul petit poiſſon, d'un demi-pié, ou d'un pié en ſe collant contre un navire, l'arrête tout court; je ne puis donner mon conſentement à cette propoſition; par conſéquent, le ſentiment de Trébius Niger, & celui d'Ariſtote me paroiſſent évidemment faux. Mais celui de Mutianus peut être vrai.

Il ſenſuit donc, 1°. Qu'en bonne critique, un ſeul petit poiſſon ne peut pas retarder la marche d'un navire. 2°. Qu'il en faut un grand nombre;

3°. Que ce doit être des coquillages, parce qu'un poiſſon ordinaire ſeroit bientôt écraſé par le froiſſement de l'eau, qui eſt tel, quand le vent eſt favorable, que la mer paroît la nuit tout en feu autour du navire, par la quantité prodigieuſe d'étincelles qui en ſortent. Ainſi, premiere vérité, le rémora doit être un coquillage. Mais quelle force doit avoir ce coquillage?

Vous ſavez, Monſieur, que la plûpart des fables, & peut-être toutes, ont pour fondement quelques vérités hiſtoriques. Celle-ci n'auroit jamais été imaginée, ſi l'on ne s'étoit pas apperçu qu'il s'attachoit quelquefois des coquillages ſur la ſurface inférieure d'un vaiſſeau. Ce fait a été altéré, changé, exagéré, en paſſant de bouche en bouche. La multitude des coquillages a été réduite à un ſeul: au coquillage, on a ſubſtitué un petit poiſſon. Du retard de la marche, on a fait un arrêt total

total. Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il n'est question que de savoir si effectivement il s'amasse quelquefois une si grande quantité de coquillages sous la quille d'un navire que sa marche en soit retardée : c'est un fait certain, & connu de tous les Marins, qui ont fait des voyages de long cours.

En revenant de St. Domingue, comme je considérois une plante marine, que l'on nomme *raisin du tropique* (*a*). Mon Capitaine m'en fit tirer de la mer une poignée : elle étoit remplie de petits coquillages de la largeur & de la longueur de l'ongle du pouce ; il

(*a*) On en voit assez souvent des bancs longs de 20 & 30 piés, larges de huit ou dix pouces, détachés des rochers par les vagues dont ils sont battus. Ils sont emportés de l'Est à l'Oueſt & du Nord au Sud. En allant à St. Domingue, je n'en vis que proche du tropique. Cette plante portoit des baies grosses comme un grain de raisin. J'en goûtai, je les trouvai fort fades. En revenant, je n'en vis qu'à deux ou trois cens lieues en-deça de France : elle n'avoit point de baies.

m'assûra que quand des navires sont longtems dans de certaines rades ou ports voisins des rochers, il s'en attachoit sous la quille une si grande quantité, que leur marche en étoit considérablement retardée, parce que ce coquillage devenoit de la grosseur des plus grosses moules. Peut-on ne pas reconnoître à ce récit le *rémora* des anciens?

On conçoit aisément, que quand la quille d'un navire est plus ou moins garnie *de ces coquillages*, cette surface étant devenue rabotteuse & sillonnée, elle glisse plus difficilement sur l'eau; c'est ce qu'assûrent tous les Auteurs; *tardius ire creduntur; naves morari.*

Ce que Mr. de Laly, Capitaine, qui m'a ramené, m'a dit, n'est pas le sentiment d'un seul homme: je ne m'en suis pas tenu à son seul témoignage. J'ai prié Mr. Nicolas Charet, mon correspondant à Nantes, si connu

en Europe & en Amérique par sa probité & sa piété ; de s'informer des anciens Mariniers, de ce que m'avoit dit Monsieur de Laly ; voici, Monsieur, la réponse qu'il m'a faite : *A l'égard du petit coquillage que Mr. de Laly vous a dit croître de la grosseur d'une grosse moule, qui se colle en si grande quantité sous le vaisseau, qu'il en retarde la marche, le fait est vrai : ce coquillage s'appelle des Bernaches.*

Il est donc aisé présentement de distinguer ce qu'il y a de fabuleux dans les récits que Pline & les autres Auteurs nous ont faits du *Remora*. Retranchons en tout le merveilleux, & nous en aurons une juste idée. Nous demeurerons convaincus que le *Rémora* ne peut être ni un petit poisson, ni même une multitude de poissons ; ni un seul coquillage, mais une multitude de coquillages ; qu'un vaisseau dont la quille sera garnie de ces coquillages,

pourra bien à la verité marcher moins vîte qu'un autre, mais qu'il ne pourra réſiſter aux vents qui le pouſſeront.

Ajoûtons que ce coquillage ſe tient probablement ſur cette plante dont nous avons parlé, qui vient ſur les rochers: que quand elle en eſt détachée & qu'elle vient à paſſer pardeſſous des vaiſſeaux qui ſont en repos dans une rade ou dans un port, elle s'y arrête; que les petits coquillages ſe collent contre la quille, s'y multiplient, & s'y groſſiſſent; que ſi on n'a pas le ſoin de les détacher avant de mettre les Vaiſſeaux en route, ils marchent plus lentement.

Ceux qui ne ſont pas contens de mes preuves, ou de mes conjectures, comme on voudra les appeller, pourront conſulter les Marins, qui ſont les ſeuls en état de les confirmer, & peut-être d'ajoûter de nouvelles preuves aux miennes.

Si vous êtes ſatisfait, Monſieur &

cher Confrere, ce ſera pour moi un heureux préjugé que le public le ſera auſſi : & je doute fort qu'il prenne pour le *Rémora*, le petit poiſſon que l'on m'a dit, qu'un certain curieux garde précieuſement ; ni la lamproie, qui au rapport du P. Hardouin, s'étant attachée au gouvernail d'un Vaiſſeau ; ſur lequel étoient le Cardinal de Tournon, & Mr. Pellicier Evêque de Montpellier, l'empêchoit de marcher ; quoiqu'on cite Rondelet, comme témoin oculaire de ce fait (*a*).

On doit faire le même jugement du poiſſon que Mr. Gantier Medecin, apporta en France en 1717. Il avoit été envoyé par Monſeigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, ſur la Mediterranée, pour y faire des obſervations. A l'embouchure du Nil on prît un poiſſon à bord du Toulouſe, commandé par Mr. du Quêne, qu'on

(*a*) Voyez le Pline du P. Hardouin ſur le *Rémora*.

dit être le *Rémora*. Il étoit de couleur brune, long d'environ un pié: il avoit ſur le dos tranſverſalement des eſpeces de ſillons qui répréſentoient aſſez bien un eſcalier, dont les marches diminuoient de hauteur à meſure qu'elles approchoient de la queue. Tous ces poiſſons n'ont du *Rémora* que le nom qu'on leur a donné. Il ne me reſte plus, Monſieur, qu'à vous dire un mot ſur les Halcyons.

Les Halcyons ſont des oiſeaux marins très-fameux dans l'antiquité, & le ſujet d'une métamorphoſe (*a*) dans Ovide: Ciceron les a célébrés par un Poëme dont il ne nous reſte que deux vers; l'Empereur Gordien, par un autre, dont il ne nous reſte rien du tout.

Les merveilles que les Naturaliſtes & les Hiſtoriens en ont contées, ont paru ſi certaines à un des plus reſpectables Peres de l'Egliſe, (c'eſt St. Am-

(*a*) Metamorphoſe L. XI.

broiſe), qu'il n'a point fait difficulté de les rapporter auſſi ſérieuſement qu'il auroit pû faire la vérité la plus connue.

„ L'Halcyon, *dit-il*, dépoſe ſes „ œufs au milieu de l'hyver dans le „ ſable (*a*) du bord de la mer : dès ce „ moment les vents tombent, la mer „ devient tranquile & ce calme dure „ quatorze jours, parce qu'il en faut „ ſept à cét oiſeau pour couver ſes „ œufs & les faire éclorre, & ſept au- „ tres pour élever ſes petits. „

„ Le Créateur a deſtiné à ces petits „ oiſeaux pour faire leur nid la ſaiſon „ la plus orageuſe, afin de rendre, „ par cette ſérénité ſubite, la faveur

(*a*) St. Ambroiſe en corrigeant Ovide, qui dit, que l'Halcyon fait ſon nid ſur les eaux de la mer, *pendentibus æquore nidis*, affoiblit beaucoup le miracle qu'il reconnoît, que le ciel fait en ſa faveur : Dieu peut auſſi-bien commander à la mer, de ſouffrir que l'oiſeau faſſe ſon nid ſur ſes eaux, que de ſe tenir tranquille.

„ qu'il leur fait, plus ſenſible & plus
„ éclatante.

„ Les Marins n'ignorent pas un ſi
„ grand bienfait ; ils appellent ces jours
„ *Halcyonides*, & ils ont grand ſoin
„ d'en profiter, parce qu'ils ſont cer-
„ tains qu'ils n'auront point de tem-
„ pêtes à eſſuyer pendant tout ce
„ tems-là (*a*). „

(a) *Halcyone eſt avis maritima quæ in litoribus fœtus ſuos edere ſolet, ita ut in arenis ova deponat medio ferè hyemis ; nam id temporis fovendis habet deputatum partubus, quando maximè inſurgit mare, litoribuſque vehementior fluctus illiditur, quò magis repentinæ placiditatis ſolemnitate avis hujus eluceret gratia. Namque ubi undoſum fuerit mare, poſitis ovis ſubitò miteſcit, & omnes cadunt ventorum procellæ . . . . . donec ova fovet Halcyone ſua. Septem dies fœtus ſunt, quibus decurſis educit pullos : illico alios ſeptem adjungit dies, quibus enutriat partus ſuos, donec incipiant adoleſcere. Tantum autem beneficium avicula hæc, divinitùs ſibi datum, habet, ut quatuordecim dies nautici præſumptæ ſerenitatis obſervent, quos & Halcyonidas vocant, quibus nullos motus procelloſæ tempeſtatis horreſcant. Hinc poetæ anſam fabulandi arripuerunt Halcyonem filiam Æoli fuiſſe qui in gratiam filiæ, dum illa in litore ova parit & fœtus educat, ventos incluſos ſervat.*

Des oiſeaux qui ont un ſi beau privilége doivent avoir une origine bien illuſtre : auſſi les Poëtes leur en donnent-ils une divine. Les Halcyons tirent leur nom d'*Halcyone*, fille d'Eole : elle étoit femme de Ceyx, petit fils de Jupiter. Ceyx périt en allant par mer, malgré les répreſentations de ſon Epouſe, conſulter Apollon ſur l'état de ſon Royaume : elle ſe précipita dans la mer à la vûe du corps de ſon mari qu'on lui rapporta, d'autres diſent que les flots le rejetterent ſur le bord de la mer (*a*) : les Dieux par commiſération les changerent en oiſeaux, qui furent appellés Halcyons. Eole voulant pourvoir à la poſtérité de ſa fille, renferme les vents pendant qu'elle fait ſon nid, qu'elle pond, qu'elle couve, qu'elle éleve ſes petits.

Laiſſons la Fable, & voyons ce que

(*a*) Voyez Ovide, *ibid.*

c'eſt que les Halcyons. Pline (*a*) nous dit, que ce ſont des oiſeaux „ un peu „ plus gros qu'un moineau, de couleur „ bleue, pour la plus grande partie, „ & que leurs aîles ſont variées d'un „ peu de blanc & de pourpre, qu'ils „ ont le cou menu & long, le bec ver- „ dâtre long & effilé. „

Ariſtote (*b*) dit qu'il y en a de deux eſpeces, l'une qui chante, & qui ſe tient parmi les roſeaux: l'autre qui eſt muette & plus groſſe.

La deſcription de Pline eſt aſſez juſte: l'halcyon vû d'un peu loin, eſt tout à fait ſemblable à l'hirondelle; & la remarque d'Ariſtote eſt vraie au moins en partie; on n'a jamais entendu l'halcyon, ni chanter, ni rendre le moindre ſon: je ne ſache perſonne

(a) *Ipſa avis paulò craſſior paſſere, colore Cyaneo ex parte majore tantum, purpureis & candidis admiſtis pennis, collo gracili ac procero; roſtro ſubviridi, longo & tenui, raro viſam.* Plin. de Halcyonibus.

(*b*) Livre VIII. des Animaux.

qui ait vû l'autre eſpece.

Les halcyons ne vont jamais que par bandes, & ils ne paroiſſent que pendant les tempêtes : ils ſuivent les navires ; je penſe que c'eſt pour ſe mettre à couvert du vent ; car on ne les voit jamais ni devant ni à côté, mais toûjours derriere, éloignés de la poupe d'environ quarante ou cinquante pas : ils ne s'élevent point dans l'air, ils volent fort vîte à un pié ou deux au-deſſus de l'eau, comme en tournant & ſe coupant les uns les autres. Ils ne ſe repoſent point ; ſeulement, de tems en tems ils friſent l'eau, probablement pour mouiller leurs aîles ; comme les poiſſons volans, qui ſans ce ſecours ne pourroient pas voler longtems, ni éviter d'être pris par la Dorade qui les pourſuit.

Je n'en ai vû que dans les mers du Nord, en revenant de St. Domingue, & point dans celle du Sud en y allant.

Je ne voudrois pourtant pas assûrer qu'il ne s'y en trouve point ; parce que dans les mauvais tems qui nous prirent entre les îles Canaries & les Açores, je fus si incommodé du mal de mer, que je ne pus me promener sur le Vaisseau.

Un ancien Officier du Navire de Mr. de Laly, qu'on appelle le Maître, parce qu'il fait faire la manœuvre aux Matelots, m'a assûré, qu'il avoit eu de ces oiseaux entre les mains ; qu'ils n'ont point de plumes, mais seulement du poil & des aîles membraneuses, comme les chauves-souris, & les poissons volans : je le croirois volontiers, (quoiqu'à la distance qu'on peut les voir, ils paroissent de véritables oiseaux) parce que s'ils avoient des plumes aux aîles, il semble qu'ils ne pourroient pas voler toûjours, ni si vîte, sans être fatigués par les tuyaux ; & qu'en mouillant leur aîles, bien loin que l'eau fût

un ſecours pour les aider à voler, ce ſeroit plutôt un obſtacle.

Je ne dois pas diſſimuler que Mr. Charet que j'avois prié de s'informer de ces particularités, m'a mandé qu'ils ont des plumes & des pattes de canard. Ce dernier article ne me paroît pas vraiſſemblable, puiſqu'ils ne nagent point. On lui a dit auſſi qu'il reſſemblent à l'hirondelle pour la figure, la groſſeur & le plumage; qu'on n'en a jamais entendu chanter; qu'on en trouve beaucoup dans les baies & rades de la Bretagne, quand il y a des années venteuſes; qu'ils font leur nid dans les îles d'Origny, près de Grenezai & Nolaine, près Oueſſant, qui ſont inhabitées.

On peut inférer de-là, que ces oiſeaux ne font pas leurs œufs dans le ſable, ni leur nid ſur le bord de la mer, encore moins ſur l'eau quand la mer eſt calme, comme on le croit communément.

Voilà, Monsieur & cher Confrere, tout ce que je sai des Halcyons ; du moins en ai-je dit assez pour exciter la curiosité des Naturalistes à les connoître plus parfaitement, en consultant ceux qui sont à portée d'en voir tous les jours ; & à s'assûrer surtout, si ces oiseaux sont à poil ou à plume.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Fin de la troisième & derniere Lettre.

APPROBATION

De la Faculté de Medecine de Paris.

NOUS, soussignés Docteurs-Regens en Medecine de la Faculté de Paris, nommés par elle, pour examiner un Manuscrit de M. CHEVALIER, notre Confrere, intitulé, *Lettres, &c.* Avons lû cet Ouvrage; & nous croyons rendre témoignage à la vérité, en assûrant qu'il est également instructif & curieux.

Donné à Paris, ce cinq Février, mil sept cens cinquante-un.

MERY.
T. BARON.

OUI le rapport de Mes. François Mery, & Theodore Baron, Commissaires nommés par la Faculté, pour l'examen d'un Livre, intitulé, *Lettres sur les Maladies & les Plantes des îles de St. Domingue, &c.* Composé par M. JEAN-DAMIEN CHEVALIER, notre Confrere; la Faculté consent, que ledit Ouvrage soit imprimé. FAIT & arrêté aux Ecoles de Medecine de Paris, en l'assemblée du 5 Février 1751.

BARON, Doyen.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé, *Lettres de M. Chevalier, Docteur-Regent, ancien Professeur de la Faculté de Medecine en l'Université de Paris, &c. à M. De Jean, &c.* Je pense qu'on en peut permettre l'impression.

GUETTARD.

A Paris, ce onzieme Mars, 1751.

E752
C527L